

Delly

Bérenghère, fille de roi



BeQ

Delly

Bérenghère, fille de roi

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 227 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Ce roman fait suite à :

Le sphinx d'émeraude.

Numérisation :

Romance en ebook.

Relecture :

Jean-Yves Dupuis.

1

Gaspard, dans son inquiétude et son désir exaspéré de savoir, avait osé se glisser jusqu'à la pièce précédant le cabinet de M. de Rochelyse. Là, il avait légèrement écarté la portière juste au moment où Wennaël baisait les beaux yeux qui le regardaient avec tant d'amour. Mais le mouvement du chien, son grondement, avaient fait fuir Sorignan, dont les pas étaient heureusement amortis par l'épaisseur des tapis... Et il était rentré dans la salle de garde, il s'était affalé sur un siège en frissonnant de colère et de désespoir. À ce moment-là, il avait compris, il s'était avoué que, bien réellement, il aimait Bérengère et que ce n'était pas seulement un intérêt compatissant pour l'enfant sans famille, sans expérience, qui faisait bouillonner son cœur d'une telle indignation contre M. de Rochelyse.

« Cette pauvre petite Bérengère !... Cette

pauvre petite Bérengère ! songeait-il en frissonnant. La voilà perdue ! Cet homme en fait son jouet... et puis il la rejettera et elle se trouvera avec une existence brisée, un cœur déchiré... Comme elle le regardait ! Pauvre enfant, comme elle l'aime ! »

Et Gaspard s'enfonçait les ongles dans la paume des mains en revoyant par la pensée les yeux éclairés d'une si ardente tendresse... et ces lèvres... ces lèvres odieuses s'appuyant sur les délicates paupières blanches, tandis que la ravissante jeune femme frissonnait de bonheur entre les bras amoureusement refermés sur elle.

Ah ! il aurait dû se jeter sur cet homme... tout braver, tout risquer, pour lui enlever Bérengère !... Et, cependant, il sentait bien qu'il n'aurait pas eu le dessus. Déjà, il savait, par ses compagnons, que le duc joignait à une prodigieuse force musculaire la plus extraordinaire adresse à l'épée. En un instant, le garde rebelle aurait été maté, désarmé... ou, plus certainement encore, réduit pour jamais à l'impuissance par une bonne lame passée à

travers son corps. De cela, que serait-il résulté de bon pour Bérengère ?... Rien, absolument rien. Tandis qu'en patientant, qu'en cachant sa douleur et sa colère, il serait là si, un jour, elle se trouvait dans la détresse, dans le désespoir... il serait là pour la protéger, pour l'aider, s'il en était besoin.

Ainsi Gaspard ruminait-il ces pénibles pensées, au moment où avaient paru le duc et Bérengère... Et de les voir là, tous les deux, lui avait donné une telle secousse qu'il n'avait pu dissimuler sa pénible émotion.

Oui, après ce qu'il avait aperçu tout à l'heure, c'était trop, pour lui, de voir près de ce beau duc à l'âme de fauve l'enfant candide dont il faisait sa proie, cette Bérengère au délicieux visage encore tout rose d'émotion, ainsi qu'il l'était peu d'instant auparavant sous les lèvres de M. de Rochelyse.

Et, comme si le duc eût deviné l'état d'esprit de son garde, – en vérité, Gaspard craignait fort qu'il en fût ainsi ! – voilà qu'il avait fait ce geste de maître, de possesseur, en prenant la main de Bérengère pour la mettre sous son bras, avec cet

air d'aisance altière qui faisait rentrer dans le néant les humbles mortels, sans parler de plus importants personnages.

« Oh ! je sais bien que je ne peux pas lutter avec vous ! songeait Gaspard en serrant les poings. Je ne suis qu'un pauvre diable, moi... et, en outre, je me trouve à votre discrétion. Bérengère vous aime, pauvre petite... c'est tout naturel. Elle est éblouie, fascinée... elle ne voit pas l'abîme où vous l'entraînez en profitant de son inexpérience. Mais vienne le réveil, quelle souffrance, quel désespoir, pauvre malheureuse enfant ! »

Ces pensées occupèrent toute la nuit le cerveau de Gaspard. Quand, par instants, il tombait dans une sorte de somnolence, c'était pour revoir en rêve Bérengère dans les bras de M. de Rochelyse, ou bien la jeune fille debout, au seuil de la salle de garde, toute rose entre ses voiles légers, avec d'admirables perles brillant d'un doux éclat sur la blancheur frémissante du cou. Vision incomparable, dont le souvenir faisait frissonner Gaspard, et qui l'agitait d'une folle

colère, quand il songeait que tant de grâce, d'idéale beauté, de charme ravissant, étaient destinés à la capricieuse distraction d'un duc de Rochelyse.

Au matin, brisé, le cerveau en feu, Gaspard se leva avec l'intention de faire une longue course, pour rompre ses nerfs surexcités.

Il n'était pas de service ce jour-là. Aussi put-il errer à son aise dans la campagne, autour de Paris. Il déjeuna dans une auberge, puis, sans hâte, regagna la ville.

Comme il arrivait rue Saint-Antoine, une litière passa près de lui, le dépassa quelque peu, puis fut arrêtée sur l'ordre de la personne qui s'y trouvait. Une main longue et blanche écarta les rideaux, puis une tête de femme apparut, tête blonde coiffée d'un chaperon de velours bleu, visage aux beaux traits fardés selon toutes les règles et dans lequel brillaient des yeux d'un gris bleuté.

– Gaspard !

À cet appel, le jeune homme, qui marchait le

front penché, le releva et eut un mouvement de surprise en reconnaissant M^{lle} d'Erbannes...

Il salua d'un air compassé et s'avança, sans empressement, pour répondre à l'appel de la blanche main.

– Gaspard, écoutez... Plus près... Vous êtes fâché contre moi ?

Froidement, il répondit :

– Je ne le suis plus ; je vous ai oubliée.

Les lèvres peintes se serrèrent pendant quelques secondes ; dans les yeux bleus passa une lueur mauvaise qui, instantanément, fut remplacée par une expression de désespoir.

– Oh ! je pensais bien que vous deviez m'en vouloir tellement !... Et, pourtant, ce n'est pas ma faute ! Si vous saviez !... Oh ! Gaspard, il faut que je vous explique. Je ne puis laisser subsister en vous ce mépris immérité pour celle qui fut votre fiancée... qui se considère toujours comme telle !

Le regard, la voix, avaient une pathétique douceur. C'était là, toujours, cette Françoise

qu'avait aimée Gaspard et qu'il ne pouvait encore, quoi qu'il prétendît, chasser complètement de son cœur... cette Françoise habile comme une sirène et qui possédait la science innée de séduire les hommes. Aussi dut-il se raidir quelque peu, pour répondre avec une froideur mêlée de dédain :

– Je supposais que vous aviez complètement oublié ce projet, parmi les distractions, les plaisirs... et en recevant les hommages de plus hauts personnages que moi.

La physionomie de Françoise laissa voir la plus douloureuse surprise.

– Quoi ? Que voulez-vous dire ?... Oh ! Gaspard, je devine qu'on m'a décriée auprès de vous ! Aussi faut-il, plus que jamais, que je m'explique, que je me disculpe !... Trouvez-vous ce soir, à neuf heures, sous le porche de Saint-Germain l'Auxerrois. Je viendrai vous retrouver... et je vous prouverai que votre fiancée est innocente, qu'elle reste toujours la Françoise que vous aimez... Dites, vous promettez de venir ?

Elle le regardait avec cet air de caressante prière qui avait été irrésistible sur lui, qui l'était encore, comme ce gracieux mouvement de sa tête blonde et la tendre douceur de sa voix. Il répondit d'un ton sourd :

– Oui, je le promets !

Elle le remercia d'un sourire, d'un geste de la main. Puis, les rideaux furent refermés et la litière se remit en marche.

En regagnant l'hôtel de Rochelyse, Gaspard se demandait s'il n'avait pas rêvé cette brève apparition, ce court dialogue... Un moment, il se traita d'imbécile pour avoir accepté ce rendez-vous. Puis il songea que M^{lle} d'Erbannes avait le droit de s'expliquer. Qu'il fût tenu de la croire, lui, c'était autre chose... Mais, enfin, il se pouvait qu'on eût exagéré à son sujet. Les mauvaises langues ne manquaient pas, à la cour comme ailleurs, pour salir la réputation d'une jeune personne. Parce qu'elle avait tourné le dos à un fiancé pauvre et sans avenir, il ne s'ensuivait pas qu'elle eût oublié ses devoirs, sa dignité de femme, comme il l'avait entendu dire.

Par nature, Gaspard était indulgent, peu porté à la méfiance, et sa grande jeunesse d'âme, sa droiture naturelle, une certaine naïveté que l'âge et l'expérience n'étaient pas encore venus corriger, le rendaient peu capable de discerner l'astuce et d'échapper aux pièges tendus. En outre, son amour pour Françoise n'était pas complètement mort et sa rencontre avec la jeune fille avait légèrement ranimé l'étincelle en son cœur, sans toutefois lui faire oublier cette petite Bérengère à laquelle il ne pouvait penser sans un frisson de souffrance et d'amer regret, sans un mouvement d'indignation presque haineuse à l'égard de M. de Rochelyse.

Neuf heures sonnaient au clocher de Saint-Germain quand il pénétra sous le porche. Presque aussitôt apparut une femme qui le prit par le bras en disant :

- Venez !
- Où me conduisez-vous ?
- À la maison d'une amie... tout près. Nous y

serons bien pour causer.

Il la suivit dans la nuit très sombre, rendue glaciale par une neige mi-fondue qui tombait depuis une heure.

Derrière Saint-Germain, M^{lle} d'Erbannes s'arrêta devant un logis indistinct dans les ténèbres et fit retomber deux fois le marteau... Le vantail fut ouvert par une vieille femme aux yeux clignotants, qui tenait un flambeau à la main. Gaspard vit alors que sa compagne avait le visage couvert d'un masque. Elle adressa un signe de tête à la femme et, passant dans un étroit corridor, poussa une porte, puis entra, suivi de Gaspard, dans une petite pièce tendue de tapisseries, meublée de chêne, éclairée par un candélabre d'argent garni de cires. Un feu vif brûlait dans la cheminée. Sur la table étaient disposés deux bols d'argent remplis de vin chaud parfumé d'épices, dont l'arôme se répandait dans la salle.

– Voilà qui sera bienvenu ! dit Françoise. Je suis tout à fait transie... Et vous, mon ami ?

Elle enlevait son masque et tournait vers le jeune homme un visage souriant où ne se voyait

plus trace de fards ni de peintures. C'était la Françoise qu'il avait amenée de Bretagne, avec son regard tendre et son sourire ensorceleur.

– Moi aussi, avoua-t-il. Je regrette que vous soyez sortie par ce temps.

Elle leva les épaules, tout en ôtant son manteau, que Gaspard s'empressa de prendre pour le déposer sur un siège.

– Oh ! peu importe ! J'avais hâte d'avoir cette explication et je suis assez peu libre, comme vous le pensez. Mais la reine est très bonne pour moi. Je me suis décidée à lui expliquer la situation et elle m'a permis de vous donner ce rendez-vous.

Tout en parlant, Françoise s'approchait du foyer et tendait ses mains vers la flamme. Elle était vêtue d'une robe de velours vert qui habillait remarquablement sa belle taille souple. Une collerette de dentelle encadrait le cou garni d'un étroit collier d'or qui lui venait de sa mère. Le chaperon de velours sombre laissait voir les cheveux blonds massés en boucles au-dessus de ses oreilles... Gaspard, avec un frémissement, songea qu'elle ne lui avait jamais paru aussi

parfaitement belle.

– Buvez de cet excellent vin, mon ami, et donnez-moi l’autre bol, dit M^{lle} d’Erbannes d’une voix dont la suavité caressa les oreilles du jeune homme en lui rappelant la fiancée qui l’assurait de sa tendresse inaltérable.

Il s’empressa d’obéir. Debout près du foyer, tous deux burent lentement. Les yeux de Françoise ne quittaient guère ceux de Gaspard et ils étaient si doux, si fascinants, que le pauvre garçon se trouvait déjà grisé, avant même que le vin, fortement alcoolisé, eût produit son effet.

Les bols vides reposés sur la table, Françoise s’assit dans un fauteuil, près de la cheminée, et invita M. de Sorignan à prendre place près d’elle sur une escabelle. Puis elle commença un habile plaidoyer en sa faveur, d’où il ressortait qu’elle avait été victime d’une intrigue montée contre elle, chez la duchesse de Montpensier, et qu’elle avait toujours ignoré les visites de son fiancé. Quant aux lettres, on ne les lui avait jamais remises... Et, maintenant, elle comprenait que les siennes, dans lesquelles elle suppliait Gaspard de

lui dire s'il entendait la délaissée, avaient également été détournées de leur destination.

– Oui, mon ami, après avoir longtemps lutté contre le doute, j'ai cru enfin que vous m'abandonniez !... Et, pendant ce temps, vous aviez contre moi les plus atroces pensées ! Ah ! l'abominable chose !

Sa voix parut sombrer sous l'excès de l'émotion. Ses mains saisirent l'une de celles de Gaspard et la pressèrent convulsivement.

Il n'en fallait pas tant pour bouleverser M. de Sorignan, surtout les vapeurs du vin chaud aidant. Il porta à ses lèvres les belles mains parfumées en balbutiant :

– Ma Françoise, pardonnez-moi ! Mais j'étais si malheureux ! si désespéré !

– Moi aussi, je l'avoue ! Dans tous mes projets d'avenir, je vous avais mis de moitié. Ainsi, je comptais bien vous aider à acquérir une situation à la cour... Et ce me sera facile, maintenant, puisque je suis dans les bonnes grâces de la reine mère. Nous pourrons donc nous marier

prochainement, mon bien-aimé Gaspard. Vous quitterez le service du duc de Rochelyse...

Gaspard eut un soubresaut en devenant très pâle.

– Quitter le service de... Mais c'est impossible !

– Pourquoi donc ?

La sueur perlait au front du jeune homme.

– Je suis engagé jusqu'à l'âge de trente ans. Alors seulement, j'aurai le droit de le quitter pour me marier.

Françoise se redressa, en un mouvement de tragique stupéfaction.

– Que me dites-vous là ?... Vous avez pris cet engagement, vous, mon fiancé ?

– Mais je croyais... je ne comptais plus... et j'étais si désemparé !

– C'est affreux !... affreux !...

Et Françoise, arrachant ses mains d'entre celles de Gaspard, s'en couvrit le visage.

– Mon amour, pardon !... Oui, je suis

coupable... Oui, je n'aurais pas dû croire...

Les mains tremblantes du jeune homme essayaient d'écarter les doigts de M^{lle} d'Erbannes.

– Vous n'aviez pas le droit ! dit une voix brisée par les sanglots. Vous deviez, avant, vous expliquer avec moi...

– C'est vrai, je suis un misérable ! Oh ! Françoise, comment obtenir votre pardon ?

Il tombait à genoux, en levant sur la jeune fille un regard de supplication désespérée.

M^{lle} d'Erbannes, laissant retomber ses mains, montra un visage plein de douceur et de tristesse, qui acheva de bouleverser le cœur sensible de Gaspard.

– Je ne vous en veux pas, mon ami... je vous aime trop pour cela. Relevez-vous et cherchons ensemble les moyens de remédier à cette situation.

De nouveau, Gaspard s'assit près d'elle. En un mouvement gracieux, elle pencha la tête vers lui et murmura :

– Je n'abandonnerai pas ainsi mon bonheur !

Et la tête blonde s'appuya sur l'épaule de Sorignan qui couvrit de baisers ce visage qu'il s'était promis de ne jamais chercher à revoir.

– Gaspard, il faudra obtenir de M. de Rochelyse la rupture de cet engagement.

– Je crains que ce soit impossible. Le duc fait de grands avantages pécuniaires à ses gardes, mais en retour il est très strict sur l'exécution des engagements que l'on prend en entrant dans sa maison.

– J'espère cependant que ce n'est qu'une légende, cette peine de mort dont on serait menacé au cas où l'on se laisserait aller à quelque indiscretion ?

– Non, c'est très exact.

– Serait-ce possible ?... Oh ! je ne puis croire que le duc exécuterait cette menace !

– Il l'a fait, cependant... Et c'est un homme redoutable, je vous assure, Françoise !

– Réellement ? Je l'avais bien entendu dire, mais on raconte tant de choses plus ou moins véridiques ! Toutefois, je veux espérer qu'il ne

sera pas inexorable pour notre mariage. La reine mère, certainement, acceptera de lui parler en notre faveur... Oui, j'ai confiance, mon ami ! Bientôt, je serai votre femme.

– Oh ! ma bien-aimée, puissiez-vous dire vrai ! J'étais si malheureux ! Quand vous m'avez rencontré, je revenais d'une longue promenade dans la campagne, faite pour apaiser mon cerveau fatigué par une nuit sans sommeil...

Grisé à la fois par le vin et par la sirène qu'il serrait entre ses bras, le malheureux Gaspard oubliait le motif de cette nuit agitée. Seul, dans son esprit en désarroi, surgissait le souvenir de ce qu'il avait souffert en se croyant oublié de Françoise.

– Pourquoi cette mauvaise nuit, ami ? Avez-vous des ennuis chez M. de Rochelyse ?

– Des ennuis ? Oui... Oh ! pas pour moi personnellement...

– Pour qui donc ?

– C'est la petite Bérengère... Vous vous souvenez ?

– Certes ! Une pauvre et charmante enfant que j’aimais bien... Est-elle toujours chez M. de Rochelyse ?

– Je crois bien !

Gaspard relevait la tête et ses yeux s’enflammaient de colère.

– ... Elle est devenue adorablement jolie, Françoise ! Et cet homme en fait la victime de son caprice !... Une enfant délicieuse !... Un être idéal !... Que ne donnerais-je pas pour la sauver ! Oh ! si vous pouviez m’y aider, vous, si bonne et si intelligente !

Françoise, entre ses cils mi-clos, attachait un singulier regard sur la physionomie de son fiancé, bouleversé par une violente émotion. Un mauvais sourire glissa entre ses lèvres, tandis qu’elle répondait, avec un accent de vive émotion :

– Ah ! mon ami, croyez que j’y suis toute disposée. Mais il faudrait me donner quelques détails, pour que je puisse voir de quelle manière il serait possible de lui venir en aide.

Il répondit complaisamment à toutes les

questions qu'il plut à Françoise de lui adresser sur le duc, M^{me} de Trégunc, Bérengère. Mais M^{lle} d'Erbannes déclara que ces renseignements étaient par trop insuffisants et qu'il fallait que Gaspard s'arrangeât pour en obtenir d'autres. Elle précisa lesquels, à quoi le jeune homme objecta que ce lui serait bien difficile, dans un intérieur strictement organisé, discipliné, tel que celui de M. de Rochelyse.

– Cependant, mon cher Gaspard, il faut que nous arrivions à sauver cette malheureuse petite Bérengère ! Ah ! je comprends votre chagrin !... je le partage ! Cette enfant semblait si chère à M^{me} de Pelveden !... Et elle est véritablement très attachante !

– Oui, oui, je ferai tout mon possible ! Vous êtes délicieusement bonne, Françoise ! Je le savais bien, moi !

– Quelqu'un a-t-il essayé de vous persuader le contraire ?

– Oh ! je crois bien ! M. de Rochelyse a voulu me donner de vous la plus mauvaise opinion. Je ne sais quel motif le poussait...

Une lueur jaillit des yeux bleus, une teinte pourprée couvrit le frais visage. Pendant quelques secondes, Françoise parut hésiter... Enfin, elle dit d'une voix basse où semblait frémir une vive émotion :

– Quel motif ? Eh bien ! je vais vous le dire... C'est une preuve de confiance que je puis donner seulement à mon fiancé... qu'il a d'ailleurs le devoir d'exiger de moi. Mais promettez-moi auparavant de n'en dire jamais mot à personne... et de ne pas vous mettre trop en colère ?

– En colère contre qui ? demanda sourdement Gaspard.

– Oh ! pas contre moi ! Vous verrez que je ne le mérite guère... Promettez-moi ?

– Eh bien !... oui.

Alors, Françoise, glissant la main dans son corsage, en sortit un billet qu'elle tendit à M. de Sorignan.

– Je l'ai reçu hier... Lisez, mon ami.

Et elle cacha son visage sur l'épaule de son fiancé. Le billet ne contenait que quelques lignes,

d'une ferme écriture masculine :

« Mademoiselle,

« J'ai pensé à vous depuis le bal du Louvre et j'ai désiré vous revoir. S'il vous est possible de vous rendre libre demain soir, entre six et sept heures, j'aurai le plaisir de vous recevoir en ma demeure. Je vous avertis, « dans votre intérêt », d'être fort discrète au sujet de mon invitation, particulièrement « à l'égard de la personne dont vous dépendez actuellement ». Une litière vous attendra près du Louvre. Vous n'aurez qu'à dire au valet qui se trouvera près d'elle ce seul mot : « Sphinx ».

« ROCHELYSE. »

Gaspard, qui avait commencé à rougir de colère dès les premières lignes, eut un violent soubresaut en arrivant à la signature.

– Quoi ! lui !... encore lui !... Il ne lui suffit pas de la pauvre petite Bérengère... il faut encore qu'il cherche à me prendre ma fiancée ! Ah ! je

comprends pourquoi il m'engageait si bien à vous oublier ! Le misérable !... Le misérable !...

La voix de Gaspard s'étranglait dans sa gorge contractée par la fureur.

– Mon ami, calmez-vous, je vous en prie. Vous allez vous faire mal ! murmura Françoise.

En même temps, d'une main preste, elle enlevait le billet d'entre les mains crispées qui commençaient de le froisser.

– C'est odieux... odieux ! J'espère cependant, Françoise, qu'à ce bal vous n'avez rien dit qui pût encourager... ?

– Oh ! Gaspard !

Jamais plus éloquent regard de protestation n'avait témoigné en faveur d'une vertu injustement suspectée.

– ... J'ai dansé une pavane avec M. de Rochelyse, qui ne m'a pas témoigné autre chose qu'une courtoisie froide, d'ailleurs assez habituelle chez lui. Certes, je ne me doutais pas qu'il se permettrait cette... insolence !... Et je n'éprouve à son égard que de la crainte... que de

l'aversion... Vous voyez d'ailleurs que je suis ici, près de vous, à l'heure même du rendez-vous qu'il osait me donner...

– Le misérable ! répéta Gaspard en saisissant la main de Françoise et en la serrant avec une telle force que la jeune fille eut un léger cri de souffrance. Mais je trouverai le moyen de lui dire ce que je pense, de lui jeter ma colère à la face...

M^{lle} d'Erbannes l'interrompt impérieusement :

– Pas de folies, Gaspard ! N'oubliez jamais que cet homme est très puissant et que vous seriez brisé sur l'heure en essayant de l'attaquer de front. Mais il est d'autres moyens pour nous venger, pour le punir et, aussi, pour lui enlever Bérengère... Voulez-vous vous fier à moi pour cela et suivre les conseils que je vous donnerai ?

– Mon amour, j'ai toute confiance en vous... Et pardonnez-moi, je vous en prie, mes doutes, mes criminelles suspensions !

– Je vous pardonne tout ! déclara magnanimement Françoise. Mais, je vous en supplie, gardez-vous de rien laisser paraître des

sentiments que vous éprouvez à l'égard de M. de Rochelyse ! Songez qu'il y va de votre vie... songez que le sort de Bérengère dépend de votre adresse, de votre discrétion, et que moi-même je puis avoir besoin de vous pour me défendre contre cet insolent seigneur, que mon silence, mon dédain, vont probablement fort irriter !

– Soyez sans crainte, je serai prudent. Oui, oui, je sais que je suis un trop petit personnage pour le combattre ouvertement. Ainsi donc, je prendrai conseil de votre intelligence avisée, ma Française, et je me garderai d'éveiller la méfiance de celui que j'ai eu le grand tort d'accepter pour maître.

– Nous tâcherons de vous en délivrer, Gaspard... Mais il est temps que je parte... Voyons, il faudra nous revoir prochainement... Je vous enverrai un mot, sans signature, avec la seule indication du jour et de l'heure. Vous saurez que nous devons nous retrouver ici.

Elle se levait en parlant. Gaspard l'imita, mais en continuant de la tenir contre lui.

– Que vous êtes bonne de m'avoir pardonné !

Ah ! cet homme qui vous calomniait ! qui me félicitait d'avoir rompu avec vous ! L'infâme !

D'un geste gracieux, elle posa une main sur les lèvres de son fiancé.

– Taisez-vous, ami ! Ne remuez pas toutes ces rancœurs ! Gardez-vous ferme pour la lutte secrète qu'il vous faudra soutenir contre un tel adversaire... Allons, venez m'accompagner jusqu'à Saint-Germain. Là, vous me laisserez pour regagner le logis de votre terrible duc.

Avec un doux sourire, elle se laissa embrasser par Gaspard, qui l'enveloppa ensuite de son manteau. Le jeune homme ayant pris le sien, tous deux quittèrent la maison dont la vieille femme referma derrière eux la porte cloutée de fer.

Près de Saint-Germain, Sorignan prit congé de M^{lle} d'Erbannes, après lui avoir murmuré :

– Ma chère amie, je suis à vous pour la vie !

Et Françoise, d'un pas allègre, regagna le Louvre. Tout droit, elle se dirigea vers l'appartement de la reine mère et, ayant gratté à une porte, entra dans le retrait où se trouvait,

seule, Catherine.

– Venez ça, ma belle, et contez-moi ce que vous avez appris, dit la reine d’un ton affable.

Françoise, enlevant son masque, vint s’agenouiller aux pieds de la souveraine. Tandis que celle-ci flattait d’une main caressante le frais visage un peu animé, M^{lle} d’Erbannes lui conta son entretien avec Gaspard, en passant sous silence l’incident qu’avait soulevé le billet de M. de Rochelyse, duquel il ne fut pas fait mention.

– C’est peu ! dit Catherine en hochant la tête. Il faudra pousser ce jeune homme, ma mie, pour qu’il récolte d’autres renseignements.

– C’est bien ce que je ferai, Madame. Mais, dès maintenant, nous avons un excellent atout dans la haine de Sorignan à l’égard du duc.

– Est-ce vraiment de la haine ?

– Assurément ! Et en voici la raison : j’ai compris que mon fiancé...

Elle appuya ironiquement sur ces mots.

– ... est amoureux, lui aussi, de cette fameuse Bérengère, qu’il a l’air de considérer comme une

merveille.

Le visage de la reine eut une légère crispation.

– Ah ! vous croyez ? Ceci, en effet, le rendrait mieux disposé à seconder vos desseins.

– Il voudrait enlever la petite au duc. Je l’encouragerai, naturellement, dans cette idée... Enfin, je puis assurer à Votre Majesté que, dès aujourd’hui, j’ai réussi à le monter assez contre M. de Rochelyse pour qu’il se trouve prêt à faire ce que je lui conseillerai, quel que soit le risque à courir.

– Très bien, mignonne ! Vous êtes vraiment habile et intelligente, et je me félicite de vous avoir donné ma confiance. Vous n’aurez pas à vous repentir de m’avoir fidèlement servie, car je vous ferai un bel avenir.

Avec un air de tendre respect, Françoise baisa la main qui tapotait affectueusement sa joue.

– Point n’est besoin de cette perspective pour que je sois entièrement à votre service, madame !

– Oui, oui... mais il ne vous déplaira pas de faire un brillant mariage, ma belle ?... Quelque

chose de mieux que ce Sorignan, si bien berné par vous ?

La bouche de Françoise eut un pli de cruel dédain.

– Je le déteste, dit froidement la jeune fille, et jamais je n’accepterai de l’épouser.

– Soyez tranquille, vous n’en serez pas importunée. Quand nous n’aurons plus besoin de lui, je m’arrangerai pour qu’il ne soit pas gênant.

Rien ne s’émut sur le visage de M^{lle} d’Erbannes à ces paroles dont, cependant, son intelligence subtile devait saisir le sinistre sous-entendu.

Après un court silence, la reine dit, comme se parlant à elle-même :

– En voyant que M. de Rochelyse vous avait distinguée au bal, j’avais un peu idée que vous aviez fait quelque impression sur lui.

Françoise prit un air modeste.

– Vous êtes digne d’être remarquée, mon enfant. Mais il serait regrettable que M. de Rochelyse cherchât à s’occuper de vous, car je ne

vous permettrais pas d'accueillir ses hommages.

Aucun trouble ne parut sur la physionomie de Françoise. Avec un doux sourire, la jeune fille répliqua :

– Je n'aurai certainement pas la peine de les repousser, car ils ne viendront pas chercher mon humble personne. Mais, si cela devait être, je me souviendrais, madame, que je vous ai promis fidélité, et je repousserais la tentation.

– Une tentation terrible, ma mie Françoise ! dit la reine en plongeant son regard dans les yeux bleus, calmes et impénétrables. Rochelyse est un charmeur redoutable, un dominateur tout-puissant auquel, prétend-on, nulle n'a résisté jusqu'ici.

Françoise frissonna, en murmurant :

– J'ignore si je pourrais l'aimer un jour... mais ce que je sais bien, c'est qu'il m'inspire une crainte que je ne puis surmonter. Aussi, Madame, croyez que je ne ferai rien pour attirer son attention !

– Fort bien, ma fille. Gardez cette résolution-là et voyez à faire bien surveiller ce beau duc par

M. de Sorignan... Maintenant, je vous rends votre liberté. Continuez de me bien servir et votre fortune est faite.

Un instant plus tard, Françoise, retirée en sa chambre, sortait à nouveau de son corsage le billet qu'elle y avait remis subrepticement, tandis que Gaspard lui posait son manteau sur les épaules. Elle le relut, avec une lueur de triomphe dans le regard.

« Enfin, j'atteins mon rêve ! songea-t-elle, le visage enflammé par une orgueilleuse joie. Et comme j'ai bien fait de ne dire mot de ceci à la reine !... Prétendre me faire renoncer à l'amour du duc de Rochelyse ! En vérité, autant vaudrait me demander de m'arracher le cœur !... Mais je saurai m'arranger pour qu'elle ignore cela et je prierai le duc de garder quelque temps le secret, jusqu'à ce que la reine en ait fini avec cette intrigue qu'elle ourdit autour de lui. D'ailleurs, s'il est aussi puissant, aussi indépendant qu'on le dit, il saura bien me protéger contre elle. »

Pendant un moment, elle demeura pensive, les yeux fixés sur ces quelques lignes dont, en sa

griserie de femme éprise, enorgueillie en outre d'une faveur inespérée, elle ne songeait pas à remarquer le ton assez cavalier. En ce moment, elle méditait sur cette phrase : « Je vous avertis, dans votre intérêt, d'être fort discrète au sujet de mon invitation, particulièrement à l'égard de la personne dont vous dépendez actuellement... » Cette personne, ce ne pouvait être que la reine. Il se doutait donc qu'elle verrait d'un mauvais œil des relations entre lui et sa nouvelle demoiselle d'honneur ?

On disait qu'il savait tant de choses, ce duc de Rochelyse !... qu'il devinait tout !

Françoise eut un frisson, non plus simulé, comme tout à l'heure en présence de la reine, un petit frisson de crainte et d'ivresse mêlées. Oui, certes, il lui inspirait une sorte de crainte... mais, précisément, celle-ci et le mystère qu'elle sentait en lui, autour de lui, augmentaient chez elle la passion. Elle sentait qu'il serait un maître impérieux, difficile à dompter et, à l'avance, elle se soumettait à cette orgueilleuse domination.

« Demain, entre six et sept heures », murmura-

t-elle en repliant le billet.

Puis un cruel sourire vint à ses lèvres, tandis qu'elle songeait :

« Oui, demain, Gaspard... demain, car ce billet est d'aujourd'hui, et non d'hier. Travaillez bien, mon ami, à me procurer les renseignements que désire la reine... et, surtout, débarrassez promptement le duc de cette sotte Bérengère, que je veux lui faire oublier. Ah ! je ferai mon chemin, désormais... et je ne désespère pas de devenir duchesse de Rochelyse ! »

Elle se redressait, les yeux étincelants, le visage empourpré. L'ambition dont elle était possédée bouillonnait en son âme, devant les perspectives entrevues... Puis, aussi, son esprit d'intrigue exultait, devant la besogne souterraine à accomplir, les combinaisons, les mensonges, toutes choses où se complaisait son âme fourbe et sans scrupule.

2

Un peu après six heures, le lendemain, Françoise, masquée, enveloppée d'un long manteau, frappait à la porte de l'hôtel de Rochelyse.

Éloguen, le majordome, lui ouvrit et, sans doute nanti d'instructions préalables, la conduisit au petit palais, par la galerie qui reliait les deux logis.

Après avoir traversé des salles dont elle ne fit qu'entrevoir la féerique décoration, M^{lle} d'Erbannes fut introduite dans le cabinet de M. de Rochelyse. Un moment, éblouie par les lumières, par la somptuosité de cette pièce, Françoise demeura immobile, le cœur sautant d'émotion... Puis, s'apercevant qu'elle était seule, elle enleva son masque, ôta son manteau et fit machinalement quelques pas en jetant autour d'elle un regard émerveillé.

Elle était en grande toilette : robe d'épaisse soie bleue broché de blanc, manches à crevés de satin bleu et à manchettes de dentelle, rubans bleus brodés d'argent dans ses cheveux blonds savamment coiffés. Le fard, abandonné la veille pour le simple Gaspard, qui n'était pas encore fait aux habitudes des belles dames de la cour, avait repris ses droits sur ce visage dont la fraîcheur, cependant, était un des charmes.

Les chiens, étendus sur des peaux de fauves, avaient levé la tête à l'entrée de Françoise, puis s'étaient remis à somnoler. On n'entendait d'autre bruit que les braises croulant dans le foyer. L'atmosphère était tiède, saturée de ce même parfum subtil, d'une pénétrante délicatesse, qu'avait aspiré M^{lle} d'Erbannes, quand elle dansait avec le duc de Rochelyse.

Une étrange sensation, où l'angoisse semblait se mêler à l'enivrement, oppressait Françoise. Elle fit encore quelques pas, en continuant de jeter autour d'elle des regards éblouis... Et, à cet instant, une fine main blanche souleva une portière. M. de Rochelyse apparut, la mine calme

et hautaine, vêtu de velours sombre garni de fourrure, avec, comme seules notes claires, la fraise de précieuse dentelle et la chaîne d'or supportant le sphinx d'émeraude.

– J'espère, mademoiselle, que vous n'avez pas trouvé trop de difficulté pour vous rendre à mon invitation ?

Il saluait courtoisement Françoise, qui lui adressait la plus gracieuse de ses révérences.

– Aucune difficulté, monseigneur... Précisément, je n'étais pas de service aujourd'hui près de la reine.

La voix de Françoise tremblait d'émotion et, sous le fard, une chaude rougeur montait à son visage.

– Asseyez-vous, je vous prie. Nous avons à parler très sérieusement.

Désignant un siège à sa visiteuse, le duc prenait place lui-même dans un fauteuil, près de sa table de travail.

Françoise obéit machinalement. Dès le premier moment, elle était subjuguée par la voix

nette, impérative, par le regard de froide domination qui se posait sur elle.

– Vous aspirez à vous faire aimer de moi, mademoiselle d’Erbannes ?

Elle tressaillit à la question ainsi posée à brûle-pourpoint et balbutia :

– Monseigneur... je... je...

– Que seriez-vous disposée à faire pour me prouver que vous m’êtes entièrement dévouée ?

– Tout... tout ! Mettez-moi à l’épreuve et vous verrez, monseigneur !

Elle joignait ses mains frémissantes, en le couvrant d’un regard brûlant de passion.

– Tout ? Je vais vous prendre au mot... La reine mère vous a choisie pour confidente... et pour instrument d’une de ses vengeances. Eh bien ! je veux que, désormais, vous me rendiez compte de tout ce qu’elle vous confie, de toutes les missions qu’elle vous donne. Mieux encore, j’exige que vous me fassiez connaître tous les événements, même minimes à vos yeux, qui peuvent survenir dans votre existence ou autour

de vous. En un mot, il faut que je trouve en vous ce qu'était pour moi Giulia Calmeni : des yeux, des oreilles ouverts pour bien recueillir tout ce qui peut m'intéresser, une bouche inviolablement discrète pour tous, et entièrement sincère à mon égard. Ainsi, vous occuperez dans mon existence la place qu'y tenait Giulia, si mystérieusement disparue.

Le regard de M^{lle} d'Erbannes se chargeait de stupéfaction – rien que de stupéfaction, car il ne s'élevait en elle aucune révolte, devant l'offre de trahison qui lui était faite. Pendant un moment, la parole lui manqua. Puis une bouffée de joie et d'orgueil lui monta au cerveau. Giulia, qu'elle avait tant enviée !... Giulia qui avait eu « l'honneur », comme disait M^{me} de Lorgils, de retenir une attention si difficile à attirer ! Ah ! qu'importait ce qu'il pouvait exiger en retour ! Qu'importait tout devant la réalisation de son rêve !

M. de Rochelyse, tout en jouant d'une main distraite avec un petit poignard hindou posé sur la table, près de lui, ne quittait pas des yeux cette

physionomie agitée par la passion, la joie, l'ambition. La sienne demeurait impénétrable... Françoise dit enfin, en essayant de raffermir sa voix frémissante :

– Je serais trop heureuse, monseigneur, de vous prouver comme il vous plaira de quel entier dévouement mon cœur est plein pour vous ! Si vous le souhaitez, je vous dirai tout ce que je sais au sujet de l'intrigue dont, comme vous l'avez bien deviné, la reine a voulu me faire un des instruments, mission que j'ai acceptée bien à contrecœur et avec l'idée de vous prévenir du danger.

– Avant toute chose, mademoiselle, il faut que vous soyez bien avertie de ceci : j'exige une entière sincérité, jusque dans les petites choses. Ainsi, il n'est pas exact que vous ayez accepté à contrecœur la mission dont vous chargeait la reine, ni que vous ayez eu la pensée de me la faire connaître.

– Mais, monseigneur...

– Pas de dénégations inutiles, dit-il du même ton froid et hautain... Je vous le répète, il me faut

la sincérité complète... Giulia sait ce qu'il en coûte pour y avoir manqué une seule fois. Un châtement semblable attend ceux ou celles qui, m'ayant promis fidélité, tomberaient dans la même faute. Et souvenez-vous que je ne pardonne jamais, mademoiselle d'Erbannes.

Subitement, un frisson glacé parcourut tout l'être de Françoise. Devant elle se révélait le maître qui, déjà, lui parlait comme à une esclave, le maître qu'elle avait pressenti en lui, mais bien plus redoutable qu'elle ne l'imaginait. En une soudaine vision, elle se voyait courbée sous un joug de fer, dépouillée de sa volonté, servante très humble et très soumise d'un homme qui la tiendrait dans une entière dépendance, sous la menace d'un mystérieux châtement... Et, pourtant, là encore, elle ne se révolta pas. Bien au contraire, baissant un peu ses yeux qu'éblouissait jusqu'au vertige l'étincelant regard des prunelles fauves, elle murmura, avec un accent tremblant et passionné, en joignant ses mains sur sa jupe :

– Cette sincérité, je vous la promets, monseigneur ! Oui, je ne vous cèlerai rien, je

vous le promets !

– En ce cas, parlez, mademoiselle.

Françoise raconta comment, presque aussitôt qu'elle l'eut prise parmi ses filles d'honneur, la reine, après lui avoir témoigné beaucoup d'intérêt, lui avait confié que, pour des motifs personnels, elle cherchait à enlever au duc de Rochelyse une certaine jeune fille du nom de Bérengère, que M^{lle} d'Erbannes connaissait bien, puisqu'elle était venue en sa compagnie. Il fallait donc qu'elle cherchât à se remettre en rapport avec son ex-fiancé, entré dans les gardes de M. de Rochelyse et qu'elle essayât d'avoir par lui des renseignements d'abord, puis plus tard une aide pour soustraire la jeune personne au duc... Après cela, Françoise narra fidèlement son entretien avec Gaspard – fidèlement jusqu'à un certain point, du moins, car elle omit de mentionner qu'elle lui avait montré le billet de M. de Rochelyse, – pour mieux exciter sa fureur et sa jalousie. Elle s'arrangea, d'ailleurs, pour mettre en relief la haine de Sorignan à l'égard de son maître et les sentiments que lui inspirait

Bérengrère. Elle dit qu'étant allée à ce rendez-vous pour obéir à la reine, et sans grand espoir de trouver Gaspard en disposition de l'aider, elle avait été fort surprise de voir qu'il accueillait ses suggestions avec tant d'empressement.

– Je n'aurais pas cru cela de lui, si timoré, scrupuleux parfois jusqu'à la sottise !... En vérité, monseigneur, après ce que vous avez fait pour lui, c'était de la noire ingratitude ! ajouta M^{lle} d'Erbannes avec un accent de vertueuse indignation.

Wennaël avait écouté du même air impénétrable ce récit qui lui révélait la trahison de Sorignan. Aux derniers mots de son interlocutrice, un éclair de méprisante raillerie traversa son regard.

– Vraiment, il vous sied de parler d'ingratitude, mademoiselle ! Voilà un homme qui vous a sincèrement aimée, qui était jusqu'ici un loyal gentilhomme et, non contente de l'amener à trahir son maître, à oublier la parole donnée, vous le trahissez à son tour, en sachant pourtant que votre... indiscretion sera mortelle

pour lui... Car vous savez, n'est-ce pas, de quelle façon je punis des fautes, même moins graves, chez les jeunes gens qui font partie de mes gardes ?

– Je... j'avais entendu dire... mais je ne croyais pas...

– Si, vous le croyiez... et vous n'avez pas hésité une minute. Enfin, ceci regarde votre conscience... Ainsi donc, c'est hier que vous vous êtes rencontrée avec lui dans la petite maison de M^{me} de Sauves ?

Et comme Françoise laissait échapper un geste de surprise, il ajouta ironiquement :

– Vous vous étonnez que je connaisse le lieu du rendez-vous, dont il n'a pas été fait mention dans votre récit ? Oh ! je sais beaucoup de choses, mademoiselle... et s'il m'avait plu de le vouloir, une autre bouche que la vôtre m'aurait rapporté tout votre entretien. Mais je n'ignorais pas que vous seriez heureuse de m'en faire part vous-même, avec toute l'exactitude désirable.

Françoise ne put contenir un frisson. Non, elle

n'avait pas été tout à fait exacte. Mais comment lui avouer qu'elle avait montré à Gaspard ce billet où il lui recommandait si bien la discrétion ? À la seule pensée de voir la colère s'allumer dans ces yeux superbes et effrayants, elle sentait le sang qui se glaçait dans ses veines.

M. de Rochelyse lui adressa encore quelques questions relatives à ses rapports avec la reine mère, aux dispositions prises pour se rencontrer à nouveau avec Sorignan. Puis, en quelques mots, il lui prouva qu'il n'ignorait rien de ce qui la concernait et ajouta :

– Vous ne changerez quoi que ce soit à votre existence ; vous continuerez de servir les intrigues de la reine mère contre moi, en lui laissant naturellement ignorer nos rapports. Ne refusez aucune des missions qu'elle pourra vous donner ; montrez-vous zélée, empressée à son service. Mais n'oubliez jamais que vous me devez compte de tout ce que vous ferez, de tout ce que vous entendrez.

– Je vous le promets, monseigneur.

Pendant quelques secondes, Wennaël demeura

silencieux. La chaleur parfumée de la pièce, la vive lumière, les feux verts de l'émeraude sur le velours du pourpoint, et surtout l'énigmatique, la fascinante lueur de ce regard qui ne la quittait pas faisaient monter au cerveau de Françoise une sorte de vertige.

– Souvenez-vous aussi qu'au cas où vous manqueriez à votre parole, rien au monde ne pourrait vous soustraire au châtement... Et, pour mieux vous le rappeler, voici un présent que je vous fais...

Il lui tendait le poignard hindou, dont le manche incrusté de gemmes précieuses fulgurait sous la lumière.

– ... Cette arme vous redira, si vous étiez tentée de l'oublier, que vous vous êtes mise à la discrétion d'un maître auquel le pardon est inconnu.

Françoise se leva et s'avança pour prendre le poignard, en chancelant un peu. De nouveau, le frisson glacé parcourait tout son être... Tombant à genoux, elle appuya sa bouche contre cette main qui lui tendait l'arme symbolique, et elle

balbutia :

– Je suis à vous... je vous servirai fidèlement. Oui, vous êtes mon maître... mon maître bien-aimé. Jamais je ne vous trahirai, vous !

Un regard d'inexprimable mépris s'abaissa vers elle. Mais Wennaël ne retira pas sa main. Il dit avec un accent de sécheresse hautaine :

– Vous y perdriez beaucoup plus que moi, je vous en avertis... Relevez-vous, mademoiselle. Il est temps que vous regagniez le Louvre. Je vous ferai savoir quand et où je dois vous revoir.

L'émotion, le vertige de Françoise étaient si violents qu'en se redressant elle dut se retenir à la table pour ne pas choir.

– Désirez-vous quelque réconfortant, mademoiselle ? demanda le duc avec son air de froide politesse.

– Merci, monseigneur... mais ce n'est rien... rien... La chaleur, sans doute...

M. de Rochelyse l'aida à remettre son manteau et l'accompagna jusqu'à la porte, qu'il ouvrit devant elle.

– Au revoir, belle Françoise, dit-il avec un énigmatique sourire. Je vous ai fait aujourd’hui un présent qui ne vous est peut-être pas très agréable ; mais j’espère avoir l’occasion de vous en offrir d’autres plus à votre goût. Ceci dépendra de votre zèle à me servir, ne l’oubliez pas, ma mie.

Et, s’inclinant légèrement, il ferma la porte derrière celle qui, croyant venir à un rendez-vous d’amour, quittait cette demeure en tremblant sous le joug d’une mystérieuse servitude dont cependant, dans sa vertigineuse folie, elle n’eût voulu pour rien au monde se délivrer.

Demeuré seul, Wennaël frappa sur le timbre d’argent. Sa physionomie, maintenant, n’exprimait que le plus profond dégoût. Au serviteur qui se présenta, il donna un ordre... Peu après, l’Hindou reparaisait, portant un bassin d’or plein d’une eau parfumée dans laquelle M. de Rochelyse lava la main qu’avaient touchée les lèvres de Françoise. Après quoi, il se dirigea vers l’appartement de M^{me} de Trégunc.

Adrâni se trouvait seule dans son cabinet aux

parois de mosaïques étincelantes. Elle lisait, à la douce clarté des lampes d'or, tout en caressant d'une main distraite le petit singe blotti sur ses genoux. À l'entrée de son neveu, elle leva la tête et dit en souriant :

– Bérengère croyait que vous nous aviez oubliées, Wennaël.

– Non pas ! Mais j'ai eu fort à faire cet après-midi... Où est-elle, ma petite fiancée ?

– Elle est allée voir dame Perrine, qui se trouvait souffrante aujourd'hui... Cette enfant est la bonté, la charité mêmes.

– Oui, une âme ravissante... Je pense parfois que je n'en suis pas digne, moi dont la vie est consacrée à une œuvre de vengeance et qui me suis interdit toute indulgence, tout pardon.

Adrâni enveloppa d'un rapide coup d'œil la physionomie assombrie du jeune homme, qui s'asseyait distraitemment près d'elle.

– Pas digne, vous qui ne poursuivez qu'un noble but : le triomphe de la justice, la punition des coupables !

– Bérengère aurait peine à admettre la manière dont je me sers pour y atteindre.

– Il ne tient qu'à vous qu'elle l'ignore toujours.

– Un hasard peut le lui faire connaître. Ainsi, je puis être obligé de sévir contre Sorignan. Il me faudra donc inventer quelque mensonge pour expliquer sa disparition... Le mensonge, que je hais et dont je dois pourtant me servir parfois pour combattre mes ennemis par les armes mêmes qu'ils emploient... Mais mentir à Bérengère, cela m'est particulièrement odieux.

M^{me} de Trégunc posa une main sur celle de son neveu.

– Vous êtes bien nerveux, ce soir, mon fils !

– Oui... C'est que je viens de recevoir cette Françoise d'Erbannes... la plus vile des créatures, en vérité !

Succinctement, Wennaël fit alors à sa tante le récit de son entrevue avec M^{lle} d'Erbannes. Quand il eut terminé, M^{me} de Trégunc dit avec une moue de dégoût :

– Oui, une triste créature, vraiment !... Mais pensiez-vous que ce Sorignan serait capable de vous trahir aussi délibérément ?

Wennaël leva les épaules.

– La jalousie fait faire bien des choses... D'ailleurs, il est ensorcelé par cette Françoise, qui, certainement, n'a pas encore perdu son empire sur lui. Pour un moment, je laisse la reine libre de poursuivre son intrigue de ce côté. Sorignan ne perdra rien pour attendre quelques semaines son châtement.

– Bien mérité ! ajouta froidement M^{me} de Trégunc.

À cet instant, sous une portière soulevée, apparut Bérengère, la main posée sur la tête de la biche qui marchait près d'elle. En voyant M. de Rochelyse, elle eut une légère exclamation de joie.

– Monseigneur !... Enfin !

– Oui, il paraît que tu te croyais oubliée de ton fiancé ?

Il se levait, allait à elle, la prenait entre ses

bras en baisant le front qui s'offrait à lui.

– Oh ! non ! Mais je trouvais le temps si long, sans vous voir !

Il l'emmena vers un petit divan de soie jaune rayée de blanc, sur lequel était jetée une peau de panthère. En affectant un air sévère, il demanda, tandis que son bras entourait la taille fine et souple pour rapprocher de lui la jeune fille :

– Bérengère, pourquoi me désobéis-tu ?

– Je vous désobéis, moi ?

– Certainement. Je t'ai dit que je voulais que tu m'appelles Wennaël, quand nous étions seuls avec ma tante.

Elle appuya son visage rougissant contre l'épaule de M. de Rochelyse, en murmurant :

– Je n'oserai jamais !

– Folle petite fille ! Je le veux, te dis-je... et j'entends également que tu me fasses connaître tout ce que tu désires, tout ce qui peut te causer quelque plaisir.

– Tout ce que je désire ? Mais que puis-je

désirer, moi qui suis comblée par vous deux ?

Elle souriait, en regardant Wennaël avec une chaude clarté d'amour dans ses beaux yeux.

– ... Rien pour moi, en tout cas. Mais j'aurai toujours plaisir à vous voir exercer votre bienveillance sur ceux qui m'ont fait quelque bien, comme, par exemple, ce bon M. de Sorignan.

Wennaël eut un léger tressaillement. Détournant son regard, il appuya sa joue contre la chevelure soyeuse retenue dans une résille de soie blanche... Bérengère poursuivait :

– J'espère qu'il va tout à fait oublier cette vilaine Françoise d'Erbannes ! Comme M^{me} de Pelveden avait bien deviné ce qu'elle valait ! Moi, je la croyais assez bonne, bien qu'elle se montrât plutôt dédaigneuse à mon égard. Mais je n'étais qu'une pauvre petite fille élevée par charité...

– Ce qui était une raison de plus pour se montrer compatissante, interrompit M^{me} de Trégunc. Allez, M^{lle} d'Erbannes est digne du

milieu où elle vit, digne de la protectrice qu'elle a trouvée en la reine Catherine.

– Ne parlons plus de cette peu intéressante personne, dit Wennaël avec impatience. Quand je suis près de toi, ma Bérengère, j'aime à oublier cette basse humanité qu'il me faut coudoyer trop souvent... j'aime à rafraîchir mon âme dans tes chers yeux, mon amour.

Il contemplait avec ivresse le palpitant petit visage, les yeux éclairés d'une ardente lumière, sur lesquels tremblaient les cils soyeux.

– ... Que dirais-tu, ma mie, si nous partions bientôt pour la Bretagne?... si nous allions habiter pour un peu de temps mon vieux château de Ménez-Run ?

– Où vous serez, je me trouverai toujours bien, monseigneur.

– Encore !... Je te punis cette fois par un baiser, mais souviens-toi que je suis ton maître et seigneur et que j'entends qu'on m'obéisse.

Elle répliqua, avec un sourire de tendre malice :

– Oh ! je n’ai pas peur de vous... Wennaël !

– Enfin ! Tâche de ne plus oublier mon nom, désormais... Eh bien ! oui, il est possible que nous partions dans une quinzaine de jours pour Ménez-Run. Cela te sera peut-être désagréable de te sentir si près de Rosmadec ?

Elle eut un léger frisson, mais répliqua :

– Avec vous, je n’aurai pas peur.

– Non, ne crains rien, tu seras en sûreté à Ménez-Run... et c’est là, je l’espère, que j’arriverai à acquérir les dernières preuves sur ton origine. C’est là aussi, ma Bérengère, que nous nous marierons.

D’une main distraite, Bérengère, en écoutant son fiancé avec une vive attention, avait pris entre ses doigts le sphinx d’émeraude. Après un long silence, pendant lequel M. de Rochelyse baisait amoureusement les boucles dorées qui s’échappaient de la résille, la jeune fille dit à mi-voix :

– Wennaël, je n’aime pas cette figure !

– Quoi ! le sphinx !... Tu as peur du mystère

qu'il représente ?

– Oui... Puis, sous son impassibilité, je lui trouve un air cruel. N'est-ce pas votre avis ?

– Peut-être... Mais il faut parfois se montrer cruel dans la vie, Bérengère.

Elle eut un mouvement de protestation, en levant sur lui un regard d'inquiétude.

– Oh ! ne dites pas cela !

– Si tu savais, enfant, ce qu'il y a dans le monde d'êtres mauvais, et de lâches, et de consciences fragiles ! Toi, ta chère âme toute droite, toute pure, pétrie de la plus délicate bonté, c'est une exception. Être cruel à ton égard, voilà un crime impardonnable. Mais pour tant d'autres, ce n'est que justice, je te l'affirme.

Elle secoua la tête.

– Je pense que, parmi ceux-là, beaucoup pourraient être ramenés par la charité.

Wennaël ne répliqua rien. D'un geste doux, il retira le sphinx d'entre les doigts de Bérengère et le tint caché dans sa main, comme s'il voulait

éviter que la gemme éblouissante n'attirât de nouveau le regard de sa fiancée.

3

Tous ceux qui faisaient partie de la maison du duc de Rochelyse étaient accoutumés de se tenir prêts pour les déplacements que le maître, souvent, ordonnait de façon assez subite. Une parfaite organisation permettait que ces déplacements s'effectuassent le plus tranquillement du monde, dans un ordre impeccable. Aussi personne ne s'étonna-t-il quand, une dizaine de jours après les précédents événements, on sut que M. de Rochelyse, avec sa tante et tout son personnel, se mettrait en route quarante-huit heures plus tard pour la Bretagne.

Personne, sauf Gaspard de Sorignan. Cette nouvelle fut pour lui un coup de foudre. Tout aussitôt, il pensa :

« Là-bas, je n'aurai personne pour m'aider à sauver Bérengère... à me venger de ce duc de Rochelyse. »

Son saisissement était si vif que de Lucignan s'en aperçut.

– Vous ne paraissez pas très satisfait de ce départ, Sorignan ? fit-il observer.

– Non... en effet. Mon tuteur habite près de là et, s'il apprend ma présence...

– Il n'osera rien contre quelqu'un appartenant au duc de Rochelyse, soyez sans crainte ! Au besoin, monseigneur le lui ferait sentir de façon qu'il n'y revienne plus.

Gaspard frissonna légèrement. De plus en plus, il se convainquit de la puissance étrange de cet homme dont lui, pauvre petit gentilhomme sans relations, sans fortune, osait se faire l'adversaire. Mais il n'avait pas l'idée de reculer. Son entrevue avec Françoise avait exaspéré l'indignation et la jalousie inavouée que lui inspirait M. de Rochelyse. En outre, il estimait que son honneur était maintenant engagé à sauver Bérengère et à venger l'insulte faite à sa fiancée... À vrai dire, sa nature loyale s'accommodait mal de l'intrigue, des moyens détournés chers à Françoise. Mais il avait promis de la laisser agir.

Pour le moment, sa colère contre le duc, l'influence renouvelée de M^{lle} d'Erbannes le portaient à oublier facilement toute autre considération.

Aussitôt qu'il connut la nouvelle du départ, le jeune homme songea :

« Il faut que je prévienne Françoise !... cette chère Françoise dont je vais me trouver séparé par suite de la subite fantaisie qui nous envoie dans ce triste pays de Cornouaille ! »

Et, bien vite, il écrivit un billet qu'il alla porter au Louvre, à l'adresse de sa fiancée.

Le saisissement de Françoise ne fut pas moindre que le sien. En un instant, elle crut voir s'effondrer ses espoirs... M. de Rochelyse partait pour la Bretagne, avec toutes les apparences d'y vouloir faire un long séjour !... S'était-il donc joué d'elle ?

Mais, cette idée ne fit guère qu'effleurer son esprit. Non, l'homme qui lui avait parlé avec une si redoutable autorité, qui lui avait imposé sa volonté avec une telle assurance d'être obéi,

poursuivait un dessein qui restait pour elle un mystère et dans lequel il lui faisait jouer un rôle. Ce départ pour Ménez-Run n'était peut-être qu'une feinte... et, en tout cas, Françoise n'envisageait guère la possibilité qu'un raffiné, un sybarite tel que M. de Rochelyse séjournât un peu longuement dans ce sauvage Ménez-Run.

Néanmoins, l'inquiétude la tourmentait. En outre, elle se demandait si elle devait faire part à la reine mère du billet de Gaspard. Qu'en dirait M. de Rochelyse ? Comment arriver à lui demander ses instructions sur ce sujet ?

Toutes ses hésitations, toute son anxiété se trouvèrent dissipées ce soir-là, quand, en rentrant dans sa chambre, elle trouva sur un meuble un petit paquet scellé. Il renfermait un riche bracelet en saphirs de l'Inde, un gant de peau de daim au parfum étrange et pénétrant et un billet où Françoise lut ceci :

« Ne vous inquiétez pas au sujet de mon départ. Je prévois que la reine elle-même s'arrangera pour vous rapprocher bientôt de moi. Si, comme je le suppose, Sorignan vous a

prévenue, ne manquez pas d'en avertir la reine, car il faut qu'elle le sente toujours prêt à remplir près de moi le rôle de traître.

« Vous, ma mie, continuez de me servir fidèlement, selon votre promesse. Si vous aviez quelque communication intéressante à me faire parvenir, écrivez-la et remettez le billet à mon hôtel où un homme de confiance la recevra pour me la transmettre.

« Pensez à moi, ma belle Françoise, en regardant ce gant que vous envoie votre maître, en souvenir de l'amour et du dévouement absolus que vous lui avez assurés. »

Aucune signature... mais à la place une tête de sphinx gravée dans le parchemin.

Françoise frissonnait d'émotion violente et d'une ardente joie. Elle restait donc toujours en rapport avec lui... elle avait là, entre ses mains, les preuves palpables de l'intérêt qu'elle lui inspirait. Le ton et les termes de cette singulière missive d'amoureux passaient inaperçus pour elle, ou, du moins, elle les jugeait conformes à la personnalité de M. de Rochelyse. D'ailleurs,

depuis son entrevue avec celui-ci, elle vivait dans un état d'exaltation intérieure qui aveuglait complètement son esprit lucide et méfiant à l'ordinaire. Possédée par la passion, elle eût marché vers un abîme, si elle avait vu, sur l'autre bord, l'énigmatique figure dont le souvenir la poursuivait comme une hantise dévorante.

Longuement, elle appuya son visage contre le gant souple, dont le parfum faisait monter à son cerveau une sorte de vertige. Et elle murmura :

« Oui, oui, je penserai à vous, mon tout-puissant et cher seigneur ! Je vous servirai de toutes mes forces, ne craignez rien ! »

Quand, le lendemain matin, M^{lle} d'Erbannes fit part de l'avis de Gaspard à la reine mère, celle-ci, quelle que fût son habitude de la dissimulation, ne put retenir une émotion qui fit blêmir son visage et trembler ses lèvres.

– Il part pour la Bretagne, lui ? Alors... alors...

Puis elle se tut un long moment... Enfin, relevant les yeux sur Françoise qui demeurait debout devant elle, la reine dit lentement :

– Ma mie, il faut tâcher d’avoir une entrevue avec Sorignan avant son départ. Vous saurez s’il a quelque chose d’intéressant à vous apprendre, vous lui direz que nous chercherons un moyen de nous mettre en rapport avec lui, là-bas... Vous qui avez habité ce pays, savez-vous ce qu’est le château de Ménez-Run ?

– Je ne l’ai jamais vu ; mais on m’a dit que c’était un logis féodal, bâti de telle sorte qu’il a toujours été imprenable. Le site est sauvage, la terre assez pauvre, sauf en certaines parties mieux favorisées.

– Le village de Plomodiem se trouve-t-il près de là ?

– Non, il est à une certaine distance, vers la mer. Ménez-Run se trouve plus haut, dans les Montagnes Noires.

De nouveau, la reine demeura songeuse, le coude à l’appui du fauteuil, le front sur sa main. Françoise, intriguée, pensait :

« Pourquoi me parle-t-elle de Plomodiem ? Comment connaît-elle même le nom de cet

infime village ? »

Elle eut peine à réprimer un sursaut d'émotion quand Catherine, tout à coup, déclara :

– Ma mie Françoise, vous allez vous rendre à l'hôtel de Rochelyse.

– À l'hôtel de... Rochelyse ? balbutia M^{lle} d'Erbannes.

– Oui... et vous direz que vous venez, de ma part, prendre des nouvelles de la duchesse et lui porter quelques confiseries. Quand vous serez près d'elle, vous vous informerez – avec toute la prudence possible, c'est-à-dire en parlant à voix très basse – si elle a quelque nouvelle intéressante à m'apprendre. Vous saurez également si, elle aussi, est du voyage de Bretagne, ce dont je ne doute guère, car son beau-fils la traîne en toutes ses résidences, comme une malheureuse esclave, sans égard pour une santé absolument détruite.

La haine, fugitivement, vibra dans l'accent de Catherine. Puis, aussitôt, la reine ajouta d'un ton affable :

– Allez vous préparer, mignonne... et

n'oubliez pas d'écrire un mot à M. de Sorignan, pour lui donner rendez-vous demain.

Trois quarts d'heure plus tard, M^{lle} d'Erbannes franchissait le seuil de l'hôtel de Rochelyse. Son cœur battait fortement en se retrouvant dans la demeure de l'homme à qui, en toute vérité, elle avait vendu son âme, sa liberté, sa volonté... Suivant le valet qui l'introduisait, elle entra dans la chambre où était couchée Gilonne. Celle-ci, auparavant prévenue par une chambrière, tourna vers l'arrivante un visage dolent, en disant :

– Soyez la bienvenue, mademoiselle, vous qui venez au nom de la reine voir une pauvre malade.

Françoise répliqua gracieusement qu'elle-même était charmée de faire sa connaissance. Puis, après un court échange de politesses, la messagère de Catherine s'informa :

– Partez-vous aussi pour la Bretagne, madame ?

Un peu de sang monta au pâle visage de Gilonne, un éclair brilla dans ses yeux souffrants.

– Il le faut bien ! dit-elle âprement. M. de

Rochelyse ne m'a pas demandé mon avis ; il m'a fait dire simplement hier : « Préparez-vous, car dans deux jours nous partirons pour mes terres de Bretagne. »

– Quoi ! agit-il vraiment ainsi à votre égard ? répliqua Françoise en feignant l'indignation.

– Oh ! si ce n'était encore que cela ! murmura Gilonne.

Et un frisson agita ses épaules.

Après un petit temps de silence, Françoise reprit, en baissant beaucoup la voix :

– La reine demande, Madame, si vous n'avez pas quelque nouvelle à lui donner ?

– Non, rien... rien. Je suis ici une prisonnière, entourée d'espions... Et, d'ailleurs, saurais-je quelque chose que je n'oserais rien dire. Mon fils, mon petit Claude... pour un peu de curiosité... savez-vous ce que son frère a fait de lui ? Eh bien ! il l'a enfermé en quelque cachot, sans égard pour sa santé délicate... et depuis lors je ne l'ai plus revu. Est-il malade ?... Est-il mort, peut-être ? Je n'en sais rien !

Blême, les yeux pleins d'angoisse, la jeune femme tordait ses doigts sur la courtepointe de damas.

– ... J'ai écrit au duc des lettres désespérées auxquelles il n'a jamais répondu. Un jour, je me suis traînée jusqu'à la porte de cet hôtel, pour me trouver sur son passage quand il sortirait à cheval... Il m'a écoutée avec une politesse glacée, puis a répondu froidement :

« – Claude m'a été confié par son père, madame, et je suis seul juge de ce qui lui convient.

« – Dites-moi au moins, m'écriai-je, si le pauvre petit n'est pas malade ?

« – Pas le moins du monde.

« Et, sur ces mots, il s'est éloigné, tandis que les supplications s'étranglaient dans ma gorge... Ah ! mademoiselle, je ne souhaiterais qu'à ma plus mortelle ennemie de tomber sous le joug de cet homme ! »

Et elle cacha entre ses mains son visage décomposé par la douleur et la haine.

Françoise, aux derniers mots de la jeune femme, avait frissonné à son tour. Mais elle éloigna aussitôt la pensée d'angoisse et se leva en disant :

– Eh bien ! je vais rapporter de vos nouvelles à la reine, Madame... et lui dire que vous n'avez rien d'intéressant à lui communiquer.

– Non, rien... De plus en plus, je suis tenue en geôle et rien de ce qui se passe dans le petit palais ne parvient à mes oreilles.

– On dit cependant qu'il s'y trouve une jeune personne d'une rare beauté, qui plaît fort à M. de Rochelyse ?

– Oui... Mon fils l'a aperçue et c'est à cause de cela qu'il a été puni. Aussi je la hais, cette petite créature de rien !

Françoise prit congé de la jeune femme avec d'aimables paroles d'encouragement... Au moment où elle allait passer le seuil de l'hôtel pour monter dans sa litière, un cavalier franchit la porte du petit palais. M^{lle} d'Erbannes eut un grand battement de cœur en reconnaissant M. de

Rochelyse.

Au passage, il la salua et arrêta son cheval en demandant :

– Vous allez porter à la reine des nouvelles de son ancienne favorite, mademoiselle ?

– Oui, monseigneur... Sa Majesté a appris votre prochain départ et elle se demandait si M^{me} de Rochelyse était aussi du voyage...

– Certainement, elle et son fils. Vous pourrez donc rassurer la sollicitude de la reine, mademoiselle. Je continuerai toujours de remplir, près de M^{me} de Rochelyse et de mon frère, la tâche que m'a léguée mon père.

D'un ton un peu plus bas, il ajouta :

– À bientôt, probablement.

Et, faisant un geste d'adieu, il continua sa route sur le superbe et difficile cheval blanc qu'il semblait contenir sans effort.

Secrètement radieuse de cette rencontre, Françoise dut faire appel à toute sa force de dissimulation pour ne rien laisser paraître de l'émotion ardente qui la possédait, quand elle alla

rendre compte à la reine du résultat de sa mission.

– Bien, ma fille, bien, dit Catherine dont la physionomie était fort sombre. Je ne doutais guère que cette pauvre Gilonne fût hors d'état de me donner quelque renseignement... Nous verrons si vous serez plus heureuse du côté de M. de Sorignan.

Elle congédia la jeune fille et demeura seule. Alors, sa physionomie s'altéra, ses yeux se troublèrent. Et, le front contre sa main, elle s'absorba en des pensées qui, parfois, la faisaient longuement frissonner.

Quelles visions passaient en son esprit ?... Les années d'humiliation, d'abord près de Henri II dominé, jusqu'à son dernier jour, par l'orgueilleuse duchesse de Valentinois, puis ensuite sous le règne de son fils François II, au nom duquel gouvernaient les Guise, cousins de la reine Marie Stuart. En contenant ses rancœurs et sa haine, en se montrant affable et dénuée, en apparence, de toute ambition, Catherine attendait son jour.

Il vint, avec la mort du débile François II, avec

la minorité du petit roi Charles, pendant laquelle la reine mère exerçait la régence... Et c'était elle qui, réellement, devait continuer de régner, sous le nom de Charles IX, d'abord, et, plus tard, sous celui de Henri III.

Alors, elle avait pu donner cours à son esprit d'intrigue, à ses vues politiques influencées par le goût de la fourberie... et à ses haines, jamais oubliées.

Parmi celles-ci, l'une des plus vivaces était celle qu'elle portait au marquis de Trégunc, coupable d'avoir dédaigné la passion dont, en un jour de folie, elle lui avait fait l'aveu... Trégunc, l'homme trop clairvoyant qui avait pénétré bien des secrets, qui savait trop de choses.

Et cet homme-là avait été assassiné le jour de la Saint-Barthélemy.

Elle avait cru, alors, être délivrée de toute crainte au sujet de « l'autre crime », celui qui avait été commis en une nuit de printemps de l'an 1569. Mais Trégunc avait un continuateur, plus redoutable que lui encore. Il avait légué à Wennaël de Rochelyse tous ses secrets et entre

autres la preuve formelle que Catherine avait « laissé » empoisonner lentement Charles IX par les soins de Lorenzo Calmeni. Il lui confiait en outre la mission de continuer les recherches, jusqu'alors infructueuses, faites pour retrouver les jumeaux nés d'un mariage secret du roi et disparus à la suite d'un terrible drame.

Wennaël n'avait pas dix-sept ans à la mort de son oncle. D'intelligence précoce, de volonté déjà indomptable, doué en outre, lui aussi, de la singulière clairvoyance pour laquelle avait été renommé Alain de Trégunc, il s'était mis à la tâche avec une énergie que doublait l'ardente résolution de venger le meurtre de son oncle... Et, un jour, la toute-puissante reine avait tremblé devant un jeune homme de vingt ans, qui venait froidement lui dire :

– J'ai la preuve que vous avez fait mourir votre fils Charles pour que monte sur le trône son frère Henri. J'ai la preuve d'autres crimes encore. Et, quand il me plaira, je les produirai, ces documents qui vous perdront irrémédiablement... Mais prenez garde ! Je les ai remis entre les

mains d'hommes de toute confiance, vos ennemis, qui ont ordre de les divulguer au cas où je viendrais à mourir. Oui, même si je meurs de la maladie la plus naturelle, d'un accident qu'il soit impossible d'attribuer à la malveillance, même en ce cas, madame, vos crimes seront connus. Ainsi donc, ma vie est votre seule sauvegarde, tant que mon bon plaisir sera de garder secrètes les preuves qui vous perdraient.

Avec la subtilité d'intelligence qui la caractérisait, Catherine avait compris que, cette fois, elle n'était pas la plus forte... Et, depuis huit ans, elle continuait de trembler en secret, depuis huit ans elle se disait chaque jour :

« S'il venait à mourir ?... ou s'il lui plaît, maintenant, de divulguer ce qu'il sait ? »

Pendant les voyages de M. de Rochelyse, elle avait vécu dans de continuelles transes, à la pensée des dangers qu'il affrontait. Puis, quand il avait reparu à la cour, elle avait dû, elle, l'orgueilleuse Médicis, se faire affable, prévenante, flatter l'homme qu'elle abhorrait autant qu'elle le redoutait... Peine perdue,

cependant. Toujours, elle se heurtait à la froide impassibilité du sphinx et, en étouffant de rage, courbait le front devant celui qu'elle ne pouvait vaincre.

Puis était venue cette fuite de l'enfant que gardait M. de Pelveden et les terribles complications qui s'ensuivaient... Devant le danger que constituait à ses yeux la présence de la jeune Bérengère chez M. de Rochelyse, Catherine avait osé, pour la première fois, s'attaquer à son redoutable adversaire. Elle l'avait fait sournoisement, selon sa coutume, et de telle sorte qu'aucune preuve ne pût montrer qu'elle avait ordonné ce coup de main contre la jeune fille... Et tout avait été déjoué par cet homme effrayant. Bérengère reprise par lui... Calmeni et sa fille disparus, certainement tombés entre ses mains... puis maintenant ce voyage en Bretagne... sans doute à la recherche de « l'autre » ?

Catherine frissonna. La perspective qu'elle entrevoyait était vraiment terrible, pour elle et pour son fils Henri. Wennaël de Rochelyse – elle

en avait la certitude – ne reculerait devant rien pour atteindre son but.

Mais il y avait, en cette femme, une ténacité qui surmontait vite le plus grand abattement. Son esprit cauteleux n'était jamais à court de combinaisons... Et sans doute lui en suggéra-t-il bientôt une, car, en se redressant, elle murmura d'un ton de résolution farouche :

– Tu ne m'as pas vaincue encore, Rochelyse ! Je me défendrai jusqu'au bout, car, si tu réussissais, le roi de France et sa mère tomberaient trop bas !

4

Le soleil de mars essayait en vain de pénétrer, par les petites vitres de la fenêtre haute, dans la chambre qui demeurait sombre et froide, semblable à un sépulcre anticipé pour l'homme assis dans un fauteuil au raide dossier de chêne sculpté, dans la profonde embrasure.

La peau semblait collée sur les os de la figure jaunie, dont la barbe en pointe était devenue grise. Les yeux, verdâtres, s'enfonçaient dans les orbites creusées. Le corps, d'une maigreur de squelette, s'affaissait, comme demi mort, sous les vêtements râpés... Immobile, les mains appuyées aux accoudoirs de son siège, M. de Pelveden s'absorbait dans les pesantes pensées qui ne quittaient guère son esprit depuis le jour où, reprenant conscience après l'attaque de paralysie, il avait envisagé les conséquences de cette terrible chose : Bérengère aux mains du neveu de

Trégunc et protégée par lui.

L'angoisse, la haine, la fureur, dès lors, s'étaient partagé son âme, avaient dominé toutes ses réflexions... Qu'allait faire la reine au reçu de son message ? Très probablement, elle trouverait le moyen d'enlever la jeune fille à M. de Rochelyse. Mais elle ne pourrait la renvoyer à Rosmadec. Il lui faudrait choisir un autre lieu de retraite, à moins qu'elle ne se décidât à passer outre la crainte superstitieuse qui, autrefois, lui avait fait recommander à ses confidents de respecter la vie des petits êtres dont la mère et l'aïeule gisaient, percées de coups d'épée, dans une chambre ensanglantée d'un castel proche de la forêt de Saint-Germain.

Ah ! lui, Pelveden, avait cependant trouvé un bon moyen pour contenter le secret désir de Catherine, tout en ménageant une superstition dont lui-même, d'ailleurs, semblable en cela à bien d'autres prétendus esprits forts, ne laissait pas que d'être influencé. Mal nourrie, rudoyée, malheureuse, Bérengère, en dépit d'une constitution singulièrement résistante sous de

frêles apparences, aurait bien fini par succomber, surtout quand M^{me} de Pelveden n'aurait plus été là pour la protéger, pour l'aimer, pour mettre un peu de lumière dans sa triste vie.

Mais précisément à l'heure où disparaissait la châtelaine de Rosmadec, cette misérable petite avait fui avec l'odieux Gaspard.

Ah ! ce Gaspard !

De sa main gauche que n'avait pas touchée la paralysie, le baron faisait le geste de serrer le cou d'un être invisible.

Du moins, s'il ne pouvait tenir son pupille à sa discrétion, il s'imaginait avec délices le traitement que devait lui avoir fait subir la reine, en récompense de l'aide donnée par lui à la fuite de Bérengère. C'est qu'elle ne plaisantait pas, M^{me} Catherine !... Et si le corps de Sorignan ne se balançait point au gibet, il devait, tout au moins, connaître en ce moment les agréments d'une basse-fosse, en quelque prison royale.

« Ah ! je suppose que tu regrettes maintenant la demeure de ton bon oncle et tuteur, mon

ami ! » songeait M. de Pelveden avec une sinistre allégresse.

Mais cela, malheureusement, ne changeait rien à cette situation dangereuse : Bérengère chez le duc de Rochelyse... chez le neveu d'Alain de Trégunc.

Trégunc... l'homme qu'il avait haï de toutes les forces de son être, dès le premier moment où il l'avait rencontré à la cour d'Henri II. Cette nature droite, loyale, était à l'opposé de la sienne, toute fourberie, astuce, froid cynisme. Puis, outre le charme de sa personne, de sa rare intelligence, Trégunc avait le prestige de ses voyages, de son énorme richesse, d'un certain mystère dans son existence. Et, surtout, Pelveden, pénétrant les sentiments de la reine, si bien dissimulés qu'ils fussent, avait très vite deviné que cet homme, dès qu'il le voudrait, deviendrait tout-puissant sur celle dont lui-même avait su arriver à se faire le confident, avant d'être le complice de ses secrètes vengeances.

Trégunc avait dédaigné l'amour de Catherine, il était demeuré entièrement fidèle à sa

mystérieuse « ranie », dont seules quelques dames de la cour avaient eu le privilège d'entrevoir le visage, merveilleusement beau, déclaraient-elles... Mû par la curiosité, mais plus encore par un secret désir de vengeance, Pelveden, un jour, avait réussi à s'introduire dans le petit palais et, sans être aperçu des domestiques, était arrivé jusqu'à l'appartement d'Adrâni. Il avait vu la jeune femme et, aussitôt frappé de sa beauté, avait commencé de lui adresser une brûlante déclaration. Mais comme, indignée, elle se redressait et le sommait de se retirer, M. de Trégunc était apparu... Alors, – honte suprême que ne pouvait encore se rappeler Pelveden sans frémir d'une rage furieuse, – il avait appelé deux serviteurs hindous qui avaient chassé l'audacieux insulteur à coups de bâton.

Depuis lors, quand tous deux se rencontraient, Trégunc affectait d'ignorer l'homme traité par lui comme quelque vulgaire larron.

Dès ce moment, Pelveden avait résolu de se venger terriblement, aussitôt que s'en présenterait l'occasion.

En attendant, il prenait soin d'attiser, dans l'âme vindicative de la reine, son ressentiment contre Trégunc. Catherine voyait d'un fort mauvais œil l'amitié du jeune roi Charles pour le marquis et son neveu Wennaël. Toute bonne influence, susceptible d'enlever son fils à la sienne, si néfaste pour lui et pour le royaume, était suspecte à cette femme qui voulait continuer de gouverner, sans égard pour la majorité du roi. Or, aucune, à son avis, ne pouvait être plus dangereuse que celle d'un homme tel que Trégunc, supérieur en intelligence, en talents, en vues élevées, à tout autre personnage de l'entourage royal.

Mais d'autres faits devaient bientôt inquiéter encore plus fortement Catherine et augmenter le crédit dont Pelveden jouissait près d'elle.

Le baron, acharné à épier les faits et gestes de son ennemi, dans l'espoir de représailles, rapporta un jour à la reine cette nouvelle : Charles II, pendant ses séjours à Saint-Germain, s'en allait fréquemment, sous prétexte de chasse, – et toujours accompagné seulement du marquis

de Trégunc et du jeune Wennaël de Rochelyse, – à un petit castel voisin de la forêt, où demeuraient une noble dame veuve, la comtesse d’Auxonne, et sa fille Marguerite, âgée de dix-sept ans, belle entre les plus belles. Pelveden, après un patient espionnage, avait enfin réussi, un jour, à apercevoir dans le jardin le roi qui se promenait, tendrement appuyé au bras d’une admirable jeune femme qu’il semblait considérer avec le plus ardent amour. Puis une servante avait paru, portant deux tout petits enfants. Le roi avait pris l’un d’eux entre ses bras, et Pelveden avait entendu distinctement ces mots :

– Henri, mon petit Henri, je te ferai bientôt proclamer dauphin de France.

Puis, se tournant vers la jeune femme, Charles avait ajouté :

– Et vous, ma chère amie, vous serez la plus belle souveraine qui ait jamais régné sur la France et sur le cœur d’un de ses rois !

Catherine, à cette nouvelle, avait éprouvé l’une des plus violentes colères de sa vie. Eh quoi ! ce fils dont elle croyait si bien avoir

annihilé la volonté aurait-il osé contracter quelque mariage secret ?... Et avec qui ? Avec une fille de cette orgueilleuse maison d'Auxonne qui descendait des Carolingiens et dont les membres s'étaient prétendus héritiers légitimes de la couronne de France, jusqu'au dernier descendant masculin, qui avait été le père de cette Marguerite !

La maison d'Auxonne, alliée aux Rochelyse-Trégunc... Et Alain de Trégunc était le complice, – qui sait ! – probablement l'instigateur de cette intrigue ourdie pour faire monter sur le trône de France la descendante de Charlemagne. Après quoi, la reine mère mise de côté, il deviendrait le conseiller, le confident du roi et le vrai maître de la France.

Prompte à découvrir chez autrui des ambitions semblables aux siennes, Catherine, aussitôt, croyait saisir tout le plan de celui qu'elle considérait comme son pire ennemi. Pelveden, en outre, ne manquait pas de l'entretenir dans cette idée, comme aussi de l'exciter habilement contre le roi. Lui-même, d'ailleurs, se sentait fort

satisfait à l'idée des ennuis que cette découverte allait certainement amener pour le jeune souverain qui lui avait toujours témoigné une sorte d'aversion... Et, précisément vers cette époque, il se produisit un incident qui devait faire du baron le plus implacable ennemi de Charles II. Un jour qu'il y avait bal à la cour, Pelveden, volontiers arrogant, adressa quelques observations insolentes à un jeune homme, page favori du roi. Celui-ci l'entendit. Cédant à la violence naturelle de sa nature, il s'avança, donna un soufflet au baron et ordonna :

– Partez demain, monsieur. Je vous exile dans vos terres de Bretagne... Et ayez soin que je n'entende plus parler de vous.

Puis, lui tournant le dos, il alla prendre le bras de M. de Trégunc et se mit à s'entretenir avec lui.

Pelveden, dissimulant sa rage, quitta aussitôt le Louvre. Il eut le lendemain un long entretien avec la reine mère. Après quoi, il prit la route de Bretagne en compagnie de sa femme et de quelques-uns de ses serviteurs.

Dix mois plus tard, rappelé par un message de

Catherine, il entra secrètement à Paris. Huit jours après, l'église et le village de Saint-Julien étaient, une nuit, la proie de l'incendie... Et tandis que les serviteurs du castel couraient aider à le combattre, deux hommes, profitant du désarroi, pénétraient dans le logis, poignardaient la comtesse d'Auxonne et sa fille, enlevaient les jumeaux, Henri et Marguerite-Marie.

Le lendemain, Charles IX apprenait le meurtre de sa femme et la disparition de ses enfants.

Trégunc, qui lui apporta l'affreuse nouvelle, eut peine à calmer quelque peu son désespoir et sa fureur. Le roi voulait aller trouver sa mère et l'accuser en face de ces crimes. Tout en se tenant pour assuré, comme lui, que Catherine en était l'instigatrice, Trégunc jugeait inutile et dangereuse une telle accusation portée sans aucune preuve. C'étaient celles-ci qu'il fallait découvrir et, surtout, c'était la recherche des enfants qu'on devait entreprendre aussitôt.

Il réussit à persuader le roi et celui-ci, aidé en cela par une tendance de nature héritée à la fois de sa mère et du roi Henri II, sut dissimuler

devant Catherine sa souffrance, sa colère et l'aversion qu'elle lui inspirait maintenant. Après un séjour d'une quinzaine au château de Saint-Germain, pendant lequel il alla chaque matin s'agenouiller sur la tombe de Marguerite, il reparut au Louvre, impassible en apparence, la mine sombre et ennuyée comme on la lui avait vue souvent, quand sa mère contrariait quelqu'un de ses désirs ou se mettait en travers de quelque projet de gouvernement qu'il devait abandonner, de guerre lasse, n'ayant pas l'énergie nécessaire pour imposer sa volonté.

Mais devant Trégunc, il laissait déborder sa furieuse douleur, en parlant de la jeune femme morte, des enfants disparus, et chaque jour, anxieusement, il s'informait si son confident avait pu retrouver la trace des ravisseurs.

Toujours, le marquis devait faire une réponse négative. Aucun indice ne s'offrait qui pût le mettre sur la voie... Il continuait d'ignorer la venue de Pelveden, reparti aussitôt la tragédie consommée. Celle-ci avait été préparée, exécutée avec tant d'adresse et dans un tel secret que le

mystère devait continuer de subsister pendant bien des années encore.

En 1570, un an après le meurtre de Marguerite d'Auxonne, Charles IX épousait Élisabeth d'Autriche. Mais il gardait en son cœur le profond souvenir de la jeune femme très passionnément chérie que ne pouvait même lui faire oublier la belle Marie Touchet. Et, plus amèrement que jamais, il ressentit la perte de son fils, quand la reine mit au monde une petite fille.

Deux ans plus tard, vers le début d'août 1572, François de Pelveden recevait un nouveau message de Catherine l'appelant à Paris aussi mystérieusement que la première fois. La reine mère préparait la Saint-Barthélemy et songeait à profiter du bouleversement, du désordre escomptés, pour faire massacrer Alain de Trégunc.

Pelveden accepta la tâche avec un sinistre enthousiasme, il l'accomplit avec la même habileté, dans le même secret que la précédente. Après quoi, il disparut et, pendant des années, le neveu de la victime devait en vain chercher à

acquérir une certitude sur le nom du meurtrier, soupçonné cependant.

Après cela, il n'avait plus quitté son château de Rosmadec. Les infirmités, qui l'atteignaient vers la cinquantaine, l'avarice qui le dominait de plus en plus l'incitaient à demeurer en cette retraite. Puis la reine mère lui avait confié une tâche : celle de veiller à ce que les enfants du roi Charles demeurassent toujours dans l'obscurité, menassent la plus humble existence. Et il l'avait accomplie avec une joie mauvaise, avec la plus haineuse satisfaction, jusqu'au jour où Gaspard lui avait enlevé Bérengère, déclenchant par là les événements dont la nouvelle, quelques jours plus tard, allait produire un tel effet sur le châtelain de Rosmadec qu'il devait se trouver pendant plusieurs mois réduit à l'impuissance.

5

Tels étaient les faits de sa vie qui, cet après-midi-là, revenaient à la pensée du baron. Mécontent d'être enlevé à ses réflexions par l'entrée de son écuyer, il grogna :

– Quoi ?... Que viens-tu faire ici, buse que tu es ?

Sans s'émouvoir, Cabioche répondit :

– Une dame demande à vous voir, monsieur le baron.

– Une dame ?... Quelle dame ?

– Elle n'a pas dit son nom. C'est une grande belle femme, qui a l'allure jeune, une allure que j'ai déjà vue, il me semble. Elle est très parfumée et porte un masque...

Ce dernier détail n'était pas pour étonner le baron, car l'habitude du masque était courante chez les dames de qualité.

– Eh bien ! demande-lui son nom. Je ne reçois pas comme cela les personnes qui se présentent sans savoir à qui j’ai affaire.

– Je le lui ai demandé, monsieur le baron. Elle m’a répondu qu’elle venait de la part d’une dame de Florence, que Monsieur le baron a bien connue autrefois et à laquelle il a rendu des services...

M. de Pelveden, subitement, parut s’émouvoir. Ses yeux eurent un éclair, le corps affaissé, la tête penchée se redressèrent... Une voix autoritaire ordonna :

– Fais entrer cette personne, Cabioche.

L’écuyer se retira et, peu après, introduisit la femme masquée, derrière laquelle il referma la porte.

L’arrivante s’avança jusqu’au fauteuil de l’infirmes. Là, elle enleva son masque et M. de Pelveden, stupéfait, bégaya :

– Françoise d’Erbannes !

– Oui, monsieur, Françoise d’Erbannes, fille d’honneur de la reine mère et chargée par elle

d'une mission secrète près de vous.

Elle parlait avec aisance, tout en se divertissant en son for intérieur de l'ahurissement que ne parvenait pas à dissimuler le baron.

– Vous !... Vous, Françoise ! Vraiment, je ne m'attendais pas...

– À ce que je reparaisse si près de Kériouët, où ma respectable tante espère toujours, sans doute, me faire ramener de force un jour ou l'autre ?... C'est que je ne crains plus rien, maintenant, monsieur. La reine Catherine est ma grande protectrice et, comme vous l'allez voir, elle a daigné faire de moi sa confidente.

– Vraiment ! vraiment !

M. de Pelveden regardait la jeune personne avec un visible intérêt, une sorte de sympathie soudaine. Car il savait bien que, pour entrer dans la confiance de Catherine, il fallait un ensemble de défauts, de vices, une absence de scrupules, qui, existant chez M^{lle} d'Erbannes, l'appareillaient à lui-même, le confident d'autrefois.

– ... Asseyez-vous, ma mie... et contez-moi pour quel motif la reine vous envoie si loin...

Françoise, avant d’obéir à l’invitation, sortit de son corsage un billet qu’elle tendit au baron.

– Voici une lettre par laquelle Sa Majesté m’accrédite près de vous, monsieur.

– Vous seriez aimable d’en briser le sceau. Ma main droite est encore fort malhabile...

Tandis qu’il parcourait la missive royale, Françoise, assise en face de lui, le considérait attentivement. Il était fort changé, certes ; mais il y avait encore de la vitalité dans le regard, toujours lucide, toujours mauvais comme naguère... Curieusement, la jeune fille songeait :

« Quel secret y a-t-il entre la reine et cet homme ? Qu’est-ce que cette Bérengère, pour qu’on soit si fâché qu’elle ait échappé à M. de Pelveden et pourquoi paraît-on prêt à tout risquer plutôt que de la laisser entre les mains du duc de Rochelyse ? »

Sa lecture terminée, le baron demeura un moment songeur. Puis il dit, en attachant sur

M^{lle} d'Erbannes un regard scrutateur :

– La reine m'écrit qu'elle vous a instruite de ce qui était nécessaire pour mener à bien votre mission et m'aider dans l'œuvre difficile que j'ai à entreprendre. Vous devez aussi m'éclairer sur divers points dont Sa Majesté ne peut me parler dans cette lettre.

– J'y suis toute prête, monsieur.

Et Françoise commença le récit des événements, depuis l'instant où Gaspard, Bérengère et elle avaient comparu devant le duc de Rochelyse.

M. de Pelveden l'écoutait, impassible en apparence, ne montrant sa colère, sa fureur que par les courtes lueurs qui traversaient le regard fixé sur M^{lle} d'Erbannes. Toutefois, quand celle-ci mentionna qu'elle se servait de Gaspard comme espion chez M. de Rochelyse, il ricana avec une sorte de joie haineuse :

– Ah ! ah ! s'il m'avait écouté, seulement, quand je lui prêchais la défiance contre vous !... Avais-je raison, Françoise ?... Avais-je raison ?

Avec une bonne grâce ironique, M^{lle} d'Erbannes convint :

– Tout à fait raison, monsieur. Mais Gaspard est un jeune homme fort naïf, tel que, j'imagine, vous n'avez jamais été.

– En effet, en effet ! Défiance et ruse, telles ont toujours été mes dispositions à l'égard des femmes. Et je m'en suis toujours bien trouvé, ma mie... tout à fait bien. Mais mon imbécile de neveu n'est pas de cette trempe-là. Tant pis pour lui ! Tout ce que je souhaite, c'est que M^{me} Catherine quand elle n'aura plus besoin de ses services, lui donne la récompense à laquelle il a droit pour ses hauts faits, qui ont débuté par l'enlèvement de ma servante.

– La reine y songe, je crois, dit tranquillement Françoise.

M. de Pelveden eut une sorte de vague sourire sur sa bouche édentée.

– Je comprends que vous plaisiez à la reine, ma belle filleule ! Pas de scrupules inutiles, pas de sentimentalité... Fort bien, fort bien ! Nous

nous entendrons. Mais continuez votre récit, je vous prie.

– Eh bien ! monsieur, il y a une quinzaine de jours, le duc de Rochelyse, avec sa tante, Bérengère et toute sa maison, est parti pour Ménez-Run.

M. de Pelveden eut un brusque mouvement et la pâleur de son teint tourna presque au verdâtre.

– Pour Ménez-Run ! Pour Ménez-Run ! Ah ! c'est terrible !... Il doit savoir quelque chose... Il doit...

Les mots, pendant un moment, parurent ne plus pouvoir sortir de ses lèvres. Françoise songeait :

« Va-t-il avoir une autre attaque ? Décidément, il y a des choses bien extraordinaires dans cette affaire-là ! »

Enfin, le baron sembla reprendre sa présence d'esprit. Il jeta un coup d'œil sur la lettre de la reine et murmura :

« Oui, oui, c'est de cela qu'elle veut parler quand elle écrit : « Un événement des plus

graves, que vous contera M^{lle} d'Erbannes » ! »

Et, tout haut, il ajouta :

– Voilà donc pourquoi Sa Majesté vous a envoyée vers moi ? Vous suiviez de peu M. de Rochelyse et toute sa suite ?

– Je suis partie quelques jours après lui. La reine m'a donnée pour m'escorter un homme dont elle est sûre, un nommé Étienne de Graylon.

– Je connais, interrompit le baron. Un vieux renard, fort brave, d'ailleurs, et qui n'a pas son pareil pour se rendre méconnaissable par toutes sortes de déguisements.

– Il s'est montré, en effet, fort habile. Je devais user de grandes précautions pour n'être pas reconnue, au cas où un espion de M. de Rochelyse se serait trouvé sur ma route... Et, maintenant, il serait bon que personne, dans le pays, ne connût ma présence ici.

– Oui, oui. Ce sera facile. Il faudra mettre Corentine dans la confiance, mais rien à craindre avec elle. Pour les autres, vous serez une de mes parentes, tombée malade en arrivant ici.

Par exemple, vous voilà obligée de demeurer en votre chambre, pour ne sortir qu'à la nuit !

– Peu importe !

– Et comptez que M^{me} de Kériouët fera tout son possible pour savoir qui est cette mystérieuse parente qui m'est tombée du ciel. Mais elle en sera pour sa curiosité... Donc, Françoise, je vous garde ici. La reine me vantant votre grand sens et votre intelligence, je me servirai de vous pour mener à bien une tâche que mes infirmités, sans cela, me rendraient impossible. Quant à mon cher neveu, il nous sera utile, là-bas, à condition que nous trouvions un moyen de nous mettre en rapport avec lui... Je vais réfléchir à tout cela, préparer un plan. Vous serez aimable d'appeler Corentine, pour que je lui donne mes instructions à votre sujet. Quant à Graylon, la reine n'a rien spécifié pour lui ?

– Elle a dit que si vous le jugiez utile à servir vos desseins, vous pourriez le conserver tant qu'il vous plaira.

– Oui, oui, pour être utile, il le serait. Mais... hum ! la dépense... ce sera difficile...

Françoise, dissimulant un sourire de raillerie, ouvrit un large sac qu'elle tenait à la main et y prit une bourse bien gonflée, qu'elle tendit au baron.

– La reine m'a chargée de vous remettre ces premiers subsides, monsieur, et de vous dire que toutes les dépenses occasionnées par cette affaire vous seront très largement payées.

M. de Pelveden, avec un grognement de plaisir, agrippa la bourse d'une main rapide.

– Fort bien, fort bien ! Je reconnais là cette générosité, cette délicatesse habituelles chez Sa Majesté... Ainsi donc, ma mie, vous allez vous reposer un peu et ce soir nous causerons encore de tout cela... Ce sera une œuvre difficile à entreprendre... terriblement difficile. La reine, dans cette lettre, qualifie M. de Rochelyse de « vrai démon »... Et, me disiez-vous tout à l'heure, on n'a pu réussir à savoir ce qu'étaient devenus le signor Calmeni et sa fille ?

– Absolument pas, monsieur.

Il les aura mis à mort, marmotta le baron, dont

le visage se contractait légèrement. À moins que... hum !... il ne soupçonne...

Le front plissé, M. de Pelveden demeura un moment silencieux. Puis il demanda :

– Comment est-il, ce duc de Rochelyse ?... Pas ordinaire, si j'en crois ce que j'ai ouï-dire à son sujet ?

– Pas ordinaire du tout, monsieur.

– Il était déjà ainsi, tout jeune garçon. Des yeux étonnants... une façon de regarder les gens à vous faire croire qu'il voyait au fond des cœurs...

– C'est bien cela.

– Et bel homme, hein ? Vous n'en êtes pas tombée amoureuse, Françoise ?

– Ce malheur me serait peut-être arrivé, si M. de Rochelyse avait eu la fantaisie de s'occuper de moi. Mais il a préféré Bérengère... et ce sont de ces petites choses qu'une femme oublie difficilement.

M. de Pelveden eut un léger ricanement.

– Ah ! ah ! vous êtes jalouse de Bérengère, ma

mie Françoise ? Vous en voulez à ce beau duc ?...
Très bien, très bien ! À nous deux, nous
trouverons le moyen de lui enlever la petite, de
vous venger de son dédain. Oui, oui, nous
trouverons !

Quelques instants plus tard, Corentine
conduisait l'arrivante à l'ancienne chambre de
M^{me} de Pelveden. Chemin faisant, elle
s'informait :

– Vous n'avez donc pas ramené avec vous
cette mauvaise petite Bérengère, mademoiselle ?

– Non, pas encore. Mais j'espère y arriver un
jour, Corentine.

– Savez-vous au moins ce qu'elle est
devenue ?

– Pas grand-chose de bon, comme on pouvait
le craindre d'une enfant ainsi abandonnée par
quelque misérable mère.

La vieille femme eut une grimace de colère.

– Cette coquine ! Ah ! si elle me retombe sous
la main, je saurai bien la remettre dans le droit
chemin !... Et M. de Sorignan ?

– Il est chez un grand seigneur qui l’a pris dans sa garde.

Corentine déclara avec dédain :

– C’est un jeune homme qui se laissera toujours mener. Pour ça, mademoiselle, si vous l’épousez, vous aurez un mari que vous pourrez conduire comme vous voudrez.

Quand Françoise se trouva seule dans la grande chambre sombre, elle s’assit sur le siège où, si souvent, elle avait vu M^{me} de Pelveden et s’absorba en de profondes réflexions. Un pli d’ironie se dessinait au coin de sa bouche, une lueur mauvaise luisait dans ses yeux. Elle songeait qu’en ce moment M. de Rochelyse devait être instruit de son départ pour la Bretagne. Aussitôt ce voyage décidé par la reine, elle l’en avait fait avertir de la façon indiquée par lui, c’est-à-dire en mettant un mot à l’hôtel de Rochelyse. Un jour ou l’autre, sans doute, il s’arrangerait pour se mettre en rapport avec elle... Dès lors, ce serait une suite d’intrigues, de combinaisons... Elle continuerait de trahir la reine et Gaspard de Sorignan ; elle trahirait M. de

Pelveden... Grâce à elle, le duc connaîtrait tout le plan de ses adversaires, il serait instruit de toutes leurs manœuvres. Ainsi, il ne pourrait manquer d'être reconnaissant à l'habile personne qui l'aurait servi avec tant de dévouement, qui aurait, pour lui, risqué d'encourir la redoutable colère de la reine. Et Françoise, frissonnante d'espairs ambitieux, songeait :

« Je lui ferai bien vite oublier cette Bérengère, cette petite fille de rien !... On la prétend devenue fort jolie ? En vérité, je suis assurée de pouvoir lutter victorieusement avec elle !... Et, à force d'habileté, de souplesse, de flatteries, à force d'amour aussi, j'arriverai peut-être à devenir duchesse de Rochelyse. »

6

Le château de Ménez-Run avait été bâti, au cours du XI^e siècle, dans cette partie de la Cornouaille où s'étend la chaîne des Montagnes Noires, hauteurs granitiques dont le point culminant ne dépasse pas trois cent trente mètres. Il s'élevait sur un plateau rocheux, de trois côtés à pic sur une rivière étroite, aux eaux profondes, le quatrième protégé par une forêt demeurée presque aussi mystérieuse, presque aussi impénétrable aux non-initiés qu'elle devait l'être dans le temps où les druides venaient y cueillir le gui sacré et, un peu plus tard, quand les premiers rois de Cornouaille y chassaient l'auroch, l'ours et le loup.

Des hauteurs couvertes de chênes formaient autour du domaine un large demi-cercle, le protégeant des vents froids et ne laissant arriver que celui de la mer, généralement doux en ces

parages. Cette situation faisait de Ménez-Run un lieu privilégié quant au climat. Toutefois, le château offrait le plus farouche aspect. Bâti en noir granit, il étendait autour du plateau ses murailles sombres, de place en place interrompues par des tours rondes à créneaux et dominées par un massif donjon. Dans le flanc du plateau, un peu au-dessus de la rivière, était creusée une ouverture dans laquelle s'encastrait le pont-levis. Comme la paroi granitique se trouvait à pic avec la ceinture d'eau vive à sa base, Ménez-Run, de ce côté, une fois le pont relevé, se trouvait imprenable. Et, de fait, aucun ennemi n'y avait jamais pu pénétrer, sinon une fois par trahison.

La porte basse franchie, on se trouvait dans un long couloir rocheux, que coupaient d'autres couloirs allant dans différentes directions. Car l'intérieur du plateau était creusé de caves, de cachots, de souterrains, qui formaient comme une seconde demeure, une demeure d'horreur et de ténèbres.

Par un escalier tournant autour d'un pilier de

granit, on arrivait à la salle des gardes, perpétuellement assombrie par les murailles qui formaient la seconde enceinte du château. Il en était ainsi, d'ailleurs, de toutes les pièces de plain-pied, sauf quelques-unes faisant partie d'un bâtiment postérieur de trois siècles au reste du logis. Celles-ci donnaient sur un vaste enclos où le myrte, le laurier, le figuier prospéraient, où toutes les fleurs connues à cette époque répandaient, aux jours de printemps et d'été, leurs plus odorants effluves. Dans les fenêtres profondes s'encadraient des vitraux sur lesquels étaient peints les armoiries de Trégunc et quelques-uns des hauts faits de cette noble race. Les murs disparaissaient sous des tapisseries aussi belles que celles dont était orné le « palais de l'Indienne ». Des soieries de Venise et de Perse, des meubles précieux, les objets les plus rares et les plus magnifiques se voyaient dans ces pièces, attribuées par le duc à sa tante et à Bérengère.

Alain de Trégunc, et après lui son neveu, avaient fait transporter une partie de leurs trésors, des merveilles acquises au cours de leurs

voyages, dans cette demeure des ancêtres, les seigneurs Cornouillais. En des retraites souterraines, connues seulement de M. de Rochelyse et de Cléonnech, son fidèle intendant, s'entassaient de fabuleuses richesses, qui défiaient toutes les cupidités que toute l'existence d'un prodigue aurait eu peine à épuiser.

Bérenghère, impressionnée d'abord par l'aspect fort rébarbatif de Ménez-Run, avait aussitôt aimé cette partie du château. Comme, en ces jours de mars, le ciel de Bretagne voulait bien se montrer clément et laisser paraître un peu de soleil, la jeune fille passait une partie de ses journées dans l'enclos tiède, où arbres et plantes poussaient un peu au hasard, selon le caprice du jardinier, un vieux Cornouillais qui avait ses idées particulières sur l'art des jardins et faisait de celui-ci le plus pittoresque, le plus odorant fouillis qu'on pût rêver.

Wennaël venait y retrouver sa fiancée. Tous deux erraient dans l'enclos que le printemps n'avait pas encore garni de feuillages, mais où les violettes embaumaient. Ils s'asseyaient sur un

banc de granit, contre un mur que les premières chaleurs de mai couvriraient de roses. Entre les arbres dépouillés, ils apercevaient le corps de logis où se trouvaient les appartements de M^{me} de Trégunc et de Bérengère. L'élégante ogive des ouvertures, la délicatesse des feuillages sculptés qui décoraient la façade portaient la marque de l'art si pur du XIV^e siècle à son début. La tête appuyée contre l'épaule de Wennaël, Bérengère écoutait son fiancé qui lui parlait des temps écoulés, de cette Bretagne des druides demeurée mystérieuse, de ces étranges monuments : menhirs, dolmens, dont la destination restait inconnue. Puis ils demeuraient silencieux. Leurs regards se rencontraient, parlaient d'amour sans le secours des lèvres. Les paupières mi-closes, son teint délicat nuancé de rose par l'émotion profonde, Bérengère recevait avec une sorte de recueillement les baisers de Wennaël. Il restait pour elle le maître, aimé avec la plus respectueuse et la plus ardente ferveur, le souverain de son cœur, à qui elle était prête à tout sacrifier, hors, comme elle le lui avait dit un jour, les droits de Dieu sur sa conscience. Maintenant

encore, après ces jours où elle l'avait vu quotidiennement la traiter en fiancée très chère, la combler d'attentions, de la plus amoureuse sollicitude, elle se demandait parfois si, réellement, elle ne rêvait pas cette chose extraordinaire : elle, la petite Bérengère, quelques mois auparavant humble servante à Rosmadec, destinée à devenir duchesse de Rochelyse.

Wennaël voyait comme en un livre ouvert dans cette âme pure et sans détours, d'une si charmante humilité. Pas un instant, il ne l'avait sentie grisée par une situation qui eût rendu toute autre femme folle d'orgueil. Elle était heureuse seulement de pouvoir être à lui pour toujours, d'en être aimée et de l'aimer, de se dévouer à son bonheur. Sa confiance en lui, dont elle ne connaissait que la bonté, que l'amour, était absolue. Rien ne parvenait jusqu'à elle qui pût lui faire entrevoir un autre Wennaël – un terrible Wennaël – dans l'homme qu'elle voyait si affectueux pour M^{me} de Trégunc, si tendrement prévenant pour sa fiancée, traitant avec justice et une certaine bienveillance hautaine ses serviteurs, qui semblaient l'idolâtrer autant que le craindre.

Ce dernier sentiment, à vrai dire, surprenait Bérengère qui, elle-même, ne l'avait jamais éprouvé à l'égard de M. de Rochelyse. Mais, à la réflexion, elle reconnaissait que le duc, avec ce regard de fierté dominatrice, de clairvoyance pénétrante, avec cet air altier qui lui était familier, devait imposer fort à tous ceux qui l'approchaient.

Six jours après l'arrivée à Ménez-Run, Wennaël, un soir, dit à la jeune fille :

– Demain matin, nous sortirons à cheval et je te ferai connaître Langalet.

Langalet était le village le plus proche du château. À pied, on pouvait s'y rendre promptement en passant la rivière sur le pont-levis. Mais les cavaliers devaient, pour y descendre, faire un long détour par la forêt.

Vers neuf heures, le lendemain, les quatre gardes commandés pour l'escorte du duc attendaient dans la cour située sur les derrières du château et qui, par une large porte bardée de fer s'ouvrant dans le mur crénelé, donnait directement sur la forêt. Gaspard se trouvait

parmi eux. Sa mine était sombre et fatiguée, car, depuis le jour où il avait aperçu Bérengère dans les bras de M. de Rochelyse, il passait des nuits sans sommeil, perdait l'appétit et ne cessait de ruminer les mêmes pensées : comment sauver Bérengère et se venger du puissant seigneur qui avait si odieusement cherché à lui enlever sa fiancée ?

Avant le départ pour la Bretagne, M. de Sorignan avait pu avoir une courte entrevue avec Françoise, et celle-ci lui avait recommandé de continuer son œuvre de surveillance, de bien noter tous les incidents, même en apparence insignifiants, qu'il pourrait surprendre à Ménez-Run. Elle avait laissé entendre aussi que la reine, désirant se venger d'une insulte faite par M. de Rochelyse, donnerait à ceux qui s'emploieraient contre lui tous les moyens de réussir dans cette tâche... Et ils s'étaient quittés le plus tendrement du monde, en se promettant éternelle fidélité.

Pendant le voyage, Gaspard, faisant partie de l'escorte de M. de Rochelyse, avait eu plusieurs fois l'occasion d'apercevoir Bérengère. La rage

au cœur, il voyait le duc maintenant sans cesse son cheval près de la litière où la jeune fille se trouvait avec M^{me} de Trégunc. Souvent, une blanche petite main entrouvrait les rideaux de brocart et M. de Rochelyse, en se penchant, parlait à mi-voix, avec un sourire qui adoucissait étrangement sa physionomie.

Puis, aux hôtelleries où des courriers avaient fait préparer le logement, les voyageuses descendaient, aidées par le duc, aussi attentif près de Bérengère que près de sa tante. Gaspard, vainement, avait essayé d'avoir accès près de la jeune fille, d'échanger du moins quelques mots avec elle. Une étiquette aussi sévère que si elle eût été une princesse royale semblait exister autour de celle qui, si peu de temps auparavant, était une pauvre petite créature sans feu ni lieu, pour laquelle on ne savait quel asile trouver.

Cela confirmait Sorignan dans la pensée que M. de Rochelyse voulait empêcher tous rapports entre lui et sa protégée, pour mieux tenir celle-ci à sa discrétion. Car il demeurait persuadé que Bérengère n'était pas ingrate. Du reste, deux ou

trois fois, l'ayant aperçu parmi les gardes, elle lui avait souri très amicalement... Mais elle n'osait, cela se comprenait, passer à la défense qu'avaient dû lui faire le duc et M^{me} de Trégunc de voir en particulier celui qui l'avait sauvée des griffes de Pelveden.

Une telle idée surexcitait encore la secrète fureur de Gaspard. Il la dissimulait à grand-peine aux yeux de ses compagnons – et encore devait-elle avoir été devinée par Lucignan, qui l'avait décidément pris en sympathie particulière. En présence de M. de Rochelyse, il pâissait, frissonnait, se raidissait, partagé entre la sourde haine et la crainte indéfinissable qu'il éprouvait toujours en rencontrant ce regard. Mais rien, dans les manières du duc à son égard, ne lui paraissait changé, rien, depuis l'incident de la salle des gardes, dans le petit palais, n'était venu lui faire supposer qu'une défiance pouvait exister contre lui.

Ce matin-là, dans la cour de Ménez-Run, les gardes attendaient donc. Bientôt, sous l'ogive d'une porte, apparurent M. de Rochelyse et

Bérengrère. La jeune fille était vêtue d'une robe de velours vert à grande collerette de dentelle blanche ; de fines bottes la chaussaient et un feutre gris, orné d'une longue plume blanche, était posé sur les boucles aux tons d'or foncé qui flottaient autour du visage délicatement rosé.

Devant cette apparition, Gaspard sentit son cœur bondir. Puis, d'un sombre regard, il enveloppa celui qui se tenait près d'elle... Peut-être ne lui avait-il jamais paru plus beau que ce matin, avec l'élégance discrète de ce costume de velours gris foncé et le feutre qui projetait une ombre douce sur les traits fiers, sur les yeux que semblait éclairer une mystérieuse joie.

On amenait deux chevaux : un noir, une bête magnifique qu'un homme vigoureux avait peine à maintenir, un blanc, fin et souple, d'apparence plus paisible, qui portait une selle de femme.

Wennaël se pencha vers Bérengrère et dit à mi-voix :

– Regarde ce cheval. Il est à toi, mignonne.

Elle leva sur le duc un brillant regard.

– À moi ?... Oh ! l’admirable bête ! Combien je vous remercie !

Gaspard n’entendait pas les paroles ; mais il vit le regard de chaude reconnaissance, il vit le sourire singulièrement doux qui donnait à la physionomie de M. de Rochelyse une séduction nouvelle et inattendue... D’un mouvement nerveux qu’il ne put réprimer, le jeune homme enfonça les éperons dans les flancs de sa monture. La bête se cabra avec un hennissement de douleur. Bérengère jeta un cri d’effroi, tandis que les autres gardes écartaient leurs chevaux de l’animal que son cavalier essayait de calmer.

– Il va le renverser, monseigneur ! dit Bérengère en saisissant le bras de M. de Rochelyse.

– Non, non, ne crains rien. Sorignan est assez bon cavalier.

Les sourcils de Wennaël s’étaient légèrement froncés ; son regard, en se dirigeant vers Gaspard, avait eu un éclair d’irritation.

– Viens ! dit-il d’un ton impératif, en prenant

la main de la jeune fille pour l'emmener vers les chevaux.

Mais Bérengère, en se laissant faire, continuait de regarder avec angoisse Gaspard en lutte avec sa monture. Celle-ci, d'ailleurs, se calma tout à coup... Et Bérengère, rassurée, mais encore pâle de sa frayeur, posa son pied sur la main que Wennaël, en se courbant, lui présentait. Légèrement, il mit en selle la charmante écuyère. Après quoi, il examina attentivement le harnachement du cheval, donna quelques conseils à la jeune fille sur la façon de diriger celui-ci, arrangea d'une main experte les plis de la longue robe de velours. Bérengère le regardait, l'écoutait avec un tendre sourire sur les lèvres et au fond des yeux. Puis le duc sauta en selle et, la porte ayant été ouverte par un valet, les cavaliers sortirent du château.

Une route granitique, excellente, passait dans la forêt et, avec plusieurs courbes, descendait jusqu'à la rivière qui coulait en bas de Ménez-Run. Les promeneurs la parcoururent au pas, dans la fraîcheur ensoleillée de ce matin de printemps. Autour d'eux se dressaient les troncs superbes portant leurs ramures encore dépouillées... Wennaël contait à sa fiancée l'une des légendes de la forêt. Derrière eux, silencieux, s'avançaient les gardes. Raidi, le cerveau en feu, Gaspard ne pouvait détacher son regard du superbe cavalier et de sa jeune compagne, si bien assortis, on ne pouvait le nier, quant à la beauté, à l'élégance d'allures, à la souveraine distinction. Oui, plus que jamais ce matin, cette petite Bérengère avait l'air d'une incomparable princesse. Mais elle ne l'était pas... elle ne l'était pas... Elle n'était qu'une pauvre enfant sans famille, sortie d'on ne savait où, qui servait à

distraire, à charmer passagèrement un duc de Rochelyse.

Gaspard crispa si violemment sa main sur la bride du cheval que les ongles s'enfoncèrent dans la paume.

Mais il ne s'en aperçut même pas. Toute sa pensée se concentrait sur Bérengère et M. de Rochelyse. Bien que préoccupé de ramener son cheval au calme, il avait remarqué, tout à l'heure, l'émotion de Bérengère, sa pâleur... et, aussi, la hautaine indifférence de M. de Rochelyse. Il avait vu également qu'au moment du départ la jeune fille tournait vers lui un amical regard, qui semblait dire : « Je suis contente, rassurée maintenant... » Oui, la chère enfant restait bonne et n'oubliait certainement pas ce qu'elle lui devait. Mais il y avait une chose que Gaspard ne s'expliquait pas. Comment, avec cette nature délicate et si pure, avec cette fine intelligence et cette profonde piété qu'il lui connaissait, comment, dans la situation que lui faisait le duc, conservait-elle cet air de candide sérénité, ce regard de profonde lumière ? Comment

paraissait-elle si heureuse, sans apparence de trouble, sans que rien, en sa physionomie, en sa contenance, témoignât du malaise de conscience qu'aurait dû éprouver, en de pareilles circonstances, une âme telle que la sienne, surtout en présence de lui, Gaspard ?

Mais non, il n'y avait pas ombre de confusion, de gêne, sur ce visage. Bérengère semblait aussi à l'aise que si sa position eût été la plus régulière du monde... Et Gaspard en venait à se demander s'il s'était mépris sur la valeur de cette âme, si sa tante elle-même n'avait pas été trompée, elle qui lui disait : « Cette enfant est une nature incomparable, d'une élévation rare, et qui mourrait plutôt que de commettre le mal. »

Mourir ! Allons donc ! Elle était bien vivante, radieuse de santé, de bonheur... et d'amour. Le duc de Rochelyse avait eu facilement raison de cette prétendue délicatesse d'âme à laquelle croyait la pauvre M^{me} de Pelveden.

En se faisant cette réflexion, Gaspard laissa échapper un ricanement sardonique qui fit tourner la tête à Lucignan. Celui-ci jeta sur son

compagnon un coup d'œil surpris et soucieux, mais ne l'interrogea pas.

En quittant la forêt, les cavaliers passèrent la rivière sur un petit pont. À vingt mètres de là se dressaient les premières maisons du village. Elles étaient, pour la plupart, de pauvres chaumières recouvertes en chaume. Des enfants, des femmes parurent sur les portes ; mais, tandis que les premiers demeuraient là, curieusement, les femmes disparurent craintivement à l'intérieur, après un regard jeté vers le seigneur monté sur son cheval noir.

– On dirait que nous leur faisons peur !... fit observer Bérengère en souriant.

– Pas toi, mignonne. Mais il s'est formé par ici une légende sur moi et ce cheval, que j'avais coutume de monter quand je venais faire à Ménez-Run de courtes apparitions. Puis, mon vieux Cléonéch a, je le crois, la poigne un peu dure pour mes vassaux et a dû leur apprendre à me redouter.

– Oh ! ce n'est pas bien ! Ces pauvres gens ne doivent cependant pas être très heureux, si l'on

en juge par leurs demeures... Pourquoi ne dites-vous pas à votre intendant d'être meilleur pour eux, Wennaël ?

M. de Rochelyse sourit aux beaux yeux levés sur lui avec une expression de prière.

– Que ton cœur charitable se rassure, ma chère mie ; Cléonnech recevra des ordres à ce sujet. D'ailleurs, en l'honneur de ma bien-aimée, j'ai l'intention de rebâtir complètement Langalet et de faire de ses habitants les plus heureux parmi nos paysans de Cornouaille.

– Oh ! que vous êtes bon !... que je vous aime !... murmura ardemment Bérengère.

Ils arrivaient à ce moment près d'une grande maison longue, très ancienne, comme le prouvait le plein cintre de sa porte et de ses fenêtres. Elle attenait à l'église, elle aussi datant de la période romane, petite, trapue, avec des murs noirs garnis de lichen et de mousse.

Au moment où les cavaliers atteignaient ce logis, le vantail s'ouvrit dans le cintre surmonté d'une croix taillée en plein granit et un prêtre

parut, un prêtre d'une soixantaine d'années, large, robuste, qui avait à son bras un grand et mince adolescent portant, lui aussi, le costume ecclésiastique.

Tous deux s'immobilisèrent, saluèrent, tandis que M. de Rochelyse, arrêtant son cheval, levait son feutre en disant :

– Ah ! voilà monsieur le recteur... Vous partiez en promenade, monsieur ?

– Je vais voir un mourant à une petite distance, monseigneur.

– Ce jeune homme est sans doute un des clercs dont vous m'avez dit un mot au cours de votre visite d'hier ?

Tout en parlant, Wennaël considérait le jeune et maigre visage aux traits fins et creusés, au teint pâli, au nez un peu accentué. Sous un cerne profond s'enfonçaient des yeux noirs d'une douceur lumineuse, d'une beauté presque surnaturelle. Physionomie frappante, non seulement à cause de ce regard, mais par la distinction, la noblesse naturelle qui existaient en

elle et que faisait mieux ressortir la figure rustique du prêtre au bras duquel s'appuyait l'adolescent.

À la question de M. de Rochelyse, le recteur répondit :

– Oui, monseigneur, c'est un de mes élèves... Gwennolé Arzen, un bien bon enfant, qui me donne toute satisfaction, sauf au point de vue de la santé.

Ses yeux pleins d'une affection à laquelle était mêlée de l'inquiétude se tournaient vers le clerc. Celui-ci eut un sourire mélancolique et très doux.

– Dieu ne permet pas que je vous contente sur ce sujet, monsieur le recteur.

– De quelle maladie souffrez-vous ? demanda le duc.

– J'ai la poitrine très faible, monseigneur.

– Oui, très faible... très faible, répéta le prêtre en étouffant un soupir.

Le cheval noir s'agitait, impatient de repartir. Mais M. de Rochelyse ne semblait pas pressé. Il continuait de regarder Gwennolé Arzen, dont la

physionomie semblait l'intéresser.

– Si vous n'étiez pas attendu par un mourant, je vous aurais demandé de montrer l'église à cette jeune personne, une protégée de ma tante, dit-il au recteur.

– Ah ! j'aurais été fort heureux !... Mais si vous le vouliez, monseigneur, Gwennolé pourrait me remplacer ? Il connaît comme moi l'histoire de la fondation et vous le dira fort bien... N'est-ce pas, Gwennolé ?

– Je suis à la disposition de Monseigneur le duc et de mademoiselle, répondit le clerc d'une voix au timbre pur, un peu voilée.

– Eh bien ! allons, dit M. de Rochelyse.

Il mit pied à terre, jeta la bride de son cheval à l'un des gardes et aida Bérengère à descendre.

Le recteur prit congé du seigneur de Ménez-Run qui, avec Bérengère, se dirigea vers le porche bas, dans l'intérieur duquel était sculpté un bas-relief d'une curieuse naïveté.

Gwennolé Arzen, qui les avait suivis, en expliqua le sujet avec concision et clarté, dans la

rude langue de Cornouaille, qui était familière à Bérengère et que le duc parlait couramment. Puis ils entrèrent dans l'église, petite et pauvre, intéressante surtout parce qu'elle en avait remplacé une autre bâtie par saint Gwennolé, l'apôtre de l'Armorique, sur un lieu de sacrifices druidiques. Car, autrefois, la forêt s'étendait jusque-là. Dans une clairière ouverte entre les chênes centenaires, les prêtres du sombre Teutatès immolaient de jeunes victimes, dont les ossements s'amoncelaient sous les dolmens environnants. Le saint ensevelit ces restes dans la terre et fit élever au-dessus une église, qui subsista jusqu'au XII^e siècle, époque à laquelle les seigneurs de Ménez-Run la remplacèrent par celle existant encore à ce jour.

Les étroites fenêtres laissaient difficilement pénétrer la clarté du dehors dans le vaisseau à voûte surbaissée où, lentement, avançait Bérengère, qui écoutait avec une vive attention les explications données par le clerc, d'une voix assourdie, chuchotante. M. de Rochelyse s'était un instant arrêté au bas de l'église. Il suivait du regard Gwennolé Arzen, comme intéressé par la

grâce noble, aisée, de l'allure, des gestes de l'adolescent... Et, quand, devant l'autel, le clerc et Bérengère s'agenouillèrent un moment, Wennaël, en avançant un peu, se prit à considérer le profil maigre, au nez un peu grand, à la bouche sérieuse et pensive. Un recueillement, une ferveur angéliques, donnaient à cette jeune physionomie une saisissante expression. Puis le regard de M. de Rochelyse se porta sur Bérengère, revint à Gwennolé, retourna à la jeune fille... Que cherchait-il, sur ces deux visages si dissemblables de traits, mais qui s'appareillaient par la ferveur, par la pure lumière d'une âme virginale ?

En se levant, Bérengère se rapprocha de son fiancé, qui lui prit la main et la tint doucement serrée dans la sienne, tandis qu'ils sortaient de l'église. Ce fut ainsi que les vit Gaspard, quand ils parurent hors de l'ombre du porche.

Le duc se tourna vers Gwennolé Arzen, qui demeurait modestement en arrière, et lui adressa quelques mots de remerciement bienveillant, auxquels se joignit Bérengère avec la grâce naturelle chez elle. Le clerc s'inclina avec ce

même air de noblesse mêlée de respect et de modestie si frappant en lui. Debout au seuil du porche, les mains enfoncées dans les manches de son vêtement ecclésiastique, il attendit que M. de Rochelyse et Bérengère se fussent remis en selle. Alors, d'un pas lent, il se dirigea vers le presbytère, en toussant un peu.

Au passage, Wennaël montra à sa fiancée les trois dolmens qui subsistaient, proches de l'église. Puis, par la même route, les cavaliers remontèrent vers Ménez-Run.

– Quelle belle physionomie a ce jeune clerc ! fit observer Bérengère d'une voix émue. Combien il serait triste qu'il ne pût guérir !

– En effet... Mais il le pourrait peut-être, avec beaucoup de soins et de ménagements. Je m'occuperai de lui, puisque le recteur paraît en faire de grands éloges.

– Oh ! oui, faites-le, Wennaël !... Et vous me permettrez de vous seconder dans vos charités ?

– Oui, certainement, mon amour. Pour « cela », je te permettrai de me seconder, toi qui

es la charité même.

Elle ne comprit pas ce qui se cachait sous cette phrase ni la signification du regard ému qui l'accompagnait.

Dans la cour du château, Wennaël, mettant pied à terre, enleva dans ses bras Bérengère et la posa sur le sol. Deux yeux pleins de souffrance et de colère les suivirent, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu sous l'ogive de la porte... Et, crispant le poing, Gaspard songea :

« Elle a un cœur faux et léger, comme tant d'autres... Le ciel semblait se refléter dans ses yeux, tout à l'heure, tandis qu'elle apparaissait au seuil de l'église... dans ces mêmes yeux qu'éclairait un reflet de son amour coupable, dès qu'elle regardait M. de Rochelyse. »

Wennaël, ayant reconduit Bérengère à son appartement, regagna le sien. En chemin, il fut abordé par un grand vieillard, vêtu de drap noir, qui, en s'inclinant profondément, annonça :

- Le Moal vient d'arriver, monseigneur.
- Envoie-le-moi, Cléonnech.

Et le duc entra dans la pièce dont il avait fait son cabinet. Elle était très vaste, avec un plafond à larges poutres sur lesquelles, en nuances passées, se voyaient peintes les armoiries de Trégunc. Les murs disparaissaient sous une tenture en admirable cuir de Cordoue, discrètement décoré d'un or éteint. Des peaux de fauves, des tapis de Perse et de Damas rendaient invisibles les dalles de granit. Les meubles de chêne étaient couverts de ces patientes et inimitables sculptures que les artistes des siècles précédents prodiguaient dans le bois comme dans la pierre. Leur noble et sévère aspect se trouvait égayé par le voisinage de merveilleux cabinets italiens, aux incrustations d'ivoire et d'argent, de pièces d'orfèvrerie auxquelles avaient travaillé Cellini et ses meilleurs élèves, de statues découvertes dans les îles grecques par M. de Trégunc et apportées jusqu'ici à grands frais.

Ainsi, de cette salle féodale, M. de Rochelyse avait fait la plus somptueuse, la plus magnifique des retraites.

Il alla s'asseoir près de la cheminée, dont le

manteau de pierre s'ornait de sculptures représentant Éliézer et Rébecca à la fontaine. Presque aussitôt, Cléonnech l'intendant, introduisit un paysan de petite taille, aux longs cheveux noirs encadrant un visage d'une rare laideur, mais fort intelligent.

– Approche, Le Moal, dit M. de Rochelyse, voyant qu'il s'arrêtait sur le seuil, après un profond salut.

L'homme obéit et, quand il fut devant le duc, salua encore, avec un respect craintif.

– Eh bien ! qu'as-tu à m'apprendre ?

– Monseigneur, la demoiselle est arrivée à Rosmadec il y a quatre jours. Dès le soir même, j'ai pu me mettre en rapport avec elle. Le lendemain, elle m'a appris que M. de Pelveden l'envoyait par ici, pour tâcher de pénétrer dans Ménez-Run ou, tout au moins, de nouer des intelligences dans la place. Elle sera accompagnée de l'homme qui l'escortait pendant son voyage de Paris à Rosmadec, un nommé Étienne de Graylon. Tous deux seront costumés en marchands forains, ce qui leur permettra

d'aller et venir sans trop attirer l'attention.

– Bien. Quand seront-ils par ici ?

– Peut-être demain. Aussitôt que la demoiselle m'eut appris cela, je pris les devants pour prévenir Monseigneur. Elle devait quitter Rosmadec le lendemain, avec son compagnon. La pacotille avait été achetée à un marchand qui se rendait à la foire de Quimper et passait précisément par Rosmadec ces jours derniers. M. de Pelveden a forcé cet homme à la vendre, en le menaçant de le faire pendre... Et voici une lettre que la demoiselle a écrit pour obéir au baron, mais qu'elle m'a chargé de remettre à monsieur le duc, en disant qu'il en fît selon son bon plaisir.

Là-dessus, Le Moal, dans une poche de sa veste, prit une enveloppe non scellée qu'il tendit à M. de Rochelyse.

Wennaël en sortit un parchemin où il lut ces lignes :

« Je vous envoie ce billet par un messenger sûr, cher Gaspard. Bientôt, je ne serai plus loin de

vous et nous pourrons nous concerter pour l'œuvre de salut – pour l'œuvre de vengeance aussi. Allez, je saurai bien trouver un moyen de vous prévenir de mon arrivée, comme aussi de nous mettre en rapport ! L'amour rend ingénieux, n'est-il pas vrai, Gaspard ?

« À bientôt donc, mon bien-aimé.

« Votre toujours fidèle et dévouée

« FRANÇOISE »

M. de Rochelyse releva les yeux sur le paysan qui attendait, humblement incliné.

– Tu n'as pas autre chose à m'apprendre ?

– Rien, monseigneur.

– Eh bien ! va te reposer. J'aurai encore besoin de toi les jours qui vont venir. Et dis à Cléonneh de venir me parler.

Quand l'homme eut disparu, Wennaël remit le parchemin dans l'enveloppe. Un pli de mépris soulevait sa lèvre, une ombre couvrait son regard.

– La misérable ! murmura-t-il. Quelle

perfidie ! Quelle atroce nature !... Ce malheureux Sorignan qui l'aime et dont, froidement, délibérément, elle cause la perte... qu'elle incite à la trahison !...

La physionomie de M. de Rochelyse devenait plus sombre encore. Il existait dans son regard comme une hésitation, une angoisse... Mais l'une et l'autre avaient disparu quand, l'intendant apparaissant devant lui, le duc ordonna :

– Tu vas apposer sur cette lettre un sceau sans armoiries, Cléonnech, et tu t'arrangeras pour la porter dans la chambre d'un de mes gardes, nommé M. de Sorignan, sans qu'il se doute qui l'a mise là. Tu as compris ?

– Très bien, monseigneur.

– Il arrivera probablement ces jours-ci, au village, des marchands forains que tu feras surveiller – discrètement. Il faut qu'ils aient en apparence leurs coudées franches. Sans doute demanderont-ils à venir présenter leur pacotille aux serviteurs de Ménez-Run. Tu ne leur refuseras pas cette autorisation ; mais avertis-moi de leur présence ici.

Sur ces mots, Wennaël congédia l'intendant. Quand il fut seul, il se leva et alla ouvrir un lourd bahut de chêne. Il y prit un petit portrait, représentant un jeune homme de dix-huit à vingt ans : une mince figure pâle, au nez accentué, aux lèvres tristes, au regard sombre et presque douloureux. Un toquet de velours noir à longue plume blanche retenue par un joyau coiffait la tête un peu longue ; une chaîne supportant trois fleurs de lis d'or tombait sur le pourpoint foncé.

Longuement, M. de Rochelyse considéra ce visage, où l'ennui, la souffrance, mettaient leur empreinte. Puis il renferma le portrait dans le bahut... Quand il revint à la cheminée, une lueur brillait dans son regard et il songeait :

« Demain, je saurai... »

8

À cette époque où les séminaires n'existaient pas encore, l'éducation des jeunes clercs se faisait dans les écoles dites presbytérales. Quand des enfants de la paroisse manifestaient des dispositions pour l'état ecclésiastique, le curé les prenait chez lui, les instruisait dans le latin et la théologie, les préparait à recevoir les ordres. Dans le courant du XVI^e siècle, la foi trop souvent vacillante, et parfois même disparue, le relâchement des mœurs, les guerres civiles, avaient en plusieurs contrées de France tari la source de ce recrutement et cet état lamentable devait durer jusqu'à l'époque où Vincent de Paul, par l'institution des Lazaristes, et un peu plus tard M. de Bérulle, par la fondation de l'Oratoire, allaient donner à l'Église de France des pépinières de prêtres instruits et zélés.

En ce coin reculé de Bretagne, toutefois,

aucun souffle d'impiété, de négation n'était parvenu, aucun changement dans les mœurs ne s'était produit. Le recteur de Langalet était un prêtre pieux, qui dirigeait avec beaucoup de soin ses jeunes élèves... Ceux-ci, en ce moment, se trouvaient au nombre de trois. Gwennolé Arzen était le second en âge et le plus élevé en intelligence comme en vertu.

Au lendemain du passage de M. de Rochelyse et de Bérengère à Langalet, le recteur, dans l'après-midi, était précisément en train de donner aux deux plus âgés de ses clercs une leçon de théologie, quand Annik, sa vieille servante, apparut, la mine effarée.

– Voilà monseigneur le duc qui vous demande, monsieur le recteur !

– Monseigneur le duc !

Et le recteur se levait précipitamment.

– ... Vous l'avez fait entrer dans la salle, Annik ?

– Oui, monsieur le recteur !... Mais vous avez précisément votre plus vieille soutane,

aujourd'hui !... Pour recevoir un si beau seigneur !

Le recteur jeta un regard sur son vêtement qui avait pris une teinte verdâtre et dont les manches étaient fortement élimées.

– Que voulez-vous, ma bonne Annik, monseigneur verra que je suis pauvre, ce qui n'est pas un déshonneur !

Et il se dirigea vers la pièce où l'on avait introduit le noble visiteur, grande salle dallée de granit, aux murs blanchis, et que meublaient une vieille armoire de chêne aux sculptures primitives, un fauteuil de paille à haut dossier, quelques escabelles et une table massive. Une grande croix taillée dans le chêne était accrochée à l'une des parois, face à l'unique et haute fenêtre d'où tombait un jour incertain.

M. de Rochelyse, debout près de la table, salua le prêtre et, sans préambule, déclara :

– J'ai un renseignement à vous demander, monsieur... au sujet de ce jeune clerc dont j'ai fait la connaissance hier.

– Au sujet de Gwennolé Arzen ? dit le recteur avec surprise. Je suis tout à votre disposition, monseigneur...

Il avança le fauteuil pour son visiteur et prit place en face de lui, sur une des escabelles.

– D'où vient ce jeune homme ? De qui est-il le fils ? demanda M. de Rochelyse.

– À ces questions, monseigneur, je suis obligé de répondre que, malheureusement, je n'en sais rien.

Wennaël eut un léger tressaillement.

– Comment, vous n'en savez rien ?

– C'est l'exacte vérité, monseigneur. L'enfant que nous appelons Gwennolé Arzen a été trouvé, il y a quatorze ans, aux environs de Plomodiem, par le recteur de ce village.

– Il y a quatorze ans ! murmura le duc dont le regard d'éclaira.

– ... C'était un petit garçon d'environ deux ans, assez menu mais bien constitué. Comme vêtements, il n'avait que quelques pauvres loques. Le recteur le recueillit chez lui et sa sœur

Marie-Josèphe l'éleva, l'entoura de soins et d'affection. Ils lui donnèrent le nom d'un de nos saints patrons de Bretagne et, quand ils virent que décidément l'obscurité continuait d'entourer l'origine de l'enfant, y joignirent leur propre nom de famille. Gwennolé ne leur procurait que satisfaction, leur rendait en tendre dévouement les bienfaits qu'il recevait d'eux. Très pieux, il manifestait dès l'enfance son désir de se consacrer au service de Dieu... Or, il y a deux ans, le recteur de Plomodiem, nonagénaire, tomba gravement malade. Sentant que la fin approchait, il me fit appeler, car je lui suis un peu parent et nous nous sommes toujours beaucoup aimés. Il me confia Gwennolé, en me demandant de l'aider à suivre sa vocation sacerdotale. J'acceptai cette tâche avec joie, car l'enfant m'inspirait la plus vive sympathie. Je l'emmenai donc et depuis lors il vit ici, faisant l'édification de tous par sa ferveur, ses vertus charmantes, sa charité et son dévouement qui parfois atteignent à l'héroïsme... Voilà les seuls renseignements que je puis vous donner sur lui, monseigneur.

– Le recteur de Plomodiem n'a jamais recueilli

le moindre indice pouvant mettre sur la trace des parents de cet abandonné ?

– Jamais rien.

– Et sur le corps de l'enfant, n'y avait-il pas quelque chose ?... Une marque, par exemple ?

En adressant cette question, M. de Rochelyse se penchait un peu, avec une lueur d'anxiété dans le regard.

– Une marque ?... Non, je n'ai jamais entendu parler de cela.

– Elle peut exister sans que vous le sachiez... sans que peut-être même nul s'en soit jamais aperçu.

– En effet, monseigneur. Mais existât-elle, cela pourrait-il nous mettre sur la voie ?

– Peut-être, si elle est celle que je crois... Voilà des années que je cherche l'enfant qui doit la porter gravée sur sa chair. Il faut que je sache aujourd'hui si cet enfant n'est pas celui que vous appelez Gwennolé Arzen. Allez me chercher votre élève, monsieur, pour que je m'en rende compte moi-même.

Bien que stupéfait, le recteur obéit sans demander d'autres explications. Il reparut bientôt, suivi de Gwennolé, dont la contenance restait simple et digne, dont le salut se fit respectueux sans servilité.

M. de Rochelyse dit avec bienveillance :

– Le recteur vient de me raconter votre histoire, Gwennolé Arzen. Elle m'a fort intéressé, d'autant plus que je recherche précisément un enfant qui disparut il y a quatorze ans et dont, depuis lors, on n'avait pu retrouver la trace... Cet enfant portait, sous le bras gauche, une petite croix de Saint-André gravée en rouge. Ce signe existe-t-il sur vous ?

– Je ne l'ai jamais remarqué, monseigneur.

– Montrez-moi votre bras.

Après une légère hésitation, motivée par la surprise, Gwennolé obéit. Quand il eut découvert son épaule gauche, le duc se leva, s'approcha et souleva le bras. Mais ce fut en vain qu'il chercha, sur la peau fine, la marque indiquée... Pas davantage, elle n'existait sous le bras droit. Une

vive déception se montra sur la physionomie de Wennaël. Tandis que le clerc rajustait ses vêtements, M. de Rochelyse se tourna vers le recteur, qui avait suivi cette courte scène avec un intérêt anxieux.

– Non, ce n'est pas celui que je cherche... à moins que... Oui, l'on peut supposer que la marque, faite quelques jours après la naissance de l'enfant, s'est effacée par la suite.

– Il me semble que ce ne serait pas chose impossible, monseigneur.

– Eh bien ! en ce cas, la sœur du recteur de Plomodiem, qui a connu le petit garçon tout jeune, a dû la voir encore. Où habite cette femme ?

– Dans un hameau proche de Carhaix. Elle est infirme et très pauvre.

– Je la ferai interroger... ou, plutôt, j'irai moi-même... Quoi qu'il en soit, Gwennolé Arzen, vous m'intéressez et je vous suivrai de ma protection. Tout d'abord, il convient de soigner votre santé. Êtes-vous malade depuis longtemps ?

– Depuis deux ans à peu près, monseigneur, répondit le clerc de son accent doux et voilé.

– Oui... mais tu ne dis pas pourquoi, mon enfant ! intervint le prêtre. Monseigneur, Gwennolé, arrivé ici depuis quelques jours à peine, se jeta dans la rivière pour sauver un autre enfant qui se noyait. Il avait très chaud, l'eau était fraîche. Il fut gravement malade ensuite et depuis lors il traîne, sans arriver à se remettre.

M. de Rochelyse mit sa main sur l'épaule du clerc, en attachant un regard de bienveillant intérêt sur le visage amaigri, auquel montait un peu de rougeur.

– Vous méritez que l'on s'occupe de vous, Gwennolé. Je le ferai avec plaisir... Au revoir.

Il quitta la salle, suivi du recteur qui jetait vers son élève préféré un regard de vive satisfaction. Sur le seuil du logis, M. de Rochelyse prit congé du prêtre et remonta à cheval. Il s'éloigna, suivi du page qui l'avait accompagné... Comme il atteignait les dernières maisons du village, deux personnes le croisèrent : un homme à barbe grise, qui portait sur son épaule un assez volumineux

ballot enveloppé de toile noire, une femme vêtue d'un vieux manteau dont le capuchon dissimulait en partie son visage et qui, elle aussi, était chargée d'un paquet presque semblable.

Cette dernière, au moment où elle passait près de M. de Rochelyse, leva légèrement la tête vers lui et le duc, dans un visage bruni, entrevit des yeux clairs et brillants qui lui jetaient un regard passionné.

Il passa, impassible, complètement indifférent, semblait-il, à ces pauvres hères que son bon plaisir eût pu faire jeter hors de ses terres... L'homme se pencha vers la femme en disant à mi-voix :

– Il n'a point paru faire attention à nous.

Elle répondit avec une nuance de dédain narquois dans l'accent :

– Pensez-vous qu'un homme comme lui s'occupe des gens comme nous ?... Rassurez-vous, Graylon, nous sommes méconnaissables à ses yeux, si clairvoyants qu'ils puissent être.

– C'est que nous jouons là une grosse partie !

Si nous la perdons, notre vainqueur sera impitoyable.

– Regrettez-vous de vous y être engagé ? dit la femme en se tournant brusquement vers lui.

Graylon secoua énergiquement la tête.

– Non pas ! Non pas ! Je vous ai dit, mademoiselle, que j’avais une raison particulière pour détester M. le duc de Rochelyse et pour désirer me venger de lui. J’ai donc, de tout cœur, accepté la tâche que me confiait la reine. Mais ceci ne m’empêche pas d’en reconnaître la grande difficulté et de me dire que nous jouons là notre vie.

– Oui... notre vie... murmura la femme.

Et un sourire ambigu souleva un instant sa lèvre.

Dans la salle du presbytère, le recteur était revenu près de son élève. Il prit, entre ses mains larges et osseuses, l’une des mains fines, à la peau diaphane, de l’adolescent qui tournait vers lui son regard pensif.

– J’ai eu un instant l’espoir que monseigneur

dissiperait le mystère de ton origine, mon petit Gwennolé ! Malheureusement non, il n'en a rien été !

– Qu'importe ! J'ai accepté la volonté divine qui veut laisser subsister cette obscurité, dit le clerc avec calme.

– Oui, oui, tu es détaché de toute ambition, de toute vanité. C'est fort bien mon enfant... fort bien... Et pourtant, la faveur des puissants vient te chercher. Car monseigneur le duc paraît disposé à t'accorder la sienne.

Un sourire d'une mélancolique douceur entrouvrit les lèvres de Gwennolé.

– Monseigneur est trop bon... Je n'ai d'ailleurs d'autre désir, si Dieu me rend la santé, que d'exercer dans notre pays de Cornouaille le ministère sacerdotal.

Le recteur secoua la tête.

– Monseigneur le duc a certainement jugé, du premier coup d'œil, que tu pourrais arriver plus haut que ton vieux maître. On le dit si étonnamment clairvoyant et doué d'une si

puissante intelligence !

– Il a un regard étrange, dit pensivement Gwennolé. Un regard qui attire et qui pourtant donne une impression de malaise... Ne trouvez-vous pas, monsieur le recteur ?

– Certes, oui, mon fils ! C'est un très beau seigneur, que notre duc, mais il doit avoir une volonté implacable... et, je le crains, beaucoup d'orgueil. Ainsi en est-il trop souvent des puissants de la terre... Et, malheureusement, il n'y a guère lieu d'espérer qu'il ordonne à Cléonneh de traiter moins durement les vassaux de Ménez-Run... Je le lui demanderai pourtant, mais je n'attends rien de cette intercession.

– Peut-être M^{me} la marquise de Trégunc y serait-elle plus accessible ? suggéra le clerc.

– Cette étrangère ? Je ne sais... Vraiment, quel étrange mariage a fait là M. de Trégunc ? On dit qu'elle a été baptisée ; le chapelain de monseigneur, qui m'est venu rendre visite l'autre jour, m'a assuré qu'elle pratiquait correctement la religion catholique. Mais elle continue de vivre enfermée dans son appartement, comme les

femmes de son pays... Cependant, tu as raison, Gwennolé, mieux vaudrait peut-être m'adresser à elle pour les grâces que j'ai à solliciter de monseigneur. Mais obtiendrai-je d'être reçu ?... Enfin, je l'essayerai... je ferai tout mon possible pour tenter d'adoucir le sort difficile de mes pauvres paroissiens.

Gwennolé dit de son même air pensif :

– La jeune fille qui était hier avec M. le duc paraît pieuse et très bonne. Elle est, a-t-il dit, une protégée de M^{me} de Trégunc. De ce côté, peut-être pourriez-vous arriver jusqu'à M^{me} la marquise, ou, tout au moins, lui faire porter vos vœux ?

– En effet !... Oui, cette jeune personne a une charmante physionomie, un air de douceur et de bonté qui m'a frappé aussitôt. Voilà une bonne idée, mon fils ! Et maintenant, retournons à notre théologie.

9

Au cours de la matinée du lendemain, l'homme de guet dans l'une des tours qui se dressaient au-dessus du pont-levis annonça que deux colporteurs, un homme et une femme, demandaient à montrer leurs marchandises aux serviteurs de Ménez-Run.

L'autorisation fut accordée sans peine, et les deux étrangers se virent introduits dans le logis féodal par le pont-levis, qui se releva derrière eux avec un sinistre bruit de chaînes.

L'homme ne put retenir un tressaillement. Mais la femme avançait d'un pas allègre, derrière l'un des soldats de garde, dans l'étroit couloir, puis dans l'escalier qui conduisait à la salle de garde. Là, les marchands furent remis entre les mains d'un valet qui les conduisit aux offices où ils étalèrent leur pacotille en présence d'un certain nombre de serviteurs convoqués.

Tout à coup, apparut dame Perrine, devant qui s'écartèrent avec déférence chambrières et valets.

– Là, qu'avez-vous à nous montrer, bonnes gens ? dit l'ancienne nourrice avec un coup d'œil condescendant sur les objets offerts à sa vue. Trouverai-je là-dedans quelques jolis rubans pour faire un cadeau à une jeune fille malade ?

– Les plus jolis rubans du monde !... Voyez, voyez !

Et la femme, de ses doigts brunis mais fins, soulevait un flot de rubans roses, bleus, verts.

– Oui, je vois... Mais il faudrait que la malade choisît dans tout cela. Montez avec moi dans sa chambre, voulez-vous ?

La femme échangea un rapide coup d'œil avec son compagnon, puis répondit d'un air empressé :

– Je suis tout à votre disposition.

Jetant les rubans dans une toile, elle suivit dame Perrine le long des couloirs aux murs de granit, puis dans un escalier qui tournait autour d'un énorme pilier, comme il était d'usage au temps de la construction du château. Enfin, la

vieille femme ouvrit une petite porte et dit laconiquement :

– C’est ici.

La marchande, stupéfaite, s’arrêta sur le seuil. Devant elle s’étendait non une pièce, mais une sorte de petite terrasse aménagée sur les remparts, entre les créneaux. Un figuier, deux superbes lauriers y étaient plantés ; sur le sol s’étendait un véritable parterre de violettes, dont le délicat parfum se répandait dans l’air tiède et léger.

Un homme accoudé aux créneaux se détourna. La femme murmura :

– Monsieur de Rochelyse !

– Oui, mademoiselle, c’est moi qui veux entendre de vive voix le rapport que vous avez à me faire au sujet de la mission que je vous ai confiée.

M^{lle} d’Erbannes avança de quelques pas... Son cœur battait à grands coups tumultueux et, sous le brun factice de son teint, la chaleur d’une ardente émotion montait à son visage.

– J’y suis toute prête, monseigneur.

– La reine vous a chargée de venir vous concerter avec M. de Pelveden, m’avez-vous écrit dans le billet que m’a transmis l’homme de confiance qui l’avait reçu en mon hôtel ?

– Oui, monseigneur. La reine veut à toute force vous enlever Bérengère... et j’ai cru comprendre qu’elle redoutait autre chose encore.

Un éclair passa dans le regard de Wennaël.

– Je le sais, moi, ce qu’elle redoute... Alors, qu’avez-vous été chargée de dire à Pelveden ?

– Que la reine m’envoyait vers lui pour lui apprendre les derniers événements relatifs à Bérengère et pour l’aider en ce qu’il jugerait utile d’entreprendre contre vous... Infirmes, ils peuvent fort peu de chose par eux-mêmes. Aussi, d’après la recommandation de la reine, s’est-il fié à moi. Il a décidé qu’avec Étienne de Graylon nous viendrions, déguisés, jusqu’aux alentours de Ménez-Run. Là, nous étudierions les moyens d’enlever Bérengère... et de surveiller tous vos pas et démarches.

Le duc eut un sourire sarcastique.

– Oh ! oh ! il ne doute de rien, M. de Pelveden ! C'est une difficile besogne qu'il vous a donnée là, je vous en avertis, mademoiselle.

– Vous savez bien, monseigneur, que je suis à vous... que je ne ferai rien sans votre consentement !

Elle attachait sur lui un regard d'adoration. Sans quitter son air d'ironie, M. de Rochelyse demeura un instant silencieux, en frappant légèrement de la houssine qu'il tenait à la main le tronc d'un jeune figuier. Puis il demanda :

– Quel but poursuit Graylon en s'introduisant ici aujourd'hui ?

– Il veut essayer d'étudier les lieux... et de voir s'il y a moyen de nouer des intelligences dans la place.

– Eh quoi ! M. de Sorignan ne lui suffit pas ?

– Non, d'après ce que lui en a dit M. de Pelveden, il le juge d'un caractère trop faible pour pouvoir compter sur lui. Quant à moi, je suis d'un autre avis. Au cours de l'entrevue que j'ai eue avec Gaspard, avant son départ, j'ai pu

constater encore combien sa haine, sa colère contre vous, monseigneur, sont violentes... et combien il est épris de Bérengère. Certainement, il se prêtera sans hésitation à tout projet pour vous l'enlever, à tout ce qui se pourrait tenter pour vous nuire.

– Je le crois aussi, dit froidement le duc.

Après un nouveau et très court silence, il reprit :

– Votre lettre lui a été remise. Vous comptez, sans doute, lui donner un rendez-vous ?

– Je ferai ce que vous jugerez utile, monseigneur.

– Cela m'est indifférent. S'il entre dans le plan de Graylon que vous soyez en rapport avec Sorignan, faites-le. À moi, il suffit que vous m'instruisiez de tout ce qui se passe entre vous et ceux qui vous croient leur complice... Avez-vous, aujourd'hui, autre chose à m'apprendre encore ?

– Oui, monseigneur. M. de Pelveden, un peu avant votre départ, m'a prise à part et m'a dit : « J'ai quelque raison de tenir en défiance le

recteur de Langalet. Veillez un peu de ce côté... voyez si M. de Rochelyse n'aurait pas, avec lui ou quelqu'un de sa maison, des relations suspectes... Et au cas où le duc semblerait s'intéresser particulièrement à l'un des jeunes clercs qu'il prépare au sacerdoce, prévenez-moi sur l'heure. »

En dépit de toute sa maîtrise sur lui-même, Wennaël eut peine à contenir un tressaillement.

– Ah ! il vous a dit cela ? Eh bien ! mademoiselle, vous allez lui écrire, ce soir même, que ces relations sont établies entre Ménez-Run et le presbytère de Langalet, puis aussi qu'un hasard vous a fait connaître que le duc de Rochelyse avait invité le recteur et l'un de ses clercs à le venir voir demain.

Dissimulant sa surprise, Françoise répondit :

– Bien, monseigneur. Devrai-je en parler à Graylon ?

– Croyez-vous que Pelveden lui en ait dit quelque chose ?

– Non, il m'a dit : « Je vous charge seule de

cela. »

– Alors, gardez le silence à l'égard de votre compagnon. Si M. de Pelveden vient à Langalet, il vous dira ce que vous devez faire à ce sujet.

Françoise répéta, les yeux agrandis par la stupéfaction :

– Si M. de Pelveden vient à Langalet ?... Mais, monseigneur, vous ne pensez pas qu'il est infirme, incapable de faire ce voyage, si court soit-il ?

– Je suis persuadé, mademoiselle, qu'il le fera, dût-il se faire porter par ses serviteurs.

– Je ne comprends pas !... murmura Françoise, visiblement ébahie.

M. de Rochelyse eut un geste qui signifiait clairement : « Cela n'a pas d'importance... » Puis il reprit :

– L'homme que je vous ai envoyé à Rosmadec sera chargé de porter au baron votre message. Demain matin, il se rendra à l'auberge où vous logez et s'arrangera de façon que vous le lui remettiez sans attirer l'attention de Graylon...

Maintenant, écoutez encore ceci : très probablement, M. de Pelveden, soucieux de passer inaperçu, voudra se procurer un logis isolé, où il pourra cacher sa personnalité. À cet effet, il se fera précéder de quelque serviteur pour vous charger de lui trouver cette retraite. Chose difficile, pour une personne qui vient d'arriver dans le pays. Mais je vais, moi, vous tirer d'embarras. Dans la forêt, à une courte distance de la route qui mène d'ici au village, se trouve une maison à demi ruinée. Les arbres, les plantes sauvages l'envahissent. Personne n'en approche jamais, car on la prétend hantée par des esprits infernaux... M. de Pelveden y sera fort à l'abri des regards indiscrets. Quelques meubles prêts à tomber en poussière y demeurent encore. Ils lui suffiront pour le peu de jours qu'il aura à passer là.

Dans l'intonation de M. de Rochelyse, quand il prononça cette dernière phrase, quelque chose frappa Françoise et la fit un peu frissonner.

– Allez voir ce logis aujourd'hui ou demain, continua le duc. Je l'ai découvert avant-hier, en

chassant, et j'ai moi-même fait une marque aux arbres – une croix de Saint-André – sur le trajet à parcourir pour y atteindre. Vous le trouverez donc facilement. Il suffira de vous faire indiquer la route qui monte du village au château... Pour ce qui peut se produire d'inattendu, je me fie à votre ingéniosité et à votre dévouement.

– Vous n'avez pas tort, monseigneur, car celui-ci vous appartient, sans réserve !

M. de Rochelyse ôta de son doigt une bague ornée d'un diamant et la tendit à Françoise.

– Prenez ceci, mademoiselle, comme gage de ma satisfaction pour les services que vous m'avez déjà rendus.

Une main frémissante saisit le joyau... Mais le regard levé sur Wennaël disait avec une brûlante éloquence : « C'est bien autre chose que je voudrais !... que j'ose souhaiter !... Vous le savez, vous qui devinez tout : vous savez que l'amour me dévore et que j'aspire à l'incalculable faveur d'être aimée de vous ! »

M. de Rochelyse eut un sourire d'énigmatique

ironie.

– Je vous crois très ambitieuse, ma mie Françoise. Prenez patience, car vous récolterez ce que vous avez semé... Allez maintenant retrouver votre compagnon. Si vous avez quelque chose à m'apprendre, remettez votre message à l'aubergiste. Il a reçu des ordres et me le transmettra avec toute la discrétion désirable.

Françoise salua et quitta la terrasse. Près de la porte, dame Perrine l'attendait et la reconduisit jusqu'aux offices, où Graylon continuait de vanter sa marchandise aux serviteurs de Ménez-Run.

Soucieuse de bien jouer son rôle aux yeux de l'homme que Pelveden lui avait adjoint comme complice, M^{lle} d'Erbannes se joignit à lui et montra un tel talent pour faire valoir les objets présentés que bientôt la pacotille se trouva considérablement diminuée.

Alors, Graylon annonça :

– Nous avons encore, à l'auberge, de bonnes marchandises, pas chères. Quand vous viendrez

au village, venez les voir. Nous restons dans le pays quelques jours encore, car nous avons besoin de nous reposer.

– Le métier doit être dur ! dit une chambrière.

– Oui, surtout à cause des paquets qu’il nous faut porter. Puis on ne trouve pas partout de bons acheteurs comme ici !

Et, saluant aimablement à la ronde, le colporteur prit congé, après avoir bu la bolée de cidre que lui offrait un valet.

Dans la salle de garde, il essaya d’entrer en conversation avec les hommes qui s’y trouvaient, en leur présentant sa marchandise. Mais, obéissant à une sévère consigne, ils refusèrent de rien voir et Graylon dut, avec sa compagne, suivre l’homme d’armes qui les avait introduits et, maintenant, les reconduisait hors du château.

Quand ils furent à quelque distance de Ménez-Run, Françoise fit observer :

– Voilà un logis qui paraît bien gardé ! Nous aurons de la peine à y pénétrer sans l’agrément du seigneur de ces lieux. Qu’en dites-vous,

Graylon ?

L'homme hocha la tête.

– Oui, c'est une tâche rude que nous a donnée là le baron de Pelveden ! Impossible d'y arriver par ici... Par la forêt, peut-être... J'ai déjà fait hier une inspection de ce côté. Le mur est haut, crénelé, solide en dépit de sa vieillesse. De place en place se trouvent des tourelles où, très probablement, veillent des guetteurs... Voyez-vous, mademoiselle, la ruse seule pourrait nous réussir, j'en suis persuadé. Aussi est-il nécessaire de patienter, de bien étudier l'affaire difficile et dangereuse dans laquelle nous sommes engagés... Peut-être, comme on pourrait s'étonner de voir des colporteurs s'attarder dans ce petit village, serait-il nécessaire de nous faire passer pour malades ?

Françoise réprima une grimace de contrariété.

– Cela ne me plairait guère !... Toutefois, si c'est chose utile, je ne refuserai pas, naturellement... Avez-vous idée que quelqu'un des serviteurs de Ménez-Run pourrait aider à vos desseins ?

– Je n’ai aucune idée de ce genre, pour le moment. Il faut que j’aie occasion de revoir quelques-uns d’entre eux. J’espère qu’ils viendront à l’auberge pour voir les marchandises que j’ai réservées dans ce but. Alors, je tâcherai de faire boire les hommes... Mais ce sera difficile ! Les serviteurs de M. de Rochelyse ont une peur horrible de leur maître... Et il y a de quoi !

Tout à coup, les yeux de l’homme s’enflammaient, comme sous la poussée d’une soudaine fureur. Il dit avec un sourd accent de rage :

– Savez-vous pourquoi je m’associe avec tant d’enthousiasme à la mission que vous a donnée M. de Pelveden ? C’est que, il y a six ans, il fit arquebuser par ses gardes mon fils Laurent qui était un de ses pages... Et il m’envoya le corps sans vie, devant lequel ma femme tomba morte.

Françoise frissonna.

– Pourquoi fit-il cela ? murmura-t-elle.

– Il prétendait que Laurent était un espion aux

ordres de la reine mère.

– Et c’était vrai ?

Graylon ne répondit pas. Dans l’ombre du capuchon qui recouvrait sa tête, les yeux avaient un éclat de haine farouche.

Comme Françoise et lui approchaient de l’auberge, il demanda :

– Et vous, mademoiselle, n’avez-vous rien remarqué d’intéressant, en allant près de cette jeune fille malade ?

– Non, rien malheureusement ! répondit-elle avec un accent de regret admirablement joué.

– Il faudrait voir à vous mettre en rapport avec M. de Sorignan, si réellement vous êtes sûre de lui ?

– Tout à fait sûre, affirma-t-elle. Et je vais simplement faire porter au château, par quelqu’un de l’auberge, un billet lui donnant rendez-vous ici... Car, enfin, nous n’avons aucune raison de supposer que le duc se méfie de lui ? Or, quoi de plus naturel que ce jeune homme, ayant habité précédemment plusieurs années non loin d’ici, ait

averti de sa présence dans le pays une ancienne amie, en lui demandant de le venir voir ? Je déguiserai mon écriture, je signerai d'un nom breton quelconque... Qu'en dites-vous, Graylon ?

– Cela peut réussir... Et même, peut-être vous prépareriez-vous là un moyen de pénétrer clandestinement dans la place, sous l'égide de M. de Sorignan... Mais où lui donneriez-vous ce rendez-vous ?

– Je vais, cet après-midi, inspecter un peu les abords de la forêt et voir si je n'y pourrais trouver un lieu où nous ne risquerions pas d'être aperçus par quelqu'un de Ménez-Run.

Graylon approuva et tous deux rentrèrent dans l'auberge où aussitôt, en cachette de son compagnon, M^{lle} d'Erbannes écrivit les quelques lignes qui, d'après le duc de Rochelyse, allaient faire venir au plus tôt M. de Pelveden.

10

Grâce aux marques faites par M. de Rochelyse, Françoise, cet après-midi-là, découvrit assez facilement la maison dont il lui avait parlé. Elle disparaissait en effet derrière un fouillis séculaire de troncs d'arbres, les uns en pleine vigueur, les autres morts, tombés à terre sous l'effort des tempêtes, certains, vieux géants centenaires, voisinant avec leurs jeunes rejetons et avec les arbustes poussés à leur ombre, qui tous formaient un mur presque inextricable à la vieille maison elle-même cachée sous les lierres, tandis qu'à sa base les ronces, les chardons se pressaient, comme pour en défendre l'accès.

Rien n'était plus triste, plus sinistre même que cette demeure. À sa vue, Françoise, si peu impressionnable qu'elle fût, sentit comme un froid au cœur... Dominant cette sensation, elle s'engagea parmi les ronces qui envahissaient

jusqu'au seuil et poussa le vantail demi-pourri.

Cet ancien logis se composait de deux pièces. Les dalles couvrant le sol se disjoignaient, se soulevaient et entre elles avaient germé, s'étaient épanouies les plantes parasites. Dans chacune des salles, une petite fenêtre cintrée dispensait un jour assombri, qui laissait dans la pénombre quelques meubles antiques, dont la vétusté semblait atteindre aux dernières limites.

Quand Françoise entra dans la seconde, un corps noir se détacha du plafond à larges poutres, des ailes molles frôlèrent son visage. Elle jeta un cri d'effroi... La chauve-souris disparut par l'ouverture béante de la fenêtre. Françoise, encore frissonnante de sa frayeur et de son dégoût, examina rapidement les deux pièces et conclut qu'à défaut d'autre installation possible celle-ci pouvait suffire au baron de Pelveden, à condition que ce fût pour très peu de jours, comme l'avait dit M. de Rochelyse.

Cette constatation faite, M^{lle} d'Erbannes s'empressa de quitter le triste logis, dont les épais murs de granit semblaient suinter, avec

l'humidité de la forêt, la plus terrible, la plus sinistre mélancolie.

De nouveau, elle se fraya un chemin à travers les taillis pour regagner sa route. Comme elle allait y atteindre, le bruit de sabots de chevaux sur le sol dur vint à ses oreilles. Vivement, elle se dissimula derrière le large tronc d'un vieux chêne. De là, elle pouvait distinguer ceux qui allaient passer sur le chemin... Les chevaux se rapprochaient. Bientôt, Françoise les aperçut qui montaient la route au pas. Ceux qui venaient en tête, l'un, noir comme les ténèbres, plein d'ardeur et de feu, l'autre, au poil blanc et satiné, aux formes fines, très souples, étaient montés par le duc de Rochelyse et une jeune fille en robe de velours vert, coiffée d'un feutre à longue plume blanche. Un délicat profil au teint rosé, des boucles soyeuses, d'un brun doré, une taille déjà élégante, dans sa grâce encore frêle... Françoise entrevit tout cela au passage. Et elle reconnut Bérengère, en dépit du changement qui s'était produit en elle.

Oui, Bérengère, la pauvre petite créature

traitée en servante par le baron de Pelveden et la vieille Corentine... Bérengère, l'enfant trouvée, devenue cette jeune fille d'une beauté ravissante, d'une distinction frappante dans ce costume de grande dame et montant avec une incroyable aisance l'admirable bête à la robe neigeuse.

Bérengère, objet de la faveur de l'homme dont M^{lle} d'Erbannes avait entendu dire, plus d'une fois, qu'il désespérait par ses froids dédains les plus belles, les plus recherchées, les plus amoureuses.

Et cette petite fille avait réussi à le captiver, à le séduire... pour peu de temps, évidemment. Mais il était néanmoins intolérable de penser qu'elle était aimée, considérée avec complaisance par le fantasque grand seigneur, tandis qu'une Françoise d'Erbannes, follement éprise, se voyait réduite à jouer un rôle ingrat, difficile, dangereux, dans le seul espoir de gagner l'amour qu'une enfant sans expérience avait conquis si vite.

Tels avaient été le saisissement, l'émotion de Françoise, en voyant passer côte à côte le duc et Bérengère, qu'elle ne s'était même pas aperçue

que parmi les gardes formant la suite de M. de Rochelyse se trouvait Gaspard de Sorignan. Et maintenant, toute frémissante de jalousie haineuse, elle songeait :

« Il faut que cette Bérengère disparaisse... Il faut que, tout en continuant d'avoir l'air de servir M. de Rochelyse, – et, certes, je suis disposée à le servir en toute autre chose que cela – je m'arrange pour la livrer à M. de Pelveden, à moins que je ne trouve un meilleur moyen d'en débarrasser ma route. »

Absorbée dans ces pensées, Françoise revint lentement à l'auberge. Elle dit à Graylon qu'elle avait trouvé une maison abandonnée, qui conviendrait tout à fait pour son rendez-vous avec M. de Sorignan. Puis elle écrivit un court billet pour inviter le jeune homme à se trouver le lendemain, vers dix heures du matin, sur la route menant aux derrières de Ménez-Run.

Depuis l'instant où il avait trouvé dans sa chambre le billet que Françoise lui adressait de Rosmadec, Gaspard vivait dans une fiévreuse impatience de revoir sa fiancée. L'amour n'y

entraîtrait que pour une petite part – l’amour pour M^{lle} d’Erbannes du moins. Car ce que Sorignan attendait de celle-ci – de son intelligence, de son ingéniosité, de la mission que lui avait donnée la reine, – c’était le moyen de soustraire Bérengère au pouvoir de M. de Rochelyse, de l’emporter loin de lui, loin de cette terrible séduction qui avait eu raison de son innocence, de cette délicatesse d’âme que M^{me} de Pelveden se plaisait à reconnaître en sa petite protégée. Que ferait-il ensuite ? Comment concilierait-il son attachement pour Françoise d’Erbannes, son devoir à l’égard de sa fiancée, avec la tendresse passionnée que lui inspirait Bérengère ?... Il évitait de s’interroger à ce sujet. Sauver la jeune fille d’abord, voilà ce qui importait. Après... eh bien ! après, il épouserait Françoise, naturellement... et Bérengère trouverait asile en un couvent. Au reste, il était bien inutile de faire des projets à l’avance. La partie, avec un adversaire aussi redoutable, se présentait comme pleine de périls, dangereuse au plus haut point. Lui, Gaspard, pourrait y laisser sa vie. Il était préparé à cette éventualité, désirant avant tout

une seule chose : enlever Bérengère au duc de Rochelyse.

Et, sans le savoir, il se rencontrait avec le secret, le haineux désir qui s'emparait de l'âme jalouse de sa fiancée.

Gaspard s'était vainement demandé comment, par quelle voie mystérieuse lui était parvenue cette première missive. La seconde lui fut normalement remise par un serviteur de Ménez-Run. Après avoir constaté que le sceau paraissait intact, il l'ouvrit et lut les quelques lignes qu'elle contenait. Une vive satisfaction l'envahit. Enfin, il allait revoir Françoise et pouvoir se concerter avec elle !... Demain matin, vers dix heures... Certes, il ne manquerait pas au rendez-vous, si aucun obstacle ne se présentait jusque-là ! Fort heureusement, il ne se trouvait pas de garde chez le duc et sa matinée s'annonçait comme complètement libre.

Il eut peine à dissimuler sa préoccupation, cet après-midi-là et toute la soirée. En réalité, elle ne put échapper au regard observateur de Molf de Lucignan, qui étudiait discrètement son

compagnon.

– Êtes-vous souffrant, Sorignan ? demanda-t-il, tandis que les gardes, après une partie de cartes, regagnaient leur logement.

– Mais non... pas du tout, répondit un peu nerveusement Gaspard, en détournant son regard des yeux attentifs du jeune Breton.

– C'est que je vous trouve mauvaise mine, depuis quelque temps... et vous semblez soucieux.

– Vous vous trompez, je vous assure, mon cher Lucignan.

Molf n'insista pas. Mais il conservait un pli sur son front, une lueur d'inquiétude dans ses yeux verts comme l'océan près duquel s'élevait le modeste manoir paternel, lieu de sa naissance.

Le lendemain, à l'heure dite, Gaspard se trouvait sur la route qui descendait au village. Comme il passait près d'un taillis en apparence impénétrable, des branches s'écartèrent, une forme féminine enveloppée d'un long manteau noir apparut, en prononçant son nom.

Il la considéra avec stupéfaction. Au premier moment, il ne reconnaissait pas ce visage bruni. Mais les yeux bleus, brillants et câlins, les lèvres roses qui souriaient malicieusement ne le laissèrent pas longtemps dans le doute. Il murmura :

– Françoise !... C'est vous, ma chère Françoise !

– Venez... suivez-moi, mon ami.

À travers le taillis, en escaladant les troncs d'arbres morts, ils gagnèrent la maison abandonnée. Françoise y fit entrer son fiancé, poussa la porte, puis se détourna pour tendre ses deux mains à Gaspard.

– Enfin, mon ami, je vous revois !... Avais-je raison de vous prédire que notre séparation ne serait pas longue ?

– Ma Françoise aimée !... J'avais tant de hâte de me retrouver près de vous !

Elle se rapprocha de Gaspard, inclina la tête sur son épaule et offrit son visage aux baisers du jeune homme.

– Pas plus que je n’en avais moi-même, croyez-le ! Toutefois, en quittant Paris, je ne songeais guère que je pourrais si vite être rapprochée de vous.

– Mais que s’est-il produit ? Que venez-vous faire ici ?... Quand je vous ai vue, avant votre départ, vous m’avez laissé entrevoir que peut-être la reine vous enverrait en Bretagne, pour une mission de confiance.

– Et c’est bien ce qui s’est produit. La reine m’a chargée de me rendre à Rosmadec pour instruire M. de Pelveden de ce qui s’était passé.

Gaspard eut un haut-le-corps.

– M. de Pelveden !

– Oui, lui-même, mon cher ami. Sachez qu’il fut autrefois un confident de la reine Catherine et que celle-ci a toujours grande confiance en lui. Comme elle le sait très hostile au neveu du marquis de Trégunc, en souvenir de celui-ci, qui fut son ennemi, elle a songé qu’il s’emploierait de tout son pouvoir à favoriser la vengeance qu’elle veut tirer de cet insolent duc de

Rochelyse...

– Mais oubliez-vous, Françoise, que cet homme fut le persécuteur de la pauvre petite Bérengère et que nous ne pouvons permettre qu'elle retombe jamais entre ses mains ?

– Je n'oublie rien. Bérengère sera protégée par nous et par la reine elle-même, qui a bien voulu m'assurer de son intérêt pour cette orpheline malheureuse, victime des indignes manœuvres de M. de Rochelyse.

Gaspard grinça des dents.

– Oh ! celui-là, c'est bien son pire ennemi !... plus haïssable encore que mon oncle !... Mais continuez, ma mie... Comment vous a reçue M. de Pelveden ?

– Fort bien, du moment que j'étais l'envoyée de la reine mère. Nous sommes convenus que nul, et en premier lieu ma tante de Kériouët, ne devait connaître ma présence en Bretagne. Puis M. de Pelveden m'a chargée, ainsi que l'homme de confiance que la reine m'avait donné comme compagnon de voyage, de venir étudier ici les

moyens d'arriver à notre but, c'est-à-dire de nous emparer du seigneur de Ménez-Run, que Sa Majesté veut tenir à sa discrétion.

Françoise, sur ce point, mentait effrontément, le seul désir de la reine étant que Bérengère fût hors des mains de son puissant protecteur et retombât au pouvoir du baron de Pelveden. Mais Gaspard, ignorant les motifs qu'avait Catherine de ne pas s'attaquer ouvertement à M. de Rochelyse et de ménager sa vie, ne pouvait que tenir pour véridiques les dires de Françoise.

M^{lle} d'Erbannes poursuivait :

– Étienne de Graylon et moi nous sommes donc transformés en colporteurs pour aller et venir aux alentours sans éveiller l'attention. Nous logeons depuis trois jours à l'auberge de Langalet. Hier, nous sommes montés à Ménez-Run, sous prétexte d'offrir nos marchandises aux serviteurs. Graylon espérait recueillir quelque renseignement profitable... Il n'en a rien été. Les gens de M. le duc de Rochelyse sont décidément d'une discrétion absolue.

– Oui, vous n'obtiendrez rien de ce côté, je le

crois. Le duc est trop redouté pour que nul songe à le trahir.

– Vous, pourtant, Gaspard ?...

Les traits du jeune homme se crispèrent.

– Moi !... Oh ! moi, c'est différent ! J'ai à sauver cette malheureuse petite Bérengère et à venger l'insulte qui vous a été faite, ma chère Françoise ! Pour cela, je suis prêt à tout risquer !... Tout, entendez-vous ?

– Alors, c'est vous qui trouverez les moyens de nous introduire dans Ménez-Run, si nous le jugeons nécessaire ?

– Je les trouverai ou j'y laisserai ma vie ? riposta Gaspard avec énergie.

Françoise lui mit ses bras autour du cou.

– Tâchez de la conserver, cette vie si chère ! Soyez prudent, ami, je vous en conjure ! N'oubliez pas à quel adversaire nous nous attaquons !

– Non, je ne l'oublie pas, ma mie ! Et ici, dans ce pays où il exerce le droit de haute et basse justice, dans ce Ménez-Run aux mystérieux

détours et aux allures de sinistre forteresse, je vous avoue qu'il me semble plus redoutable encore. Mais le simple et pauvre gentilhomme que je suis osera, malgré tout, s'attaquer à ce puissant... Avez-vous quelque idée de la manière dont je dois m'y prendre, Françoise ? Donnez-moi vos instructions, je les suivrai de mon mieux.

Françoise parut songer un moment. Puis elle demanda :

– Avez-vous aperçu la duchesse de Rochelyse, depuis que vous êtes au château ?

– Non. Je l'ai vue seulement une fois, pendant le voyage. Mais son fils passe tous les jours par la salle des gardes, pour aller faire une promenade avec son précepteur.

M^{lle} d'Erbannes eut un léger mouvement d'épaules.

– Je ne crois pas que ni elle ni lui puissent nous être d'aucune utilité. Ils sont certainement trop surveillés. Du reste, mieux vaut que nous agissions seuls, vous, Graylon et moi... Pour cela, il faudrait bien connaître et noter les habitudes de

Bérenghère, les diverses circonstances qui pourraient nous permettre d'arriver à notre but. Vit-elle toujours dans l'appartement de M^{me} de Trégunc ?

– Je l'ignore... J'ignore presque tout d'elle. Je la vois uniquement quand elle sort à cheval – presque quotidiennement, d'ailleurs – avec M. de Rochelyse. Alors, en ces occasions, j'ai toujours l'honneur d'être au nombre des gardes désignés pour accompagner le duc.

Sans paraître remarquer l'accent devenu plus âpre, Françoise demanda :

– Est-ce hasard ?... ou croyez-vous à un ordre donné ?

– Je ne sais trop qu'en penser... Peut-être a-t-il l'intention de me faire une faveur... À moins qu'il n'ait deviné mon indignation pour sa conduite à l'égard de cette pauvre enfant et se plaise à me défier ainsi... Oui, cela peut être... cela peut être !

Et Gaspard serra les poings, tandis qu'une lueur presque farouche s'allumait dans son regard.

Françoise appuya sa joue contre le visage de son fiancé.

– Gardez votre sang-froid, cher Gaspard ! Que votre haine ne vous emporte pas à quelque imprudence... Ainsi donc, en dehors de ces promenades pendant lesquelles elle est toujours accompagnée de son maître, vous ignorez quelles sont les habitudes de Bérengère ?

– Complètement.

– Savez-vous en quelle partie du château habite M^{me} de Trégunc ?

– À peu près, oui. Mais je n’y ai jamais pénétré.

– Ne pouvez-vous l’essayer ?

– Je crains que ce soit chose difficile. Il y a là de nombreux serviteurs hindous, qui doivent veiller autour de leur maîtresse... Oh ! il ne faut pas nous dissimuler que Bérengère est bien gardée et que la tâche sera dure ! Mais je m’emploierai de toutes mes forces à son accomplissement.

Après un court silence, il ajouta, avec un

accent d'amertume :

– Si je savais qu'elle eût le désir d'échapper au sort qui lui est fait, la chose deviendrait un peu moins difficile. Je verrais à l'avertir de notre dessein et elle trouverait peut-être le moyen de fuir, de nous retrouver... Mais je ne crois pas... je ne me figure pas...

– Qu'elle se soucie de renoncer à l'amour de M. de Rochelyse ? dit Françoise avec un petit sourire d'ironie. Quant à moi, je n'ai aucun doute à ce sujet, je vous l'avoue !

Un frémissement agita le visage de Gaspard.

– Pourtant, elle était si pieuse, elle semblait de nature si noble et délicate...

– Tout cela n'a plus existé devant lui. Ah ! Gaspard, vous ne savez pas quel est le pouvoir de cet homme pour asservir et perdre les âmes de femmes !

Sorignan serra sa fiancée contre lui, en murmurant :

– Heureusement, vous ne l'avez pas vu souvent, ma chère mie !

Elle riposta, avec un tendre regard :

– Oh ! moi, j’avais comme sauvegarde mon attachement pour vous !... Et puis, il me fait peur, ce beau duc ! Il y a en lui quelque chose de satanique, ne trouvez-vous pas ?

– Oui, vous dites bien, Françoise. En sa présence, on a l’impression de se trouver en face de quelque infernal mystère... Mais peu importe ! Je ne reculerai pas, fût-il dix fois plus terrible encore !

– Vous êtes brave, ami ! Je n’en ai jamais douté, d’ailleurs. Mais ne vous laissez pas aller à quelque témérité. Avec un adversaire tel que celui-là, il convient avant tout d’employer la ruse... C’est pourquoi je vous conseille de chercher à vous renseigner sur les faits et gestes de Bérengère, sur les lieux où elle loge. Mais ne demandez rien à personne. Faites ces recherches vous-même, aux moments que vous croirez les plus favorables... la nuit, par exemple, en vous munissant d’une lanterne. Ou, mieux encore, si vous pouviez m’introduire dans la place, m’y trouver une bonne cachette ? Je me fais fort, en

ce cas, de découvrir le logis de Bérengère et de savoir ce qui nous sera nécessaire pour la sauver.

Gaspard hocha la tête.

– Vous ne vous doutez pas de ce qu'est Ménez-Run. Dans cet ancien logis existe un véritable dédale de salles, de réduits mystérieux, de couloirs enchevêtrés, d'escaliers conduisant on ne sait où... Pour retrouver le chemin de notre logement, nous autres gardes, nous avons dû faire des marques sur le trajet à parcourir.

– Eh bien ! faites de même pour l'endroit où habite Bérengère, quand vous serez sûr de sa situation. Utilisez, pendant les jours qui vont suivre, les moindres circonstances qui pourraient nous mettre sur la voie des meilleurs moyens à employer pour arriver à ce que nous souhaitons. Mais il nous faut maintenant convenir d'une manière de correspondre, pour nous avertir mutuellement de nos découvertes ou de nos desseins... Venez, que je vous montre...

Il la suivit dans le taillis. Elle s'arrêta devant un vieux chêne creux, tout couvert de lierre.

– Nous mettrons nos billets dans cette cavité, expliqua-t-elle en plongeant sa main sous l’entrelacement de feuilles sombres. Il conviendra de nous écrire en termes vagues, sans indiquer de noms, de telle sorte que si, par grand hasard, cette correspondance était découverte, elle ne puisse nous nuire.

– Ainsi ferai-je, ma mie Françoise. Mais ne nous reverrons-nous point bientôt ?

– Mieux vaut, par prudence, que ce soit seulement quand nous aurons quelque chose d’important à nous communiquer. De toute façon, je souhaite que ce soit le plus tôt possible.

Gaspard prit les mains de la jeune fille et l’attira vers lui.

– Je ferai tout, mon cher cœur, pour hâter le moment où nous serons enfin libres de quitter ces lieux, de fuir avec notre petite Bérengère. Mais si nous y parvenons, que ferez-vous de ce Graylon qui doit, naturellement, avoir reçu de mon oncle mission de lui ramener Bérengère ?

– Avec une bonne somme d’argent, il sera

sourd et aveugle... Et de l'argent, la reine m'en a donné. Une fois à Paris, Bérengère sera protégée par Sa Majesté elle-même, qui fera facilement entendre raison à M. de Pelveden... Non, voyez-vous, Gaspard, le seul à craindre en cette aventure est M. de Rochelyse. C'est lui qu'il nous faut combattre – et vaincre. Après cela, tout s'arrangera, tout sera facile.

Quelques instants plus tard, Gaspard, ayant pris tendrement congé de sa fiancée, remontait vers Ménez-Run. Tout en marchant, il se remémorait l'entretien qu'il venait d'avoir avec Françoise. Trop aveuglé à la fois par sa confiance reconquise à l'égard de celle-ci et par les violents sentiments que lui inspirait M. de Rochelyse, trop inexpérimenté aussi, il ne percevait rien de suspect dans les dires de M^{lle} d'Erbannes. Avec la meilleure volonté du monde, le pauvre garçon servait les desseins des pires ennemis de Bérengère, en croyant travailler à son salut.

11

Bérenghère, tenant deux gros bouquets de violettes qu'elle venait de cueillir dans l'enclos, entra dans le retrait tendu de tapisseries de Bruxelles où M^{me} de Trégunc lisait, enfoncée en des coussins de brocart vert tissé d'argent.

– Madame, puis-je aller porter ces fleurs à la chapelle ?

– Certes, mignonne. Appelle Silia, pour qu'elle t'accompagne.

D'après l'ordre formel de Wennaël, Bérenghère ne circulait jamais hors de l'appartement qui lui était attribué sans l'escorte de dame Perrine ou d'une des femmes de la marquise. Elle s'étonnait quelque peu de cette exigence, mais, toujours discrète, elle ne demandait pas d'explications et se contentait d'obéir à celui qui avait toute la confiance, tout l'amour de son jeune cœur.

Avec l'aya, elle gagna donc la chapelle, par de longs couloirs voûtés. Au passage, elle jeta un coup d'œil sur un noir escalier de granit qui, tournant autour de son pilier, s'enfonçait dans les profondeurs du sol. Il conduisait aux souterrains, lui avait dit le duc, interrogé par elle à ce sujet. Comme elle émettait le désir de visiter cet étage inférieur de Menez-Run, Wannaël avait répondu :

– Non, ce sont des lieux trop sombres, trop affreux pour que je t'y conduise, ma chère petite fille.

Elle n'avait pas insisté, reconnaissante de cette sollicitude tendre, toujours en éveil pour lui épargner une impression pénible.

La chapelle de Ménez-Run était fort sombre et d'aspect sévère avec son autel de granit noirci par les années, son tabernacle de chêne et ses stalles où se voyaient sculptés de raides feuillages. Deux petites ouvertures en plein cintre laissaient passer une lueur incertaine, à travers leurs vitraux aux teintes foncées.

Après avoir prié un moment, puis disposé les violettes dans deux antiques vases d'argent,

Bérenghère reprit avec Silia le chemin de son appartement... Tout à coup, comme elle passait devant l'un des couloirs donnant sur celui qu'elle suivait, un petit garçon blond en surgit en courant – un petit garçon au vêtement en désordre, qui vint se jeter contre Bérenghère.

La jeune fille eut un léger cri... Un blême et menu visage, des yeux bleus pleins de larmes se levèrent sur elle. Et dans la gorge de l'enfant s'étouffa un cri de terreur.

D'un coup d'œil, Bérenghère avait reconnu le frère de Wennaël. Vivement, elle saisit le bras du petit garçon qui faisait un mouvement pour fuir.

– Qu'avez-vous ? Que vous arrive-t-il, enfant ?

Puis elle s'aperçut que les frêles épaules étaient découvertes et que des sillons livides s'y dessinaient.

– Qu'est-ce que cela ?... Que vous a-t-on fait, mon pauvre petit ?

Claude bégaya :

– Laissez-moi partir !... Il va me rattraper !... Il

arrive !

Un bruit de pas précipités se faisait entendre sur les dalles du couloir. Bérengère demanda :

– De qui parlez-vous ?

– C’est Jean-Marie !... Je lui ai échappé... Il me battait si fort !... Ah ! le voilà !... le voilà !

Au débouché du couloir apparut un vigoureux Breton au dur visage tanné, qui tenait un fouet à la main droite. Sans mot dire, il avança la gauche pour saisir l’enfant qui, en tremblant convulsivement, se cramponnait à la robe de Bérengère.

Mais la jeune fille recula de quelques pas, en serrant Claude contre elle et en toisant l’homme d’un regard indigné.

– Que faites-vous donc à cet enfant ? Comment osez-vous ?...

– Ordre de M. Beauplan, répondit laconiquement le Breton.

– Qu’est-ce que M. Beauplan ?

– Le précepteur du frère de monseigneur.

– C’est lui qui vous a dit de frapper M. Claude ?

– Oui.

Et sur ce monosyllabe, accentué par un rude accent breton, Jean-Marie voulut de nouveau se saisir de Claude.

Mais Bérengère s’écria :

– Non, non, vous ne le toucherez plus ! Voyez, ce malheureux petit est presque évanoui !

En effet, Claude fléchissait et serait tombé sur les dalles si elle ne l’avait précipitamment retenu.

Mais Jean-Marie répéta avec obstination :

– Ordre de M. Beauplan. L’enfant doit être corrigé.

– Eh bien ! nous allons voir ce qu’en dira monseigneur le duc !... Silia, aide-moi à porter ce pauvre petit.

Devant l’air résolu de Bérengère, Jean-Marie parut perplexe. Il n’ignorait sans doute pas de quelle faveur jouissait, près du maître, la jeune étrangère et, dans sa cervelle de brute sans pitié,

se demandait s'il était préférable d'obéir au précepteur ou bien à elle. Tandis qu'il hésitait ainsi, Bérengère et l'aya prirent l'enfant et l'emportèrent. Le Breton les suivit à courte distance, mais, quand il les vit pénétrer dans la partie du château réservée à M^{me} de Trégunc, il n'osa pas aller plus loin et demeura dans un couloir, de plus en plus embarrassé sur ce qu'il devait faire.

M^{me} de Trégunc eut un vif mouvement de surprise, en voyant entrer Bérengère et Silia avec leur fardeau.

– Qu'est-ce que cet enfant ?... Le frère de Wennaël ? Qu'a-t-il donc ?

– Son précepteur le faisait battre et le pauvre petit s'est échappé... Voyez, il s'est évanoui de peur et de souffrance !

Tout en parlant, Bérengère s'approchait d'un amas de coussins et, aidée par l'aya, y déposait Claude.

M^{me} de Trégunc avait légèrement froncé les sourcils.

– Tu n’aurais pas dû te mêler de cela, mignonne. Cet enfant est né comédien et menteur, comme sa mère, et, du moment où son précepteur, qui a reçu les instructions de M. de Rochelyse, lui faisait infliger ce châtiment, c’est qu’il l’avait bien mérité.

Bérenghère se détourna vivement, en attachant sur la marquise un regard de surprise et de reproche.

– Quoi, madame, vous approuveriez que l’on traite ainsi un enfant qui paraît si délicat ?... Voyez comme il est pâle... comme il semble frêle !...

– C’est le fils d’une misérable femme qui n’est que dissimulation et perversité, dit froidement Adrâni.

– Est-ce donc une raison pour que lui aussi soit entièrement mauvais et pour qu’on le traite impitoyablement ? s’écria Bérenghère avec émotion.

Claude, à cet instant, souleva ses paupières frangées de cils blonds. Son regard inquiet,

effrayé, fit le tour de la pièce, s'arrêta sur M^{me} de Trégunc, puis sur Bérengère. Et l'enfant se remit à trembler.

Bérengère s'agenouilla près de lui, souleva sur son bras la tête blonde.

– Ne craignez rien, Claude, ce vilain homme ne viendra pas vous chercher ici... Et je demanderai à M. de Rochelyse qu'il dise à votre précepteur d'être moins sévère.

Mais, au nom de son frère, Claude trembla plus fort.

– Il va... il va me faire mettre encore dans un cachot ! bégaya-t-il. Et il y a des rats !... J'ai tant peur des rats ! J'aime encore mieux qu'on me batte !...

– Mais non, mon pauvre petit, on ne vous mettra pas au cachot. Il n'y a pas de raison pour cela.

– Si... M. mon frère va être... fâché, hoqueta l'enfant. Il va... il va me punir...

Bérengère leva ses yeux émus vers M^{me} de Trégunc, qui attachait sur le petit garçon un

regard impénétrable.

– Madame, me permettez-vous de lui donner un peu de cette liqueur calmante que vous employez ?

– Si tu veux, mon enfant... Silia, va en chercher !

Quelques instants plus tard, Claude, dont les dents s'entrechoquaient, buvait lentement la liqueur que l'aya venait de verser dans un petit gobelet d'or. Bérengère, toujours agenouillée près de lui, soutenait sa tête... Au moment où l'enfant remettait à Silia le gobelet vide, un bruit d'éperons se fit entendre, une portière fut soulevée, livrant passage à M. de Rochelyse.

Un cri s'étouffa dans la gorge de Claude. Ses yeux se dilatèrent, pleins d'affolement et de terreur ; tout son frêle petit corps se raidit entre les bras de Bérengère.

– Que signifie cela ? dit Wennaël d'un ton de froide impatience. Jean-Marie vient de me raconter la nouvelle sottise de ce monsieur... Et tu te prêtes à cette comédie, Bérengère ?

– Une comédie ! s'écria-t-elle avec indignation. Vous n'avez qu'à le regarder, monseigneur, pour voir que ce petit malheureux n'en joue pas une !

Comme s'il ne l'avait pas entendue, M. de Rochelyse ordonna :

– Lève-toi, Claude !

L'enfant se souleva, essaya d'obéir, mais retomba sur les genoux et se serait affaissé complètement si Bérengère n'avait pas été là pour le recevoir dans ses bras.

– Oh ! comme vous êtes mauvais pour lui ! dit la jeune fille en levant sur Wennaël un regard où la stupéfaction douloureuse se mêlait d'un ardent reproche.

– C'est que je connais les méchants instincts dont il a hérité... Silia, dis à Sâti de venir t'aider pour le transporter dans une autre pièce, où tu lui donneras les soins nécessaires... Allons, laisse-le, ma mie, et viens...

Il s'approchait, tendait la main à Bérengère pour l'aider à se relever. Mais elle ne bougea pas,

en continuant de serrer contre elle l'enfant tremblant, livide, qui fermait les paupières pour ne pas rencontrer le regard de son frère.

– Wennaël, vous ne le punirez pas ?... Et vous ne permettrez plus à son précepteur de le faire battre ainsi ?

Les beaux yeux couleur de violette, implorants et tout à coup brillants de larmes, se levaient sur M. de Rochelyse. La froide physionomie s'adoucit légèrement, tandis que Wennaël répondait :

– Soit, je veux bien lui faire grâce, puisque tu le désires. Quant aux châtiments futurs, cela dépend de lui... Maintenant, lève-toi, Bérengère.

Elle posa doucement l'enfant sur les coussins et mit sa main dans celle de Wennaël. D'un mouvement souple, elle fut debout. M. de Rochelyse l'emmena vers le divan où ils avaient coutume de s'asseoir et que couvraient des peaux de tigres et de panthères. En se tournant vers M^{me} de Trégunc, il annonça :

– Vous allez tout à l'heure, madame, avoir la

visite du recteur de Langalet et de son clerc préféré, Gwennolé Arzen. Je leur ai mandé ce matin que vous désirez faire leur connaissance.

– Ah ! fort bien ! Je verrai si ce jeune homme me produit la même impression qu'à vous.

– Il y a en lui quelque chose de remarquable, même en dehors du point de vue auquel nous nous plaçons. Cet enfant ne doit pas avoir une âme ordinaire... Malheureusement, à en croire le recteur, sa santé serait bien atteinte.

– Peut-être pourrait-on encore la rétablir, à force de soins ?

– Il faut l'espérer.

Tout en parlant, Wennaël, assis près de Bérengère, avait pris entre ses mains les doigts délicats, en ce moment un peu tremblants. Mais la jeune fille ne semblait pas s'en apercevoir... Un peu pâle, les traits tendus, elle suivait des yeux le petit Claude, qu'emportaient les ayas. Au moment où il allait disparaître derrière la portière, l'enfant tourna la tête et jeta vers la jeune fille un regard où se mêlait l'angoisse et la

reconnaissance.

– Tu me trouves dur, Bérengère ?

D'un geste doux, Wennaël entourait de son bras la taille souple et attirait contre lui sa fiancée.

– Oui, très, très dur... Comment pouvez-vous être si bon pour moi, une étrangère il y a bien peu de temps, encore, et traiter ainsi ce pauvre enfant malade, qui est votre frère ?

– Ma petite Bérengère, c'est que tu es la droiture, la vertu mêmes, tandis que chez Claude existent en germe les affreux défauts de sa mère : la dissimulation, le mensonge, en quoi est passée maîtresse la femme qui fit tant souffrir mon père, en ses dernières années. Or, je les poursuis impitoyablement chez lui, et j'ai donné ordre à son précepteur d'en punir la moindre manifestation avec la dernière rigueur.

– Mais vous le tuerez, ce malheureux ! Il est trop faible pour supporter de pareils traitements !... Et croyez-vous que ce soit là une bonne manière pour améliorer sa nature ?

– Quelle serait la tienne, petite fille ? La douceur, probablement ?

Un sourire d'ironie tendre glissait entre ses lèvres, tandis qu'il considérait avec une amoureuse complaisance la délicate figure toute frémissante d'émotion, les yeux profonds dans lesquels demeuraient quelques larmes brillantes.

– Douceur et fermeté ne peuvent-elles s'allier, Wennaël ?

– Pas chez moi, Bérengère... du moins pas à l'égard de ceux qui méritent toute ma sévérité.

Elle murmura, avec un léger frisson :

– Vous me faites peur, aujourd'hui.

– Quoi ?... Que dis-tu là ?

Il pressait contre sa poitrine le visage palpitant, baisait passionnément les cheveux soyeux qui s'échappaient d'une résille de perles.

– ... Que dis-tu là, mon amour ? Je te fais peur, moi, ton fiancé, ton Wennaël ?

Elle leva sur lui des yeux pleins d'un émoi anxieux.

– Il me semble... oui... Pourtant, je vous aime tant !... je vous aime tant !

Deux bras souples se nouèrent au cou de Wennaël, une joue veloutée, frémissante, s'appuya contre la sienne, tandis que Bérengère murmurait :

– Oh ! ne voulez-vous pas me promettre d'être moins dur à l'avenir ? d'essayer si une autre manière ne donnerait pas un meilleur résultat ?... Permettez-vous que je voie quelquefois votre frère et que je lui donne de bons conseils ?

– Ma chère mie, je n'ai que le désir de te contenter en toutes choses. Vois Claude quand tu le voudras, essaye à ton gré de corriger ses défauts... mais à une condition : que jamais il ne soit question entre vous de sa mère. J'ai été obligé de le séparer complètement d'elle, car elle avait sur lui la plus pernicieuse influence. Et sache aussi, Bérengère, que cette femme est un des instruments, une des complices de ta pire ennemie.

– Ma pire ennemie ? dit la jeune fille avec un regard de surprise. Qui est-ce ?

– Tu le sauras bientôt. Mais ne t’inquiète pas, tu n’as rien à craindre d’elle... Pour en revenir à Claude, je te permets donc de le mander ici, de le sermonner à ton gré. Tu es une telle petite charmeuse que peut-être bien serais-tu capable de réussir à le rendre meilleur.

12

Quelques instants après, Silia introduisit le recteur de Langalet et son élève. M. de Rochelyse remarqua aussitôt ceci : tandis que le bon prêtre à l'allure rustique semblait tout embarrassé dans ce cadre de magnificence raffinée, Gwennoïé Arzen conservait le même air de naturelle aisance et de noble simplicité qu'il lui avait vu dans l'église et dans la modeste salle du presbytère.

Après la présentation à sa tante, Wennaël, ayant fait asseoir ses hôtes, dit en s'adressant au jeune clerc :

– Vous aurez, ces jours-ci, le plaisir de revoir la sœur du recteur de Plomodiem. Comme je ne puis m'absenter en ce moment, je l'ai envoyé chercher en litière, et elle sera ici dans deux ou trois jours.

Le pensif regard de Gwennoïé s'éclaira.

– Ce sera, en effet, une joie pour moi, monseigneur. La bonne tante Marie-Josèphe m’a toujours témoigné beaucoup d’affection, beaucoup de dévouement, et j’ai eu grand-peine en la quittant.

– Vous la verrez bientôt, répéta le duc. Il faut que je sache, par sa bouche, ce qu’elle a pu remarquer en vous, quand vous fûtes trouvé aux alentours de Plomodiem.

Bérenghère, assise près de M^{me} de Trégunc, considérait le clerc avec intérêt. M. de Rochelyse lui avait dit : « Je soupçonne que ce Gwennolé doit être un jeune homme que je cherche depuis longtemps... un enfant que les ennemis de ses parents enlevèrent et cachèrent si bien que jamais on ne put découvrir sa trace. » Elle lui trouvait une physionomie singulièrement attirante ; elle aimait ces yeux d’une douceur profonde, que semblait éclairer une lumière surnaturelle. Et, sans doute, M^{me} de Trégunc éprouvait-elle la même impression, car son regard, constamment, revenait à Gwennolé, tandis que le clerc, modeste et silencieux, écoutait l’entretien de M. de

Rochelyse et du recteur. Celui-ci, devant l'évidente bienveillance du seigneur de Ménez-Run, ne reculait pas davantage à présenter les requêtes qui lui tenaient fort à cœur : quelques réparations à sa pauvre église et une amélioration du sort matériel de ses ouailles. Avec une surprise joyeuse, qu'il ne songea pas à dissimuler, l'excellent homme entendit le duc lui déclarer que, dans le courant de l'année, commencerait la construction d'une nouvelle église et que des mesures seraient prises pour que les vassaux de Ménez-Run eussent, à l'avenir, une existence plus aisée.

Comme il balbutiait des remerciements, M. de Rochelyse l'interrompit en désignant Bérengère :

– Voici celle à qui vous devez votre reconnaissance. Et je vais vous révéler un moyen de voir toujours vos sollicitations bien accueillies : c'est de les faire passer par cette jeune personne, dont le cœur est le plus charitable du monde.

Bérengère sourit, rougit un peu sous les regards qui s'attachaient à elle.

– Voulez-vous, monseigneur, faire croire à M. le recteur que vous repousseriez ses requêtes, si je ne les appuyais ?

– Peut-être, ma mie, riposta Wennaël avec un sourire.

À ce moment, les ayas entrèrent, apportant une collation. Tandis que Bérengère offrait aux hôtes de son fiancé pâtisseries et confitures, M. de Rochelyse interrogeait Gwennolé Arzen sur ses études, sur ses goûts en différentes matières. Il semblait chercher à se rendre compte de la nature de cet adolescent, du degré de son intelligence. Ce n'était qu'un jeu, pour un observateur comme lui, car Gwennolé, bien que de caractère réservé, peu communicatif, avait une âme claire et loyale, qui ne cherchait pas à se dérober.

Quand le recteur et son élève prirent congé, le duc dit au jeune clerc :

– Dès que Marie-Josèphe Arzen sera arrivée, je vous ferai appeler... N'êtes-vous pas impatient de savoir si, réellement, je puis vous faire connaître votre origine ?

En parlant ainsi, M. de Rochelyse attachait sur Gwennolé un regard de pénétrant intérêt. Le pâle visage, les profonds yeux noirs conservèrent leur lumineuse sérénité, tandis que la voix grave et basse répondait :

– Impatient, non, monseigneur, car, depuis longtemps, j’ai accepté ce sacrifice de n’être qu’un pauvre enfant trouvé, d’ignorer jusqu’à ma mort qui furent mon père et ma mère. Chaque jour, je prie pour eux, ces parents inconnus, qui peut-être vivent encore... qui m’ont peut-être longtemps cherché. Je ne veux pas songer que j’ai pu être abandonné volontairement, bien que ce fût un peu l’idée du recteur de Plomodiem. Si vous deviez m’apprendre cela, monseigneur, j’aimerais mieux que vous ne leviez pas le voile.

À ces derniers mots, la voix basse frémit un peu, un émoi passa dans les yeux pensifs.

– Non, je ne vous apprendrai rien de ce genre, Gwennolé, dit M. de Rochelyse en posant une main sur son épaule. Si jamais je découvre en vous celui que je cherche, vous aurez lieu d’honorer sans arrière-pensée vos parents...

Allez, maintenant. J'espère que, bientôt, il me sera possible d'avoir une certitude à votre sujet.

Quand le prêtre et son jeune compagnon eurent disparu, Wennaël se tourna vers sa tante.

– Eh bien ! qu'en dites-vous, madame ?

– Je dis comme vous : cette physionomie est remarquable. Il existe en elle une distinction rare : non point seulement celle qui vient de la race, mais encore davantage celle d'une âme très haute, d'une intelligence très affinée. Quelle que soit l'origine de cet enfant, l'on peut dire de lui qu'il n'est pas le premier venu.

– En effet. Il me paraît singulièrement bien doué, à tous égards... Mais il me semble avoir plus de sensibilité qu'il ne conviendrait, s'il devait un jour lutter contre d'implacables ennemis.

– Vous n'aimez pas les personnes trop sensibles, Wennaël ?

Bérengère s'approchait, en levant sur M. de Rochelyse un regard pensif, un peu anxieux.

Il entoura de son bras le cou délicat, autour

duquel montait une collerette au point de Venise.

– Toi, je t’aime ainsi... je ne te voudrais pas autrement.

– Alors, vous permettez que j’aie voir si votre frère se trouve mieux ?

– Oui, va, ma bien-aimée.

Il suivit des yeux la jeune fille, jusqu’à ce qu’elle eût disparu derrière la portière de tapisserie... Quand il se retourna vers M^{me} de Trégunc, une ombre semblait couvrir son regard.

– Elle vous gênera dans votre œuvre de justice, Wennaël, dit la marquise de sa voix lente et grave.

– Oui... si elle savait. Mais elle ne saura pas. À tout prix, il ne faut pas qu’elle sache ce que je suis obligé de faire pour arriver à connaître la vérité et à punir les coupables... Ma trop tendre petite Bérengère !... Et, pourtant, comme je viens de le lui dire, cette sensibilité si profonde, cette ardente charité de son jeune cœur, je les chéris en elle autant que sa beauté. Si elle venait à les perdre, elle ne serait plus pour moi l’être à part

que j'ai choisi pour devenir la compagne de toute ma vie.

– Vous ne pensez pas que, dès qu'elle connaîtra tout, elle aussi voudra s'associer à l'œuvre de vengeance ?

Wennaël répondit, en s'asseyant près de sa tante :

– Non, certainement non ! Après le premier moment d'horreur et d'indignation, Bérengère inclinera vers le pardon, à la fois par religion et par tendance de sa nature.

– Ah ! moi, je ne pardonnerai jamais, s'écria Adrâni avec une soudaine violence.

M. de Rochelyse lui prit la main, en attachant sur elle son regard sombre et résolu.

– Moi non plus, madame. Mais Bérengère ne nous comprendrait pas... elle souffrirait... Et je ne pourrais pas la voir souffrir, ma Bérengère si chère.

– Moi non plus, avoua M^{me} de Trégunc, dont le regard s'adoucit. Je crois, Wennaël, que cette enfant nous a singulièrement pris le cœur.

– Le mien, en tout cas, est en son pouvoir, murmura Wennaël.

Puis, après un court silence, il demanda :

– Pour en revenir à Gwennolé Arzen, que dites-vous, au sujet du portrait que je vous ai montré ?

– La ressemblance est frappante, non pour l’expression, car le roi n’avait en rien celle que nous remarquons sur la physionomie de ce jeune homme ; mais les traits sont les mêmes et le nez, particulièrement, le nez des Valois.

– Moi qui ai vu souvent Charles IX, je puis aussi remarquer chez ce Gwennolé certains gestes, un pli des lèvres, parfois, quelque chose dans l’allure, qui me rappellent singulièrement le roi... Quant à Bérengère ?...

– Eh bien ! Bérengère, tout d’abord, ne ressemble en rien au jeune clerc. Non, vraiment, il n’est pas un seul de ses traits qui paraisse l’apparenter à lui. Pourtant, ils ont parfois un regard semblable... Ils ont le même sourire, des expressions de physionomie qui, tout à coup, me

faisaient songer : « Mais oui, cependant, ils se ressemblent ! »

– Tout à fait ce que j’ai remarqué, dit Wennaël. Et ils paraissent avoir le même âge.

M^{me} de Trégunc joignit les mains d’un mouvement si vif que le petit singe pelotonné sur ses genoux sursauta et, bondissant à terre, alla se réfugier dans un angle de la pièce.

– Ah ! que ce soit lui !... que ce soit lui, enfin !... dit-elle ardemment. Que cette Catherine maudite voie ses intrigues déjouées, ses crimes connus de toute l’Europe !... Vous la chasserez de France, Wennaël... Vous ferez déposer ce misérable Henri, qui porte indûment le titre de roi... Et Pelveden !... Pelveden !... Oh ! celui-là, vous allez le tenir en votre pouvoir ! Vous châtieriez le meurtrier de mon mari, qui fut aussi, probablement, celui de Marguerite d’Aussonne... le ravisseur des enfants du roi, l’odieux persécuteur de Bérengère... Et j’assisterai à son supplice, moi dont le cœur est sans pitié pour mes ennemis !

Elle se redressait, une flamme dans les yeux,

les traits crispés, la physionomie farouche, implacable. Son regard se rencontra avec celui de Wennaël, où s'allumait une lueur cruelle. M. de Rochelyse dit, avec une froide énergie :

– Oui, tous auront leur châtiment... Pour Lorenzo Calmeni et pour sa fille, il est commencé déjà.

– As-tu obtenu de Lorenzo toutes les révélations que tu voulais ?

– Non. Il persiste à soutenir qu'il ignore ce que Pelveden a fait du petit garçon. Naturellement, aussi, il affirme que ce n'est pas lui qui a tué Marguerite d'Aussonne et sa mère... Oh ! il ne mentira plus longtemps ! Mais je fais mettre un temps entre les séances de torture, pour qu'il ne meure pas avant que j'en aie tiré tout ce que je veux savoir, non seulement à ce sujet, mais sur d'autres, car cet homme connaît sur la reine beaucoup de choses qu'il peut m'être utile d'apprendre.

– Et Giulia ?

Dans le brun fauve des prunelles, la lueur de

cruauté se fit plus vive, tandis qu'un sourire de raillerie implacable entrouvrait les lèvres qui prononçaient froidement :

– Giulia médite sur les inconvénients de s'attaquer à celle que j'aime... Et puis, elle a, pour s'occuper, ses nouveaux bracelets.

La portière, à cet instant fut soulevée. Bérengère apparut et s'avança, de son allure ailée, jusqu'au divan où se tenaient le duc et sa tante.

Wennaël lui tendit les bras.

– Viens, ma chère mie.

Soudainement, les yeux fauves n'étaient plus que douceur amoureuse. Et, tandis que Bérengère se blottissait avec confiance contre lui, Wennaël baisait les boucles aux soyeux reflets d'or, en murmurant :

– Petite fille très chère, tu es ma vie !

13

Le moyen que cherchait Étienne de Graylon pour prolonger son séjour à Langalet sans éveiller les soupçons se présenta un matin, mais non de la façon qu'il eût souhaitée. En descendant l'étroit escalier en échelle qui menait de sa chambre à la salle de l'auberge, l'envoyé de la reine mère manqua une marche et tomba de si malheureuse manière qu'il se fractura le pied. L'aubergiste s'en alla quérir un vieux rebouteur à mine de sorcier, qui marmonna en dialecte cornouaillais des sortes de litanies, réduisit adroitement la fracture et couvrit le pied d'un mystérieux mélange à l'odeur nauséabonde. Françoise, qui comprenait un peu le breton, apprit de lui que son compagnon devrait garder le repos pendant une douzaine de jours ; après quoi, il pourrait marcher tant qu'il voudrait.

Quand la jeune fille lui rapporta cela, Graylon

se mit à jurer, car cette inaction forcée le désespérait. Tout allait être manqué, déclarait-il. Et M^{lle} d'Erbannes ferait aussi bien de retourner à Rosmadec, puisqu'il était, pour le moment, incapable de bouger.

Mais Françoise déclara que rien n'était perdu. M. de Sorignan cherchait en ce moment un moyen pour introduire dans Ménez-Run sa fiancée, pour enlever Bérengère au duc. Ces deux choses ne s'obtiendraient pas du jour au lendemain, car il fallait agir avec prudence, trouver une occasion favorable... Bref, Graylon aurait probablement tout le temps d'être remis avant l'instant où M^{lle} d'Erbannes pouvait avoir besoin de lui. Jusque-là, elle suffirait à la tâche, puisque, après tout, il n'y avait autre chose à faire que d'attendre une communication de Gaspard de Sorignan.

En réalité, Françoise était enchantée de voir son compagnon réduit momentanément à l'immobilité. De cette manière, elle avait ses coudées franches, sans crainte d'être démasquée par cet homme à qui, très probablement, la

méfiant Catherine avait dû donner mission de la surveiller discrètement.

En quittant Graylon, Françoise descendit à la salle. Dès l'entrée, elle remarqua un homme en costume de pèlerin, assis devant une table où l'hôtesse venait de lui servir son repas. Comme il tournait la tête, M^{lle} d'Erbannes retint un cri de surprise : elle avait devant elle Barnabé Cabioche, l'écuyer du baron de Pelveden. Oui, elle le reconnaissait, en dépit d'une barbe grise et de longs cheveux tombant au-dessous des oreilles.

Tandis que l'aubergiste s'en allait vers son vaisselier, Cabioche en profita pour poser un doigt sur ses lèvres. Françoise fit signe qu'elle avait compris et alla s'asseoir près de la cheminée, car la matinée était humide et fraîche. L'hôtesse allait et venait, échangeant quelques mots avec l'étranger. Celui-ci racontait qu'il venait de Quimper et s'en allait en pèlerinage à Notre-Dame de Folgoët. C'était un vœu fait, disait-il, pendant une maladie de sa femme.

Françoise retenait des mouvements

d'impatience, en souhaitant que l'hôtesse s'éloignât un instant. Mais deux paysans entrèrent, demandant du cidre. Peu après, le pèlerin se leva, paya son modeste écot et sortit de la salle, non sans avoir dirigé un rapide coup d'œil vers l'étrangère assise au coin de l'âtre.

Quelques minutes après, Françoise quitta l'auberge. À une courte distance devant elle, Cabioche s'en allait à petits pas. Elle le rejoignit bientôt, passa près de lui sans avoir l'air de le connaître et l'entendit qui disait à voix basse, mais distincte :

– Monsieur le baron sera ici demain. Il faudrait lui trouver un gîte isolé où le duc ne puisse soupçonner sa présence.

– Suivez-moi, répondit simplement Françoise.

Il obéit, en se tenant à une certaine distance derrière elle... Ainsi, elle le conduisit jusqu'à la vieille maison de la forêt et lui expliqua qu'elle l'avait découverte par hasard, en rôdant à travers bois.

– Mais êtes-vous sûre que personne n'y vient

jamais ? demanda Cabioche en jetant autour de lui un regard inquiet.

– Il n’y avait aucune trace, aucun indice pouvant faire supposer que ce logis ait été visité depuis longtemps... Mais, Cabioche, comment, dans sa situation, M. de Pelveden a-t-il pu se décider à faire ce voyage ?

– Ah ! mademoiselle, si vous l’aviez vu quand il a reçu votre lettre ! Il était dans un état ! Les yeux lui sortaient presque de la tête et j’ai cru un moment qu’il allait encore tomber raide devant moi... Heureusement, non ! Mais, dès qu’il put parler, ce fut pour ordonner de tout préparer pour son départ. Dès le lendemain matin, on le mit dans une litière... Quant à moi, je reçus l’ordre de partir en avant, à cheval, pour vous informer de cette arrivée et voir avec vous s’il y avait moyen de lui trouver un logis. Puisque c’est fait, je repars à l’instant pour retrouver en chemin M. le baron, qui sera probablement ici ce soir, à la tombée de la nuit. J’ai laissé mon cheval à quelque distance, dans une vieille carrière où j’ai pu en toute tranquillité revêtir mon costume de

pèlerin.

– Eh bien ! allez, Cabioche, et dites à M. de Pelveden qu’il sera, je crois, en toute sûreté ici... Annoncez-lui aussi que mon compagnon vient de se casser le pied ce qui l’oblige au repos pour quelque temps. Mais qu’il ne s’en inquiète pas, je suffirai à la tâche.

– Bien, mademoiselle. Alors, ce soir, j’amènerai M. le baron ici ?... Mais comment m’y reconnaîtrai-je ?

– Je vais vous montrer des marques qui vous guideront... Toutefois, si vous arrivez à la nuit, il vous sera tout à fait impossible de retrouver votre chemin.

– Oui, absolument impossible. Il faudra que M. le baron se résigne à passer la nuit dans sa litière... Mais peut-être bien pourrons-nous tout de même nous arranger pour arriver avant la fin du jour.

– En ce cas, vous me trouverez probablement dans les alentours, et c’est moi qui vous amènerai jusqu’ici.

Quelques instants plus tard, Françoise, ayant mis l'écuyer dans le bon chemin, revenait à la vieille maison. Elle pensait :

« M. de Rochelyse avait bien prévu cette arrivée, si invraisemblable qu'elle parût ! Vraiment, que signifie tout cela ? Je suis en plein mystère, véritablement ! »

Oui, qu'était-ce donc que cette Bérengère, pour que la reine fût si soucieuse de la savoir entre les mains du seigneur de Ménez-Run ?... Et qu'un homme aussi fier, aussi dédaigneux que le duc de Rochelyse traitât en grande dame cette petite fille, cela donnait à supposer qu'elle était d'assez haute extraction. Puis encore, pourquoi M. de Pelveden attachait-il une telle importance à ce fait que le recteur de Langalet et l'un de ses clercs avaient reçu l'honneur d'une invitation à Ménez-Run ?

Tout cela irritait la curiosité fort vive de Françoise. En y songeant, elle arpentait d'un pas machinal les deux sombres pièces du logis. Puis elle pensait qu'il ne lui faudrait pas manquer d'apprendre au duc l'arrivée de son ennemi...

Non, il n'y avait pas moyen d'y manquer. Ce serait chose trop dangereuse, car il devait avoir, aux alentours, des espions qui l'en avertiraient... Pourtant, elle eût souhaité qu'il l'ignorât, car elle méditait d'obscurs desseins : la remise de Bérengère entre les mains de son ancien persécuteur qui, elle l'espérait, s'arrangerait, cette fois, pour la faire disparaître définitivement du chemin des gens qu'elle gênait.

Bérengère !... Ce nom faisait bouillonner le sang dans les veines de Françoise, éveillait en son âme perverse de sinistres désirs de vengeance. Car, depuis qu'elle l'avait vue, si belle, chevauchant près de M. de Rochelyse, la haine s'était encore exaspérée chez cette femme possédée par la plus violente passion. Maintenant, M^{lle} d'Erbannes se trouvait dans un état d'esprit qui l'inclinait aux imprudences, qui lui obscurcissait la raison en lui enlevant sa méfiance accoutumée.

Ah ! ce Gaspard, allait-il trouver quelque moyen de pénétrer près de Bérengère, de préparer son enlèvement ? Ne commettrait-il pas quelque

maladresse qui ferait tout manquer ? Que ne pouvait-elle opérer elle-même ces recherches, se glisser jusqu'à sa rivale et l'emporter !... À moins qu'elle ne la tuât, pour être certaine de ne la retrouver jamais sur sa route !

« Oui, la tuer... la tuer, voilà ce que je voudrais ! » songeait-elle fiévreusement.

D'une main tremblante, elle entrouvrit son corsage et y prit un gant parfumé, celui que, naguère, avant son départ de Paris, lui avait envoyé le duc de Rochelyse. Elle y appuya ses lèvres en murmurant farouchement :

– Ah ! monseigneur, elle ne sera bientôt plus entre nous, cette Bérengère ! C'est moi que vous aimerez... moi qui vous aurai servi, qui aurait tout trahi pour vous !

Dans la matinée du lendemain, Françoise revint au vieux logis. Elle y avait installé, la veille, M. de Pelveden ; mais le vieillard, assommé de fatigue, n'avait pu avoir aucune conversation avec elle et lui avait donné rendez-vous pour le lendemain.

Elle alla voir d'abord dans le chêne creux et y trouva un billet de Gaspard, avec ces simples mots :

« Cet après-midi, à cinq heures, si vous pouvez. »

S'était-il produit enfin quelque chose de nouveau ? Ou bien ce sot de Sorignan avait-il seulement le sentimental désir de la revoir ?

Le baron, un peu reposé, se fit rendre compte de ce qui s'était passé depuis que M^{lle} d'Erbannes et son compagnon avaient quitté Rosmadec. Puis il marmotta que l'accident de Graylon n'avait pas grande importance, attendu qu'on n'aurait probablement pas besoin de lui... Et, à une question de Françoise, il répondit que, pour le moment, il ne voyait aucune utilité à lui faire connaître sa présence dans le pays.

– Ainsi donc, ma mie, vous n'êtes pas beaucoup plus avancée qu'à votre arrivée ici ? conclut-il après que M^{lle} d'Erbannes lui eut fait son rapport.

– Pas beaucoup plus, en effet ; mais je viens

de trouver un mot de Gaspard me donnant rendez-vous pour cet après-midi. J'espère qu'il m'apprendra quelque chose d'intéressant.

M. de Pelveden avança la lèvre, en signe de dédain.

– J'ai peu de confiance dans son habileté. Malheureusement, nous n'avions pas à choisir, puisqu'il n'y a pas moyen d'introduire quelqu'un d'autre chez cet infernal Rochelyse... L'avez-vous aperçu depuis que vous êtes ici, ce beau duc, Françoise ?

– Oui, monsieur, il y a quelques jours. Il rentrait à cheval, en compagnie de Bérengère.

– Ah ! elle monte à cheval ? ricana le baron. Elle doit trouver une différence avec son existence chez moi... et ce lui sera dur de la reprendre !

– Oh ! je pense qu'elle ne la supportera pas longtemps !

M. de Pelveden darda ses yeux sur Françoise.

– Comment l'entendez-vous ?

– Eh bien ! elle y succombera... comme elle

était près de le faire quand votre chevaleresque neveu s'avisa de la soustraire à cette agréable existence. Pensez-vous qu'après avoir vécu en princesse et connu la faveur de M. de Rochelyse, elle pourra tout oublier, s'accommoder à cette rude servitude, à cette misère ?

M. de Pelveden ricana de nouveau.

– Bah ! qui sait !... Et puis, après tout, elle ne manquera à personne, sauf à Gaspard, puisque vous m'avez dit, à Rosmadec, que vous le jugiez amoureux de cette petite. Il est vrai qu'à lui aussi il pourrait arriver malheur... Car voyez-vous que le duc apprenne sa trahison ?

– Il est possible qu'il ne l'apprenne pas, dit mollement Françoise.

– Si, je doute fort que M. de Rochelyse n'en soit pas averti. Au reste, tant pis pour lui ! Il a voulu des aventures, au lieu de la calme existence de Rosmadec... eh bien ! il en a ! Et s'il trouve une corde au bout, pour le faire passer de vie à trépas, il pourra se dire qu'il l'a bien cherché !

Après un court silence, le baron s'informa :

– Où vous rencontrerez-vous avec lui ?

– Ici, monsieur, si vous n’y voyez point d’inconvénient ?

– Aucun. Je serai même satisfait de le revoir, ce cher neveu.

– Comme, pour le moment, nous avons besoin de lui, il serait bon de le traiter avec quelques ménagements.

– N’ayez crainte. Je sais jouer la comédie, Françoise, tout aussi bien que vous. Eh ! eh ! il n’aura pas plus à se plaindre de son oncle affectionné que de sa tendre fiancée !

Un rire sarcastique découvrait les mâchoires édentées. Puis le baron reprit :

– J’espère qu’il va se dégourdir un peu pour nous aider, car je ne pourrai demeurer dans cette mesure plus de quelques jours. D’ailleurs, les provisions apportées par Cabioche ne dureraient pas au-delà et en faire d’autres dans le pays pourrait éveiller des soupçons... En outre, j’ai une seconde raison pour en avoir vite fini...

Il s’interrompit un moment, puis demanda,

avec une sorte de frémissement dans la voix :

– Vous m’avez écrit que le recteur et l’un de ses élèves étaient invités à se rendre à Ménez-Run... Quand y ont-ils été ?

– Il y a trois jours. Je les ai aperçus se dirigeant de ce côté et, supposant que vous seriez satisfait d’être renseigné à ce sujet, je les ai suivis de loin, pour m’assurer qu’ils se rendaient bien au château... En effet, ils ont fait signe au guetteur et le pont-levis s’est baissé pour les laisser passer.

– Ensuite ?... Les avez-vous vus sortir ?

– Oui, plus d’une heure après. Je m’étais assise à l’écart, pour pouvoir guetter sans être aperçue.

– Ce jeune homme qui accompagnait le prêtre... savez-vous son nom ?

– Oui. En rentrant à l’auberge, j’ai dit à l’hôtesse : « Monsieur le recteur se promenait avec un tout jeune homme qui a bien mauvaise mine ! »... et elle m’a répondu : « Ah ! c’est le pauvre Gwennolé Arzen. On dit qu’il est malade

de la poitrine. »

M. de Pelveden tressaillit et une lueur s'alluma dans son regard.

– Ah ! il est malade ?... Gwennolé Arzen...
Gwennolé Arzen...

Il répétait ce nom à mi-voix, avec une intonation que Françoise trouva étrange ; des mouvements nerveux crispait son maigre visage qui semblait avoir blêmi. Puis, regardant fixement sa filleule, il dit, scandant les mots :

– Françoise, il faut que vous surveilliez le presbytère, que vous vous rendiez compte des allées et venues de ce jeune clerc. Il faut que, demain soir, je sache s'il sort parfois seul ou s'il se rend seul à l'église... et vers quelle heure. J'ai grand intérêt à cela... grand intérêt... et si vous m'aidez pour cette affaire-là, je ferai de vous, à la reine, les plus grands éloges, de telle sorte qu'elle vous récompensera magnifiquement.

Françoise retint un sourire d'ironique dédain. Ah ! la récompense magnifique, incomparable, ce n'était pas de la reine qu'elle l'attendait !

– Je ferai tout mon possible pour vous satisfaire, monsieur, déclara-t-elle. Mais cette surveillance sera bien difficile, dans un petit village.

– Hum !... évidemment. Cabioche pourrait se déguiser en mendiant et aller rôder autour du presbytère. Mais voyez vous-même si c'est possible, car vous me paraissez une fille intelligente et habile. Puis, vous êtes ambitieuse, Françoise d'Erbannes, et je suis persuadé que vous ne négligerez rien de ce qui peut vous faire valoir près de votre royale protectrice.

– Très ambitieuse, en effet, monsieur, répliqua-t-elle en soutenant avec un sourire tranquille le regard inquisiteur du baron.

– Je ne vous en blâme pas, ma mie... pas du tout. Je fus ainsi à votre âge... et c'est aux gens de votre sorte que s'adressent les puissants de ce monde, quand ils ont besoin d'aides zélés, dépourvus de scrupules gênants. Allons, je vous rends votre liberté maintenant... À quelle heure doit venir mon oison de neveu ?

– Cinq heures, monsieur.

– Bon. Je vous attendrai donc tous deux et, d’ici là, je vais tâcher de me reposer un peu. Mais le voyage ne m’a pas mal réussi. Je me sens mieux qu’au départ, en vérité.

Françoise prit congé du châtelain de Rosmadec et reprit le chemin du village. Sa curiosité se trouvait plus excitée que jamais, à propos de ce jeune clerc qui avait nom Gwennolé Arzen. Quel intéressant personnage était donc ce pâle adolescent, humble élève d’un modeste recteur de village, pour que M. de Pelveden se préoccupât tant de lui ?... Vraiment, c’était une chose bien étrange... tout aussi étrange que les soucis de la reine, les inquiétudes de M. de Pelveden au sujet de Bérengère. Françoise, esprit subtil, commençait de flairer quelque concordance entre ces deux affaires où le baron semblait jouer un rôle actif. Mais comment découvrir ce qui se cachait là-dessous ?

14

Quoi que pensât M. de Pelveden au sujet du zèle et de l'habileté de son neveu, Gaspard n'était pas resté inactif pendant les jours qui avaient suivi sa première entrevue avec Françoise. Dès le soir même, il commençait de rechercher un moyen pour pénétrer jusqu'à Bérengère. Muni d'une lanterne qu'il avait pu se procurer subrepticement, il quittait, nu-pieds, la tour où étaient logés les gardes et essayait de retrouver la partie du château dans laquelle il supposait que devaient habiter M^{me} de Trégunc et sa protégée, parce qu'il avait vu, un jour, une Hindoue s'engager de ce côté. Mais il s'égara dans les interminables couloirs qui se mêlaient, s'entrecroisaient, et s'estima fort heureux d'arriver, au bout de deux heures, à retrouver la tour d'où il était parti.

Le lendemain, dans le cours de la journée, il

réussit à poser quelques discrets points de repère qui, une fois la nuit venue et les habitants de Ménez-Run au lit, lui permirent de retrouver facilement son chemin. Il parvint ainsi jusqu'à une porte cloutée de fer derrière laquelle il avait naguère vu disparaître l'Hindoue. Elle était close et Gaspard se convainquit aussitôt de l'impossibilité de l'ouvrir.

Fort déconfit, il rôda pendant un moment aux alentours et finit par découvrir un couloir, un boyau plutôt, tant il était étroit, où il s'engagea résolument. Il aboutit ainsi à une grande salle voûtée, sur laquelle donnaient plusieurs portes, l'une de celles-ci était entrouverte. Gaspard la poussa et se trouva au seuil d'un jardin.

Un mince croissant de lune éclairait cet enclos d'où s'exhalait un parfum de violettes. Gaspard s'avança lentement. À droite, rattaché au corps du logis féodal, s'étendait un bâtiment aux ouvertures en forme d'ogive. Les vitraux d'une des fenêtres laissaient filtrer une douce lueur, comme si, à l'intérieur, une veilleuse était allumée. Gaspard, le cœur soudainement agité,

pensa : « Est-ce elle... est-ce Bérengère qui est là ? »

À pas légers, il s'avança jusqu'au bâtiment. Une seule porte était percée dans le mur de granit, un solide vantail de chêne décoré de quelques sculptures. Gaspard mit la main sur la poignée de fer travaillé et s'aperçut qu'elle tournait sans difficulté.

Surpris d'abord, il songea presque aussitôt :

« Après tout, qu'a-t-on à craindre dans cette demeure, inaccessible et si bien gardée, avec des serviteurs fidèles ?... Oui, qu'aurait-on à craindre si je n'étais pas là ? Mais le duc ne se doute guère qu'il a chez lui un ennemi, un adversaire décidé à tout.

Le vantail, largement entrouvert, laissa apercevoir au jeune homme une salle où, sur des tapis, dormaient deux femmes hindoues... À droite se voyait une porte devant laquelle tombait une tapisserie. Était-ce l'entrée de l'appartement dévolu à Bérengère ?

Il ne pouvait risquer, pour s'en assurer, de

réveiller les servantes. Mais, de toute évidence, ce logis était celui de la marquise et il y avait lieu de supposer que Bérengère continuait de demeurer près de sa protectrice. C'était déjà un fort grand point de savoir comment y atteindre. Maintenant, il fallait prendre l'avis de Françoise et décider avec elle ce que l'on tenterait.

Gaspard regagna sans encombre son logement... Mais, le lendemain, étant de garde toute la journée chez le duc, il ne put exécuter son projet de prévenir Françoise. Dans la matinée du jour suivant seulement, il fut libre de sortir et d'aller mettre un billet dans le chêne creux, sans se douter qu'à une courte distance de là se trouvait son estimable parent, le baron de Pelveden.

Au retour, il prétextait une violente rage de dents pour ne pas accompagner Carhoët et Lucignan, qui s'en allaient chasser dans la forêt. Mais, à cinq heures, il quittait le château et gagnait le logis abandonné.

Un peu avant qu'il y atteignît, Françoise apparut, sortant du taillis. Elle se jeta dans ses

bras avec les apparences de la plus vive tendresse, puis lui glissa à l'oreille.

– M. de Pelveden est là... dans la vieille maison.

Gaspard eut un violent sursaut.

– M. de Pelveden !

– Oui, mais rassurez-vous, il est très bien disposé pour vous. Depuis qu'il sait que vous vous posez si courageusement en adversaire de cet odieux duc de Rochelyse, qu'il déteste, vous êtes tout à fait remonté dans son estime.

– L'estime du baron de Pelveden, voilà une chose qui ne m'importe guère !... Et je me demande pourquoi cet homme, que l'on disait infirme, vient ici... Je flaire là quelque chose contre Bérengère...

– Vous vous trompez absolument, mon ami. Votre oncle est venu pour un tout autre motif que je n'ai pu encore bien pénétrer. Bérengère n'est pour rien dans ce voyage, je vous l'affirme, et je puis ajouter que M. de Pelveden ne se soucie aucunement de la reprendre sous son autorité,

mais paraît au contraire satisfait de nous l'abandonner, quand nous l'aurons enlevée à celui qui s'est arrogé sur elle des droits de maître.

L'audacieux mensonge ne trouva pas incrédule Sorignan, si confiant en son astucieuse fiancée. Non moins facilement, il se laissa persuader que son oncle lui pardonnait tout et suivit Françoise qui, chemin faisant, l'interrogeait sur ce qu'il avait pu découvrir à Ménez-Run.

M. de Pelveden était assis sur un des sièges vermoulus qui formaient à peu près le seul mobilier de la vieille maison. À l'entrée de son neveu, ses yeux brillèrent d'une lueur de triomphe méchant aussitôt éteinte sous la paupière un peu baissée. Il dit, avec une affectation de bonhomie :

– Allons, beau neveu, arrivez que je vous félicite d'avoir si bien choisi votre future épouse. Peste ! Voilà une femme qui a de l'énergie... de l'intelligence... et qui saura faire son chemin ! Sincèrement, Gaspard, je reconnais que j'avais tort quand je vous refusais mon consentement à ce mariage.

Le jeune homme ne pouvait soupçonner la terrible ironie contenue dans les paroles de M. de Pelveden. Il remercia celui-ci en quelques mots et s'informa comment il se trouvait.

– Heu !... plutôt mieux... Je disais hier à M^{lle} d'Erbannes que ce petit déplacement paraissait m'avoir assez bien réussi. Mais je ne voudrais pas m'éterniser dans ce taudis. Avez-vous trouvé un moyen d'arriver jusqu'à Bérengère et de l'enlever à ce duc maudit ?

– Peut-être. Toutefois, il sera convenu qu'elle restera sous notre protection, que vous ne chercherez pas à la retenir en servitude comme elle l'était auparavant.

Le baron leva les épaules.

– Je me soucie fort peu d'elle ! Quand vous m'avez fait le tour de l'emmener, j'étais furieux, naturellement, et j'ai essayé de vous la faire reprendre. Mais, maintenant, le temps a passé... je n'ai pas la rancune si longue... et M^{lle} d'Erbannes m'a dit que la reine s'intéressait à cette petite, songeait à la protéger. Je ne m'occupe donc plus d'elle, sinon comme moyen de représailles contre

M. de Rochelyse, par lequel Sa Majesté a été gravement offensée. Maintenant, parlez, Gaspard. Dites-nous ce que vous avez pu voir ou entendre.

Sorignan rapporta le résultat de ses deux excursions nocturnes. Le baron et Françoise, fort attentifs, se firent donner des précisions. Après quoi, M. de Pelveden déclara :

– Il ne reste plus qu'à trouver un moyen de faire sortir Bérengère de Ménez-Run, de gré ou de force.

– Oh ! de gré !... dit amèrement Gaspard.

M. de Pelveden eut un petit rire sarcastique.

– Oui, vous pensez que cette jeune personne angélique – ainsi, du moins, la jugeait ma femme – trouve fort à son goût les attentions que lui témoigne M. de Rochelyse ?... Eh ! si j'en crois ce que j'ai entendu dire de lui, il y a lieu, en effet, d'en être grisé... Quel est votre avis sur ce puissant seigneur, mon neveu ?

Les yeux méchamment narquois du baron examinaient en dessous le visage soudain crispé, le regard assombri où passaient des lueurs de

colère.

– C’est un homme redoutable à tous points de vue, dit sourdement Gaspard. Il doit être aussi terrible dans la séduction que dans la vengeance. Et il semble disposer d’un pouvoir presque illimité... d’un pouvoir mystérieux...

– Peste ! Mon ami, il vous faut du courage pour vous attaquer à un tel personnage !

Gaspard se redressa, les traits tendus, les yeux étincelants.

– Ce courage, je l’ai ! Il faut que je sauve Bérengère, que je venge l’insulte qu’il a faite à ma fiancée ! Peut-être y laisserai-je ma vie... mais, auparavant, j’aurai fait tout le possible pour atteindre ce but !

– Bien, bien... fort bien ! Nous vous y aiderons, mon neveu... Moi... hum ! je n’ai absolument pas de griefs personnels contre M. de Rochelyse. Mais j’ai eu fort à me plaindre du marquis de Trégunc, son oncle... et je ne puis refuser de m’associer à la vengeance que désire tirer de cet impertinent seigneur la reine, ma

souveraine, à laquelle je n'ai cessé d'être entièrement dévoué... M^{lle} d'Erbannes, de son côté, souhaite rendre service à Sa Majesté qui l'a comblée de bontés. Ajoutez à ce motif l'intérêt qu'elle porte à Bérengère... et, je le suppose, le désir de prouver au duc de Rochelyse qu'on n'offense pas impunément une Françoise d'Erbannes, jeune personne irréprochable, fiancée à un excellent garçon tel que Gaspard de Sorignan.

Françoise glissa un noir coup d'œil vers le baron, dont elle saisissait la pensée méchamment ironique... Mais sa voix resta calme et suave en répliquant :

– Ce sont bien là, en effet, mes intentions, monsieur. Ainsi que M. de Sorignan, je suis toute prête à risquer ma vie pour les voir se réaliser.

– Espérons qu'elle sera sauvegardée, cette précieuse vie... Voyons un peu, maintenant quels moyens il serait possible d'employer pour arriver à nos fins... En existe-t-il un pour faire pénétrer dans Ménez-Run quelqu'un – Cabioche, par exemple – qui pourrait vous aider à enlever la

jeune fille ?

Gaspard, à qui s'adressait la question, hocha la tête.

– Jusqu'ici, je ne l'ai point trouvé. On n'entre à Ménez-Run que par le pont-levis et par une porte donnant sur la forêt. Cette porte est gardée par plusieurs hommes d'armes qui ne laisseraient passer aucun étranger.

Le baron fit une grimace de dépit.

– Vous êtes sûr qu'il n'existe pas d'autre issue ?

– Du moins, je n'en connais pas. Mais peut-on savoir, dans cette forteresse aux détours inconnus !

M. de Pelveden marmotta :

– Moi, j'aurais bien fini par en découvrir une, si j'étais à votre place !... Et cela nous avance bien de savoir où loge Bérengère, si nous ne pouvons la faire sortir de là.

Gaspard, quelque peu vexé de la réflexion, riposta :

– J’ai fait ce que j’ai pu... et je ne crois pas, monsieur, que vous eussiez mieux réussi dans un logis aussi bien surveillé que celui-là.

Françoise posa une main sur l’épaule de son fiancé, en le regardant avec une câline douceur.

– Nous sommes bien persuadés que vous avez mis dans cette recherche tout votre zèle, toute votre intelligence, mon cher Gaspard. Mais nous nous heurtons là à une grande difficulté... Si, encore, vous aviez pu avoir accès près de Bérengère, peut-être, en lui montrant la situation telle qu’elle est, en lui faisant comprendre ce que valent le duc et sa tante, l’auriez-vous décidée à vous suivre volontairement. En ce cas, bien que subsistant toujours, la difficulté serait un peu moindre...

Gaspard dit âprement :

– Elle n’écouterait rien contre eux, j’en suis persuadé ! M. de Rochelyse la domine, la fascine. Si vous aviez vu comme elle le regardait...

Ses lèvres tremblèrent à ces derniers mots.

M. de Pelveden, d’une main nerveuse, tira sa

petite barbe grise.

– Avec de l’habileté, vous y parviendriez peut-être... Ma mie Françoise, c’est vous qu’il faudrait pour cela ! Je suis bien certain que vous arriveriez à persuader la jeune personne !

– Et moi, je n’en suis pas du tout si certaine que cela ! riposta M^{lle} d’Erbannes. Il est fort probable que M. de Rochelyse, comme il l’a fait avec Gaspard, m’a représentée sous les pires couleurs aux yeux de cette pauvre enfant, de laquelle il voulait éloigner tous ceux qui lui portaient intérêt.

– Eh bien ! il faudrait précisément être assez habile, assez persuasive pour lui faire changer d’avis... Or, je le répète, vous seriez sur ce point beaucoup plus adroite que Gaspard. Une femme sait trouver les mots qui émeuvent, elle sait mettre en avant les questions de sentiments, celles de religion, infiniment mieux que nous autres, surtout quand elle possède votre souplesse d’intelligence, Françoise, et votre...

Il allait dire « astuce ». Mais, se souvenant à temps que Gaspard était là, il acheva :

– ... Votre grand désir de sauver cette enfant.

– Je vous remercie, monsieur, de la bonne opinion que vous avez de moi. Mais, malheureusement, je ne vois pas le moyen d'arriver à Bérengère pour lui tenir ce discours.

Pendant un moment, le baron et les deux jeunes gens demeurèrent silencieux, absorbés dans leurs réflexions et leurs recherches mentales pour résoudre le problème. Puis Gaspard dit tout à coup :

– Peut-être l'ai-je trouvé, ce moyen... Si Françoise s'habillait en garde du duc de Rochelyse, il me serait peut-être possible de l'introduire à Ménez-Run, vers la tombée de la nuit. Les hommes de garde croiraient que c'est un de mes camarades...

– Eh ! mais, c'est une idée, en effet ! s'exclama le baron. Il faudrait, par exemple, que vous lui fournissiez le costume.

– J'en ai un second. Il ira parfaitement, puisque nous sommes de la même taille... Je pourrais l'apporter demain, dans la matinée. Il

pleuvra, très probablement, car le ciel est fort chargé ce soir, et je cacherais les vêtements sous mon manteau.

– Fort bien !... Parfait !... Qu'en dites-vous, Françoise ?

M^{lle} d'Erbannes ne paraissait pas enthousiasmée le moins du monde... Et même, elle avait peine à dissimuler une vive perplexité. Car elle se souciait peu d'agir par elle-même, dans cette affaire. Ne pouvant en avertir le duc, puisqu'elle voulait que Bérengère tombât entre les mains de M. de Pelveden, elle souhaitait du moins avoir la possibilité d'affirmer à M. de Rochelyse qu'elle avait ignoré le coup tenté contre la jeune fille. Or, on lui demandait d'en être un des principaux auteurs ! Avec sa présence d'esprit habituelle, elle essaya d'esquiver la périlleuse mission...

– Je suis certes très flattée, monsieur, de la bonne opinion que vous avez de mon habileté... mais je crois que vous vous leurrez sur les résultats qu'elle peut obtenir. Gaspard, mieux que moi encore, saurait...

Le baron l'interrompit :

– Ouais ! ma filleule, c'est parler pour ne rien dire. Vous êtes, au fond, persuadée du contraire.

Il la regardait avec quelque raillerie, et quelque méfiance aussi, car l'hésitation de la jeune fille ne lui avait pas échappé.

Françoise était trop fine pour ne pas s'en apercevoir. Elle pensa : « Il ne faut pas éveiller la défiance de ce vieux renard, car s'il ouvrait les yeux de Gaspard, tout serait perdu. » Et, sur le ton le plus naturel du monde, elle répliqua :

– Non pas, monsieur. Mais, si vous en jugez autrement, je n'ai qu'à m'incliner devant votre expérience... Toutefois, je ne vois pas trop comment nous arriverons à notre but. Admettons que Gaspard me fasse pénétrer sans encombre dans Ménez-Run... qu'il me montre le chemin jusqu'à l'appartement découvert par lui... Nous ne sommes mêmes pas assurés que Bérengère loge là. Et cela serait-il acquis, savons-nous si, en dehors des deux femmes aperçues par votre neveu, d'autres ne sont pas près d'elle ?

– Ceci est une chose dont vous pourrez vous assurer sur les lieux seulement. Alors, vous devrez prendre une décision rapide... c'est-à-dire supprimer ce qui vous gêne. Vous aurez l'avantage de la surprise, et Gaspard est agile, adroit au maniement de la dague et de l'épée. Vous-même, le cas échéant, je n'en doute pas, sauriez vous servir à merveille des armes que j'ai apportées et dont vous vous munirez.

– Soit. Mais ensuite ?... Si Bérengère, sourde à mes tentatives pour l'éclairer, pour la décider à me suivre, se mettait à appeler ?... Et si même je la décidais, comment quitterions-nous Ménez-Run ?

– Il n'existe qu'un seul moyen : attaquer les hommes qui gardent la porte, les tuer ou tout au moins les réduire à l'impuissance.

Gaspard approuva d'un air sombre :

– Oui, il n'y a que ce moyen-là.

Le baron ajouta :

– C'est une grosse partie à jouer... mais avec de la décision et de l'audace, elle peut réussir.

Quant à la petite... eh bien ! pour éviter qu'elle ne crie, mieux vaudrait, au lieu de tenter la persuasion, lui appliquer aussitôt un gentil bâillon... un petit bâillon de rien du tout...

Gaspard eut un vif mouvement de protestation.

– Non, non, pas cela ! Je ne souffrirai point qu'on lui inflige pareille chose !

– Vous aimez mieux, alors, qu'elle ameute par ses cris les gens de Ménez-Run ? riposta sèchement le baron. On se saisira de vous, on vous pendra haut et court... et la jeune personne continuera d'être l'esclave favorite de M. de Rochelyse, jusqu'au jour où le caprice de ce beau seigneur l'enverra rejoindre dans l'oubli d'autres victimes dont il s'est amusé quelque temps. Voilà, en vérité, une singulière façon de porter intérêt à quelqu'un !

Gaspard serra les lèvres, crispa les poings, tandis que le baron poursuivait, après un petit temps de silence :

– Puisque vous tenez à la sauver, il faut la sauver malgré elle, la soustraire de force à

l'empire que doit exercer sur une faible cervelle féminine un homme tel que M^{lle} d'Erbannes et vous représentez M. de Rochelyse. Si vous y êtes décidé, allez de l'avant... sinon, inutile de risquer une telle partie.

– Soit, je ferai le nécessaire, dit sourdement Gaspard.

La perspective évoquée par son oncle, le nom de M. de Rochelyse avaient fait affluer en lui la colère, la fiévreuse résolution de soustraire Bérengère – à quelque prix que ce fût – au sort dont elle n'entrevoyait pas les terribles abîmes.

Pendant un moment, M. de Pelveden et ses compagnons discutèrent encore les détails de l'aventure qu'ils allaient tenter. Il fut convaincu que, si Gaspard pouvait apporter le lendemain matin la tenue de garde, Françoise et lui entreraient le soir de ce jour à Ménez-Run pour arriver jusqu'à Bérengère.

Puis Sorignan prit congé de son oncle et s'en alla, reconduit à travers le taillis par M^{lle} d'Erbannes. Celle-ci, en se serrant contre lui, murmurait :

– Ah ! cher Gaspard, que je voudrais nous voir délivrés de toutes ces aventures, bien paisibles en quelque simple logis ! Mon ami, tâchons d’en finir bien vite avec cette dangereuse intrigue, pour nous retirer à l’abri des fureurs de M. de Rochelyse, sous la protection de la reine, avec cette pauvre petite Bérengère !

– Qui le souhaite mieux que moi, ma bien-aimée !... En aurons-nous cependant le loisir ? Si nous échouons dans notre tentative, la vengeance du duc tombera sur nous... et elle sera terrible.

Françoise frissonna.

– Oui, on le dit implacable... Mais nous réussirons ! Nous avons le bon droit pour nous ! À demain, mon ami ! Et soyez prudent, soyez calme, pour ne pas donner l’éveil à notre adversaire.

Quand Gaspard l’eut quittée, elle demeura un long moment songeuse... La situation arrivait, pour elle, au point dangereux. Il fallait manœuvrer de telle sorte que le duc ne pût avoir soupçon qu’elle violait en partie sa promesse en ne lui révélant pas le complot tramé contre

Bérengrère. D'autre part, le méfiant Pelveden trouverait louche qu'elle refusât de participer directement à l'enlèvement de la jeune fille, après avoir montré tant de zèle et d'esprit d'initiative... Et vraiment, entre ces deux dangers, il y avait lieu de se trouver embarrassée.

Françoise, tout à coup, perçut un bruit de pas et, vivement, s'enfonça un peu dans le taillis. De là, elle aperçut Cabioche, vêtu en mendiant, qui rentrait au logis. Sans doute revenait-il d'épier ce jeune clerc auquel paraissait tant s'intéresser M. de Pelveden. Il serait intéressant de savoir s'il avait à lui apprendre quelque chose à ce sujet...

Et, sa résolution aussitôt prise, M^{lle} d'Erbannes, à pas feutrés, se mit à suivre Cabioche.

Elle le vit entrer dans la maison. Aussitôt, légèrement, elle se glissa jusqu'à la porte qui, fermant mal, demeurait entrouverte.

– Ah ! te voilà ! disait le baron. Quoi de nouveau ?

– J'ai vu le clerc tout à l'heure, dans l'église...

Une vieille femme, à qui j'ai parlé en sortant, m'a dit qu'il venait presque toujours y prier à cette heure-là.

– Ah !

Un silence... Puis, de nouveau, la voix du baron, un peu baissée. Mais Françoise avait l'oreille fine.

– Cabioche, tu m'es dévoué ?

– Tout dévoué, monsieur le baron.

– Tu te souviens que je t'ai autrefois sauvé du gibet ?

– Je m'en souviens très bien, monsieur le baron.

– Si je te disais : Cabioche, il faut me débarrasser de quelqu'un, que ferais-tu ?

– J'irais le tuer, monsieur.

L'écuyer laissa tomber ces mots sans une hésitation. M. de Pelveden, après un nouveau silence, reprit :

– Alors, tue ce jeune clerc... Tu auras une bonne somme en récompense.

- Je le tuerai, monsieur le baron.
- Le plus tôt possible, précisa M. de Pelveden.
- Demain, alors.
- Oui... Mais il ne faut pas te faire prendre. Arrange-toi pour exécuter la chose rapidement et discrètement.
- Vous pouvez compter sur moi, monsieur le baron.

Françoise s'écarta vivement de la porte, erra un moment dans le taillis, puis revint à la maison où elle prit congé de M. de Pelveden, après avoir discuté avec lui quelques détails relatifs à l'expédition nocturne projetée pour le lendemain.

Aussitôt rentrée à l'auberge, elle écrivit un billet qu'elle alla remettre à l'hôtelier pour qu'il le portât sur l'heure à Ménez-Run. Cela fait, elle songea avec un sourire de satisfaction :

« Après lui avoir donné cette nouvelle preuve de mon zèle à le servir, M. de Rochelyse n'aura pas le soupçon que je puisse le trahir sur un seul point... et même, si je ne puis éviter d'aider Gaspard à enlever Bérengère, j'aurai toujours la

ressource, au cas où il le saurait, de feindre d'avoir été forcée à cela au dernier moment par le baron et Sorignan, avec l'intention d'aider plus tard Bérengère à leur échapper... Oui, je m'en tirerai toujours, avec de l'habileté. »

15

Après avoir quitté M^{lle} d'Erbannes, Gaspard était rentré tout droit à Ménez-Run. En cheminant sur la route montante, il se disait qu'il eût bien voulu ne pas voir son oncle mêlé à cette affaire. L'antipathie, la répulsion presque, que lui avait toujours inspirée M. de Pelveden s'était réveillée, aussi vivace qu'autrefois, en présence de cet homme au regard de ruse et de méchanceté... Fallait-il faire fond sur son assurance de ne plus chercher à reprendre Bérengère sous sa coupe ? Françoise en paraissait persuadée, et Gaspard avait grande confiance dans la perspicacité, dans la subtile intelligence de sa fiancée. Mais l'idée qu'il était allié à cet être mauvais, par lequel avait tant souffert sa tante, laissait subsister un malaise dans l'âme du jeune homme.

Comme il atteignait presque la porte de Ménez-Run, une litière le dépassa. Elle était

escortée par deux valets et, une fois le mot de passe donné par l'un d'eux, pénétra dans la cour du château.

Quand Gaspard entra à son tour, il vit que ces valets – deux robustes gars en costume breton – extrayaient de ladite litière une vieille paysanne qui semblait complètement impotente et presque inerte. Ils remportèrent dans l'intérieur du logis, tandis que Gaspard songeait :

« Qu'est-ce qu'ils veulent faire de cette malheureuse à demi morte ? »

Pendant que le jeune homme, retiré en son logement, méditait sur les moyens de jouer la difficile partie du lendemain, Cléonnech, le vieil intendant, se présentait devant son maître et annonçait :

– Marie-Josèphe Arzen est arrivée, monseigneur.

– Enfin !... Comment Léonard et Pierrila ont-ils tant tardé à me l'amener ?

– Elle se trouvait presque à la mort quand ils ont atteint sa demeure. Alors, ils ont eu peur de la

voir expirer en route et ont attendu, dans l'espoir qu'un peu de mieux viendrait... C'est ce qui s'est produit. Ils l'ont aussitôt mise de force dans la litière, car elle ne voulait point partir, et l'ont amenée le plus vite possible.

– Comment est-elle ?

– Elle ne bouge pas, ne semble rien comprendre. Dame Perrine la soigne de son mieux.

Le duc se leva, alla à un bahut de cèdre et y prit un petit flacon qu'il tendit à l'intendant.

– Que Perrine verse quelques gouttes de ce liquide dans un peu d'eau et qu'elle le lui fasse boire. Puis, dès qu'elle pourra comprendre et parler, qu'on m'avertisse.

Quand Cléonnech se fut éloigné, Wennaël quitta son cabinet et gagna l'appartement de sa tante. M^{me} de Trégunc, inactive et songeuse, caressait distraitement la tête fine de Léda, la biche, en considérant le groupe formé par Bérengère, assise à quelques pas d'elle, et par Claude, agenouillé sur un coussin près de la jeune

filles qu'il écoutait avec une attention profonde.

Quand, sous la portière que soulevait une aya, apparut M. de Rochelyse, l'enfant eut un frémissement de crainte et se leva aussitôt pour saluer humblement son frère.

– Eh bien ! Bérengère, as-tu réussi à persuader ce garçon que la fausseté, le mensonge sont les plus abominables choses qui existent ? demanda Wennaël en s'avançant vers sa fiancée.

Un doux regard, plein de lumière, se leva sur lui.

– J'espère du moins qu'il le comprendra bientôt.

– Personne mieux que toi, ma mie, ne peut lui apprendre les vertus de droiture et de loyauté... Allez, maintenant, Claude.

Le petit garçon s'éloigna, après avoir salué M^{me} de Trégunc et Bérengère. Wennaël s'assit près de sa fiancée, prit sa main et y appuya longuement ses lèvres.

– Que dirais-tu, mignonne, de nous marier bientôt ?... Après-demain, peut-être ?

Un peu de surprise parut sur la physionomie de Bérengère.

– Après-demain, Wennaël ?

– J’espère pouvoir, dès demain, te révéler tout ce qui concerne ton origine et c’est sous ton nom véritable que tu serais unie à moi.

– Demain ?... Je le saurai demain ?

Elle penchait vers M. de Rochelyse sa tête charmante, qu’il prit entre ses mains, en plongeant son ardent regard dans les beaux yeux émus.

– Oui, ma Bérengère... Et après cela, si tu ne changes pas d’idée, voudras-tu que nous recevions la bénédiction nuptiale ?

– Oh ! certes ! certes !... Et pourquoi donc changerais-je d’idée ?

Il sourit avec quelque malice.

– Mais parce que, peut-être, tu auras alors de plus hautes ambitions.

Elle s’écria, d’un ton de surprise et de protestation :

– Comment, de plus hautes ambitions ?...
Quand un des plus grands seigneurs d'Europe
veut bien s'abaisser jusqu'à une pauvre petite
comme moi...

– Mais c'est que, justement, tu ne te
considéreras plus comme une pauvre petite... Eh
bien que, en réalité, les Rochelyse et les Trégunc
soient de plus vieille et de plus noble race que les
Valois ou la maison d'Autriche et qu'ils aient le
droit de considérer les Médicis et les Sforza
comme de vulgaires parvenus, indignes de leur
alliance, il n'en est pas moins vrai qu'ils
n'appartiennent pas à une maison régnante.

– Mais qu'aurais-je à faire avec une maison
régnaute ?... Vous n'allez pas me dire que je suis
fille de roi, Wennaël ?

Bérenière souriait, en parlant ainsi, car elle
croyait que M. de Rochelyse plaisantait. Il la
serra contre lui en disant à mi-voix, avec une
passion contenue :

– Fille de roi ou fille de paysan, rien ne me
serait plus précieux que toi, ma Bérenière.

Comme, une heure plus tard, le duc allait se retirer, un serviteur hindou vint lui remettre un billet. Il le lut rapidement et pendant quelques secondes son visage frémit, ses yeux étincelèrent.

M^{me} de Trégunc, qui le regardait, demanda :

– Pas de mauvaises nouvelles, j’espère, Wennaël ?

– Non... mais un avertissement grave, dont je dois m’occuper aussitôt.

– Et cette femme que tu as fait chercher ?

– Elle est arrivée, mais elle était trop faible pour que je l’interroge. Je lui ai fait donner un cordial qui lui permettra de parler bientôt.

Dans son cabinet, Wennaël écrivit rapidement quelques mots, scella le billet de son sceau et fit appeler Cléonnech.

– Tu vas porter cette lettre au recteur, lui dit-il. Prends avec toi une dizaine d’hommes armés et, au retour, veille sur le jeune homme que j’attends, qui viendra ici avec toi... Comprends-moi bien, Cléonnech, si l’existence de ce jeune homme était par hasard menacée, pendant ce

court trajet, il faudrait que toi et les hommes qui t'accompagneront vous fassiez tuer plutôt que de permettre qu'on touche à sa personne.

– Il en sera ainsi, monseigneur, répondit l'intendant avec calme.

Puis il ajouta :

– Dame Perrine vient de me dire que la femme va mieux.

– Bien... Fais lui savoir que je me rends près d'elle.

La vieille femme aperçue par Gaspard était couchée dans une des chambres réservées aux serviteurs. Son maigre visage parcheminé avait une couleur terreuse ; ses yeux, un peu clignotants sous leurs paupières rougies, erraient autour de la pièce avec effarement et inquiétude.

– Mais pourquoi... pourquoi m'a-t-on amenée ici ?... balbutiait-elle en essayant de joindre ses mains ridées que nouaient des rhumatismes.

– Vous le saurez bientôt, je pense, répondait la discrète Perrine qui lui donnait des soins habiles.

Cela ne calmait guère l'anxiété de la pauvre

Marie-Josèphe Arzen qui, un beau matin, avait vu entrer chez elle deux vigoureux Bretons lui enjoignant d'avoir à partir avec eux, car M^{gr} le duc de Rochelyse avait à lui parler. La voyant trop malade pour comprendre même ce qu'ils voulaient, ces inconnus avaient attendu, puis, dès qu'un léger mieux s'était manifesté, ils l'avaient portée dans cette litière et emmenée sans que personne dans son village eût osé s'opposer à la volonté du puissant seigneur de Ménez-Run.

La pauvre créature, accablée par la maladie, n'avait pu élever que de faibles protestations. Au cours de la route, elle avait bien cru mourir et elle n'était qu'une masse inerte en arrivant à Ménez-Run... Depuis, les soins de dame Perrine et surtout un cordial au goût étrange lui avaient redonné quelque force, quelque lucidité. Mais l'angoisse s'emparait d'elle, tandis qu'elle cherchait, vainement, le motif pour lequel le duc de Rochelyse, qu'elle ne connaissait pas, l'avait fait enlever de sa pauvre demeure et amener à Ménez-Run.

Dame Perrine, qui avait disparu depuis un

moment, revint tout à coup, apportant un fauteuil qu'elle posa près du lit. Puis elle sortit de nouveau et, peu après, la porte se rouvrit pour laisser passer M. de Rochelyse.

Marie-Josèphe attachait des yeux pleins d'effroi sur le beau seigneur qui s'avancait, qui prenait place dans le fauteuil. En ce pays de Cornouaille où il était peu connu, le duc de Rochelyse avait un renom de mystère, de puissance presque fabuleuse, et, hors même de ses domaines, il était à la fois redouté et révééré comme un personnage presque surnaturel.

– Vous n'avez rien à craindre, Marie-Josèphe, dit Wennaël après avoir enveloppé d'un rapide coup d'œil la physionomie honnête, crispée par l'inquiétude. Je vous ai fait venir dans le seul dessein d'avoir de vous un renseignement qui est pour moi d'une très grande importance. Il y a quatorze ans, votre frère a trouvé près de Plomodiem un petit garçon abandonné.

– Oui, monseigneur.

– Vous n'avez jamais pu savoir qui il était ?

– Jamais, monseigneur... Mon frère s'est informé aux alentours, mais personne n'a pu le renseigner.

– Il n'avait rien sur lui qui fût capable de donner une indication ?

– Rien du tout... rien que des vêtements très ordinaires, comme ceux d'un fils de paysan.

– Pas de marque sur son corps ?

– Une marque ?... Non... Ah ! si, il avait sous le bras gauche comme une petite croix de Saint-André, un peu noirâtre. Mais, à la fin de l'année suivante, elle avait à peu près complètement disparu.

Un éclair de triomphe traversa le regard de Wennaël.

– Vous pouvez m'affirmer cela ?

– Oh ! certainement, monseigneur ! Je l'ai vue plus d'une fois quand j'habillais l'enfant et je l'avais fait remarquer à mon frère.

– C'est bien, Marie-Josèphe. Voilà tout ce que je voulais savoir. Demain, vous aurez probablement la joie de voir votre ancien

protégé... et celle d'apprendre qu'il connaît enfin son origine.

La vieille femme bégaya :

– Oh ! merci à Dieu s'il permet cela !... Autrefois, il était si peiné, mon pauvre Gwennolé, quand des gens, même sans mauvaise intention, lui rappelaient qu'il était un enfant trouvé ! À la fin, il s'y était résigné, par pitié, car c'était un saint enfant... Et je vais avoir le bonheur de le revoir, mon petit Gwennolé ?

– Il sera ici ce soir et, demain, je lui ferai part de votre présence chez moi... Maintenant, soyez sans tourment, Marie-Josèphe. Désormais, la femme qui a recueilli, soigné, élevé celui que vous nommez Gwennolé, ne manquera de rien jusqu'à son dernier jour.

Sur ces mots, le duc se leva et sortit, laissant la vieille femme dans le plus grand ébahissement qu'elle eût jamais éprouvé de sa vie.

Le recteur de Langalet eut un petit sursaut de surprise quand, au crépuscule, sa servante vint lui annoncer avec effarement que l'intendant de

Ménez-Run demandait à lui parler.

– Et il a avec lui des hommes d’armes... huit ou dix, monsieur le recteur ! Qu’est-ce que ça veut dire ? Ils ne viennent tout de même pas vous prendre pour vous emmener prisonnier ?

– Je ne le suppose pas, Annik. Je ne vois aucune raison pour que monseigneur le duc me réserve un traitement de ce genre.

Néanmoins, l’étonnement du prêtre se mêlait de quelque anxiété, tandis qu’il se dirigeait vers la salle où la servante avait fait entrer Cléonnech.

L’intendant, après l’avoir salué, lui remit un billet en disant que monseigneur le priaient d’en prendre connaissance... Et le recteur lut ces quelques lignes :

« Un danger mortel menace Gwennolé Arzen. Le seul moyen de l’en préserver est de me l’envoyer à l’instant. Entre les murs de Ménez-Run, il sera en sûreté. Je l’attends donc et, demain, je lui révélerai le mystère de sa naissance. Vous pouvez sans crainte le confier à Cléonnech, qui a emmené une escorte suffisante

pour le protéger. – Rochelyse. »

Le recteur, dont la main tremblait, relut le billet. Puis il leva les yeux sur la rude figure du vieux Cléonnech.

– Savez-vous de quel danger parle monseigneur le duc ?

– Je ne sais rien autre chose que ceci : monseigneur m'a dit que j'aurais à ramener un jeune homme dont, le cas échéant, je devrais défendre la vie aux dépens de la mienne.

– Mais c'est qu'il est précisément malade aujourd'hui ! Cette nuit, il a eu un crachement de sang et il ne s'est pas levé de la journée.

– Eh bien ! faites-le lever maintenant, monsieur le recteur, pour obéir aux ordres de monseigneur. S'il est trop faible, nous le porterons, voilà tout.

– Oui... Et puis, si vraiment un danger le menace... Je vais voir comment il est, monsieur Cléonnech.

Étendu sur son lit étroit, dans la chambre austère et presque sans meubles qu'il partageait

avec ses compagnons, Gwennolé Arzen, ses mains jointes sur une grossière couverture, tenait les yeux un peu levés, en contemplation devant un crucifix de chêne pendu au mur dont le crépi grisâtre s'enlevait par places. Sa méditation l'absorbait tellement qu'il n'entendit pas entrer le prêtre et tressaillit légèrement quand une main se posa sur son épaule.

– Gwennolé, lis ceci.

Tandis que le jeune clerc parcourait le billet, le recteur, penché vers lui, considérait avec une émotion inquiète ce pâle visage émacié... Deux yeux calmes et profonds, cernés de noir, se levèrent sur lui, tandis que Gwennolé disait :

– Je ne comprends pas à quel danger fait allusion monseigneur le duc.

– Moi non plus. Mais je ne suppose pas qu'il soit homme à parler légèrement... Et, d'ailleurs, il est impossible de ne pas lui obéir... à moins que tu te sentes trop fatigué, mon enfant ?

– Je ne crois pas avoir la force de me rendre jusque-là, répondit pensivement Gwennolé.

– Cléonnech a dit qu’il te porterait, s’il le fallait. Toutefois, je te laisse libre... Je puis écrire à monseigneur que tu te sens trop faible...

– Non, monsieur le recteur, mieux vaut obéir à cet ordre, pour ne pas risquer de nous aliéner la bienveillance de monseigneur le duc, si bien disposé à notre égard. Moi, peu importe. Je n’ai plus beaucoup à vivre...

– Mon cher enfant, que dis-tu là ?... Ce n’est point parce que tu as eu un petit accident...

Mais Gwennolé dit avec sérénité :

– Je sens que je vous quitterai bientôt, monsieur le recteur... Et si vraiment le duc de Rochelyse peut m’apprendre qui je suis, d’où je viens, cette révélation sera sans utilité pour un être qui se trouve au seuil de la mort.

Le recteur pressa la main décharnée sans insister davantage. L’âme forte et sereine de ce tout jeune homme à peine sorti de l’enfance n’était pas de celles que l’on pût leurrer d’illusions, de faux espoirs.

Une demi-heure plus tard, le pont-levis

s'abaissait pour laisser passer Cléonnech et ses compagnons. Deux de ceux-ci portaient le clerc avec grandes précautions... En haut de l'entrée qui, de l'entrée souterraine, menait à la salle des gardes, se tenait Éloguen, le majordome. Il s'inclina devant Gwennolé, puis dit aux porteurs :

– Suivez-moi.

À travers couloirs et escaliers, il les conduisit jusqu'à la somptueuse antichambre qui précédait l'appartement ducal. Une portière soulevée laissa apparaître M. de Rochelyse. À la vue du jeune homme, ainsi porté par ces hommes, il s'écria avec une intonation d'angoisse :

– Qu'avez-vous, Gwennolé ?... Auriez-vous été blessé ?

La voix basse et lente répondit :

– Non pas, monseigneur. Mais je me sens très faible et j'aurais été incapable de me rendre autrement à vos ordres.

– Êtes-vous malade, mon enfant ?

Wennaël s'approchait, prenait la main fiévreuse en attachant un regard inquiet sur la

physionomie de Gwennolé.

– Je le suis certainement, monseigneur. Cette nuit, j’ai eu un fort crachement de sang et depuis lors ce qui me restait de force paraît avoir disparu.

– Je vous ferai soigner !... Je vous guérirai, Gwennolé !... Vous autres, suivez-moi.

Avec les porteurs sur ses pas, M. de Rochelyse traversa son cabinet et entra dans une chambre magnifiquement décorée, qu’éclairaient de hauts candélabres d’argent garnis de cires parfumées. À l’appel de Wennaël apparurent deux de ses valets de chambre, qui déshabillèrent le malade et le couchèrent dans le lit à colonnes de chêne, drapé de lourd brocart vert tissé d’argent. Pendant ce temps, le majordome allait chercher le médecin attaché à la maison du duc de Rochelyse.

Petrus Marjolais était un fort savant homme, qui possédait de la science médicale tout ce que lui permettaient les connaissances de l’époque. Il examina soigneusement Gwennolé, prescrivit du repos, une nourriture légère et une potion qu’il allait préparer lui-même. Wennaël dit au jeune

homme, en lui serrant la main :

– Nous vous laissons maintenant, mon enfant. Un de mes valets restera près de vous. Ne regardez pas à lui demander tout ce qui vous sera nécessaire ou agréable... Et n'ayez aucune inquiétude, car cette pièce fait partie de mes appartements particuliers où nul ennemi, si habile soit-il, ne pourrait pénétrer.

– Je vous remercie, monseigneur. Mais je n'éprouve aucune crainte, je vous assure... Je n'en aurais même aucune si j'étais resté au presbytère, car je ne crains pas la mort.

– Mais moi, je veux que vous viviez ! dit Wennaël avec une ardeur contenue. Vous-même ne parlerez plus ainsi, quand je vous aurai dit qui furent vos parents... quand je vous aurai fait connaître votre sœur.

– Ma sœur ?

Une lueur éclairait les calmes yeux noirs.

– ... J'ai une sœur, monseigneur ?

– La plus charmante qui soit au monde.

Mais déjà la lueur s'éteignait dans les yeux

profonds et les lèvres pâlies murmurèrent :

– Il est trop tard.

Wennaël se détourna brusquement. Son visage était pâle et crispé. Il prit le médecin par le bras en disant :

– Venez que je vous parle.

Quand il fut seul avec lui dans son cabinet, le duc demanda :

– Comment le trouvez-vous ?

– Très mal, monseigneur. Il n'a plus que peu de temps à vivre... quelques semaines, ou quelques jours... peut-être même quelques heures seulement, s'il survenait une hémorragie.

Wennaël posa une main lourde sur l'épaule de Marjolais en disant d'un ton de sourde angoisse :

– Il faut que vous le sauviez, Marjolais... il le faut !

L'autre secoua sa tête aux longs cheveux blancs.

– Hélas ! monseigneur, toute la science humaine est impuissante devant ce mal qui est

arrivé à sa dernière limite. Seul, Celui qui a réglé les lois de la nature pourrait les enfreindre en lui rendant la santé.

Wennaël, très pâle, les traits tendus, s'écarta du médecin, fit quelques pas à travers la pièce... Puis, avec un regard farouche qui s'adressait à quelqu'un d'invisible, il dit entre ses dents :

– Est-ce donc toi qui triompheras, Catherine ?... Toi, la maudite ?

16

Quelques heures de sommeil paisible et les soins de Petrus Marjolais semblaient avoir apporté vers le matin une amélioration dans l'état de Gwennoilé. À dix heures, le duc vint le voir et s'informa s'il pourrait, sans trop de fatigue, écouter le récit qu'il avait à lui faire.

– Certainement, monseigneur, répondit le clerc. Je suis autorisé par le médecin à me lever pendant quelques heures, pourvu que je ne quitte pas cette chambre. Ainsi donc, quand il vous plaira, j'écouterai ce que vous voudrez bien m'apprendre.

– Je viendrai donc vers deux heures et j'amènerai cette jeune fille que vous avez vue avec moi... cette petite Bérengère qui doit, elle aussi, entendre ce récit.

Gwennoilé se souleva un peu, en attachant sur le duc un regard ému.

– Serait-ce ?... serait-ce ?...

– Votre sœur ? Oui, mon enfant. Elle aussi a été victime des mêmes intrigues criminelles et elle a passé par de plus rudes épreuves que vous, à qui le recteur de Plomodiem et sa sœur donnèrent du moins leur affection et leur sollicitude... J'ai pu l'enlever à ses ennemis. Maintenant, elle est heureuse et protégée. Il n'existe pas d'âme plus noble, de cœur plus délicat, vous le verrez... Et je crois vraiment, que le frère est digne d'une sœur si parfaite.

Un léger sourire vint aux lèvres de Gwennolé.

– Oh ! je ne le pense pas ! Mais je serai bien heureux... bien heureux de la voir, car elle doit être si bonne... On le devine à ses yeux, à son sourire.

– Elle vous aimera tendrement, mon cher enfant. À bientôt donc... Et, quand vous serez mieux, vous aurez aussi le plaisir de revoir Marie-Josèphe Arzen.

– Elle est ici, monseigneur ?

– Depuis hier soir. Mais elle est si impotente

qu'il lui sera impossible de venir jusqu'à vous.

Gwennohé dit avec cet air de résignation sereine qui semblait lui être naturel :

– Je pense, alors, que nous ne nous reverrons pas en ce monde. Mais Dieu nous réunira bientôt.

Wennaël, réprimant avec peine une douloureuse émotion, prit la main du jeune malade et la serra longuement.

– J'espère, moi, que nous vous garderons près de nous... À tantôt donc.

– Oui, monseigneur, quand vous le voudrez... Et croyez à ma plus grande reconnaissance pour votre bonté...

– Ah ! c'est bien autre chose que je voudrais faire pour vous ! Ceci n'est rien... ceci n'est que le minimum de mon devoir, vous le comprendrez bientôt.

Un peu avant deux heures, M. de Rochelyse et Bérengère entraient dans la chambre où Gwennohé attendait, assis dans un fauteuil que Petrus Marjolais avait garni de coussins.

La jeune fille était fort émue. Wennaël lui

avait appris que ce clerc était son frère et qu'il allait révéler à tous deux le mystère de leur naissance. Ainsi commençait de s'expliquer ce voyage en Bretagne décidé si vite. Le but devait en être la recherche de cet enfant abandonné, lui aussi, comme elle-même l'avait été... Par quel enchaînement de faits le duc était-il parvenu à retrouver sa trace, voilà ce que Bérengère ignorait encore, aussi bien, d'ailleurs, que ce qui concernait sa propre identité.

À la vue de la jeune fille, Gwennolé se souleva un peu, en attachant sur elle ses yeux doux et graves. Elle s'avança, d'un élan, et lui tendit ses deux mains.

– M. de Rochelyse m'a appris que vous étiez mon frère.

– Oui... un heureux frère, si j'en juge par ce que monseigneur m'a dit de vous.

Ils se considéraient avec une vive émotion. Dans ses doigts fiévreux, Gwennolé pressait ceux de la jeune fille.

– Assieds-toi, ma petite Bérengère, dit

Wennaël en avançant un fauteuil, de façon qu'elle se trouvât près du jeune malade.

Lui-même prit place en face d'eux et commença :

– Une nuit de septembre 1567, deux jumeaux naissaient dans un castel sis près du village de Saint-Julien, à une lieue du château de Saint-Germain où, à ce moment, résidait la cour. Ils reçurent les noms de Henri-François-Charles et de Marguerite-Marie-Gabrielle. Leur père était Charles, roi de France, neuvième du nom, leur mère, Marguerite d'Auxonne, descendante de Charlemagne, tous deux unis l'année précédente en légitime mariage.

Bérenghère avait eu une exclamation étouffée. Dans les calmes prunelles de Gwennolé passait une lueur de stupéfaction.

– Vous ne voulez pas dire que... que... ? murmura la jeune fille.

– Que vous êtes ces enfants-là ? Mais si, Bérenghère. Telle est bien votre origine. Le mariage de vos parents fut secret, mais, je le

répète, parfaitement légitime. Quant aux motifs de ce secret, les voici...

Wennaël, alors, exposa aux deux jeunes gens qui l'écoutaient avidement, avec une émotion grandissante, la triste situation du roi Charles, dominé par sa mère, essayant, vainement, d'échapper à ce despotisme et, de guerre lasse, renonçant à gouverner son royaume, se livrant au plaisir et à son goût pour la chasse, tandis que la reine Catherine dirigeait les affaires intérieures et extérieures de la France, à grand renfort d'intrigues.

Un jour, un orage surprit le roi tandis qu'il chassait en forêt de Saint-Germain. Emporté par l'ardeur de la poursuite, il se trouvait à ce moment séparé de sa suite, n'ayant près de lui que le marquis de Trégunc... L'orage s'annonçant d'une exceptionnelle violence, les deux cavaliers s'en allèrent demander l'hospitalité en un castel dont ils étaient proches. Plus d'une fois, Charles était passé par là. Il savait que dans cette demeure vivait la comtesse d'Auxonne, qui s'y était retirée, jeune encore, après la mort d'un époux

très cher. Mais il ne la connaissait pas, car elle n'avait jamais paru à la cour, les comtes d'Auxonne maintenant depuis des siècles – platoniquement, d'ailleurs – leurs prétentions à être les seuls souverains de France et considérant les Capétiens et leurs descendants comme des usurpateurs.

Introduits dans une salle du castel, les cavaliers se trouvèrent en présence d'une jeune fille de seize ou dix-sept ans, si belle que le roi, ébloui, demeura sans parole en sa présence. Elle, un peu interdite et rougissante, répondit gravement au salut des étrangers. À cet instant, M^{me} d'Auxonne entra... Le roi et son compagnon s'étant nommés, elle les pria avec bonne grâce de considérer sa demeure comme la leur, tant que l'orage ne leur permettrait pas de regagner Saint-Germain. C'était une femme fort belle encore, de noble allure, de mine grave et quelque peu altière. Sa fille avait une beauté moins imposante et beaucoup plus de charme... Charles et M. de Trégunc demeurèrent près de deux heures en ce logis. Et deux jours plus tard, le roi, toujours accompagné de son confident, venait rendre

visite à la comtesse, ou plutôt à la charmante Marguerite.

Le castel et ses habitants le revirent encore les semaines suivantes. Il était amoureux fou ; mais, bien vite, il se convainquit que cette jeune fille, d'âme très haute et de vertu délicate, n'accepterait jamais près de lui qu'une situation légitime.

Alors, un jour, il demanda à M^{me} d'Auxonne de lui donner sa fille pour épouse.

– Et que dira la reine votre mère, sire ? objecta la comtesse. On assure qu'elle gouverne tout, prétend dominer partout et sur tous. De quel œil verra-t-elle ma fille, surtout si, comme on le dit, elle a pour vous d'autres projets ?

– Il est vrai que Madame ma mère fait peser sur moi un joug tyrannique, avoua le roi. Mais j'ai l'intention de l'écarter peu à peu du pouvoir et de gouverner bientôt moi-même... Jusqu'à ce que j'y sois parvenu, il conviendrait que mon union avec M^{me} Marguerite demeurât secrète, afin d'épargner à ma chère épouse les effets possibles du mécontentement de la reine.

M^{me} d'Auxonne était une femme de vertu inattaquable, mais orgueilleuse et de grande ambition. Dès le premier jour, l'effet que produisait sa fille sur le roi ne lui avait pas échappé et elle avait aussitôt pensé que Marguerite, descendante des rois carolingiens, était désignée pour devenir reine de France. Elle savait que la jeune fille, sous un air de douceur et de grâce, avait une âme énergique, une volonté ferme qui étaierait celle du roi, trop soumise à l'influence de la reine mère. Son consentement fut donc donné à l'union désirée par Charles, avec l'acquiescement spontané de Marguerite. Un soir, après des fiançailles de quelques jours, le jeune souverain et l'héritière des comtes d'Auxonne reçurent secrètement, dans une salle du castel, la bénédiction nuptiale par le ministère du curé de Saint-Julien.

La semaine suivante, le roi, qui avait prolongé son séjour à Saint-Germain, dut cependant rentrer au Louvre. Mais plus d'une fois, au cours de l'hiver, sous prétexte de chasse, il vint passer vingt-quatre heures près de sa femme, toujours ardemment aimée. Il était accompagné du

marquis de Trégunc et du jeune Wennaël de Rochelyse, seuls confidants de son secret. Car, sans doute averti par quelque instinct que sa mère ne pourrait avoir que haine pour cette belle et si parfaite Marguerite, il avait toujours eu soin de ne parler à quiconque de l'hospitalité reçue chez les dames d'Auxonne, ni des visites qu'il leur avait faites par la suite. À plus forte raison voulait-il que son mariage demeurât ignoré de tous.

Pendant cette année-là, Charles fit de louables efforts pour échapper au joug maternel. Discrètement M^{me} d'Auxonne l'y encourageait. Mais elle ne trouvait pas en Marguerite l'auxiliaire qu'elle souhaitait. La jeune femme, pour le moment, n'était qu'une amoureuse, chez qui ne s'éveillait pas encore l'ambition. Elle ne voyait dans le roi qu'un époux très cher et, ayant elle aussi une instinctive crainte de Catherine, elle ne pouvait penser sans effroi au jour où cette reine mère, que le jeune souverain semblait vraiment redouter, apprendrait le mariage de son fils.

Au mois de septembre de l'année suivante, celle qui était de droit, sinon officiellement, la reine de France mit au monde des jumeaux, un garçon et une fille, qui reçurent les noms d'Henri et de Marguerite-Marie.

Le roi se trouvait à cette époque en son château de Saint-Germain. Il en profita pour venir voir fréquemment sa femme et ses enfants. Toujours fort épris de la charmante Marguerite, il témoignait en outre une grande joie de la naissance d'un fils, héritier de sa couronne. Mais il ne se dissimulait pas que la reine Catherine verrait d'un fort mauvais œil cet enfant qui barrerait la route du trône à son fils préféré, Henri, duc d'Anjou... Aussi répondait-il à M^{me} d'Auxonne, qui le pressait d'échapper au despotisme de sa mère :

– Agissons avec précaution, madame, et prenons patience, car la reine n'est pas une femme dont on puisse dédaigner la colère.

À M. de Trégunc, il confiait :

– Je crains beaucoup ma mère pour Marguerite... j'ai l'impression qu'elle la

détestera, qu'elle fera tout pour lui nuire.

Alain de Trégunc, qui connaissait bien Catherine, se trouvait en son for intérieur du même avis que le roi. Il redoutait pour la jeune femme et ses enfants le moment où la reine mère apprendrait ce mariage et encourageait Charles à attendre, pour cette révélation, qu'il eût écarté sa mère du pouvoir et demeurât seul maître du royaume.

Mais dans la lutte sourde qu'il soutenait contre l'astucieuse Florentine, le jeune roi n'était pas le plus fort. Après avoir vécu dans l'ombre, du vivant de son mari et pendant le court règne de son fils François, après avoir connu l'humiliation d'être tenue à l'écart tandis que l'orgueilleuse Diane de Poitiers gouvernait le roi Henri et que François II subissait l'influence de sa jeune épouse, la belle Marie Stuart, Catherine jouissait âprement de régner à son tour, d'intriguer, de régenter, d'exercer de sournoises représailles.

Elle se flattait de dominer toujours son fils Charles, caractère sans véritable énergie dont elle s'efforçait d'étouffer les bons instincts, les

aspirations généreuses, les vellétés d'indépendance. Quant au futur mariage du roi, il n'y avait point à douter qu'elle lui imposerait son choix, c'est-à-dire une femme assez insignifiante et assez docile aux directions de sa belle-mère pour que celle-ci n'eût craindre aucun conflit d'influence.

Comment Catherine apprit-elle que Charles était uni à Marguerite d'Auxonne et qu'il en avait deux enfants ?... Maintenant, M. de Rochelyse, par les aveux que la torture avait arrachés à Lorenzo Calmeni, savait que le baron de Pelveden était l'auteur de cette découverte et de cette dénonciation. Pendant près d'un an, la reine et lui avaient médité, préparé le crime, en attendant le moment favorable. Lorenzo avait été choisi comme complice. Au jour choisi, lui et Pelveden mettaient le feu à l'église de Saint-Julien et à deux maisons du village. Puis, tandis que les serviteurs de M^{me} d'Auxonne couraient aider les habitants à lutter contre l'incendie qui se propageait aux autres logis, les deux misérables s'introduisaient dans le castel, tuaient la comtesse et sa fille et emportaient les jumeaux.

Calmeni s'était assuré de l'aide d'une femme qui devait accompagner le baron pour soigner les enfants pendant le voyage de Paris en Bretagne. Car c'était là que la reine avait décidé de cacher les pauvres petits, qu'une crainte superstitieuse l'empêchait de faire mourir. Tandis que Calmeni rentrait à Paris, une fois le forfait accompli, François de Pelveden s'en allait à cheval, escortant la litière où se tenaient la femme et les enfants. Il s'était grimé de façon à ne pouvoir être reconnu et, en chemin, fit halte le moins possible dans les hôtelleries... Il arriva ainsi à une lieue de Plomodiem. Sur ses instructions, son écuyer – ce n'était pas encore Cabioche, mais il n'était pas plus embarrassé de scrupules – conduisit la litière en un endroit désert et sauvage, puis, la nuit venue, emporta le petit Henri pour l'abandonner à une centaine de mètres de Plomodiem. Pendant ce temps, le baron, désireux de se débarrasser d'un témoin compromettant, tuait la femme d'un coup de dague au cœur. Après quoi, emportant la petite fille, il prenait le chemin de Rosmadec, bientôt rejoint par l'écuyer qui avait accompli sans encombre sa criminelle mission.

Tel fut, dans ses grandes lignes, le dramatique récit qu'entendirent Bérengère et Gwennoilé. La jeune fille, pâle d'émotion, attachait sur Wennaël des yeux pleins de larmes. Gwennoilé serrait l'une contre l'autre ses mains diaphanes, tandis que son visage frémissant, son regard ardemment ému dénotaient les sentiments qui l'agitaient à cette évocation de l'affreuse tragédie.

Mais ni chez le frère, ni chez la sœur, on ne pouvait discerner un mouvement d'orgueil à la révélation de leur origine royale.

M. de Rochelyse conclut en disant, à l'adresse du jeune clerc :

– Vous êtes donc Henri de Valois, légitime roi de France... Vous êtes le roi Henri III. L'autre, votre oncle, n'est qu'un usurpateur.

– Moi ?... moi ? murmura Gwennoilé.

Il regardait le duc avec une sorte d'effroi... Et sa main se leva, fit le geste d'écarter quelque vision pénible...

– ... Moi, le roi de France ? Oh ! monseigneur, ne voyez-vous pas que je suis un pauvre enfant malade, que Dieu va rappeler à lui ?

– Non, vous guérirez ! Il faut que vous guérissiez !... Car, sans cela, c'est elle qui triompherait... elle, votre aïeule, qui fit périr votre mère et votre grand-mère maternelle... qui fit mourir par le poison le roi votre père.

Tout en parlant, Wennaël se levait, s'approchait du jeune clerc et posait sa main sur les souples cheveux noirs.

Bérenghère laissa échapper une exclamation d'horreur et Gwennolé eut un sursaut, en levant sur M. de Rochelyse des yeux animés de douloureux effroi.

– Serait-ce possible ?

– De ceci, j'ai la preuve depuis longtemps... On prétend que le roi mourut des remords qui le poursuivaient depuis la Saint-Barthélemy. Ces

remords, je sais qu'il les eut, mais seulement parce qu'il regrettait de n'avoir pas eu assez d'énergie pour enlever tout pouvoir à sa mère et empêcher ainsi cette affreuse tuerie. Un jour, on connaîtra la vérité sur ce point, on verra que Catherine en fut l'auteur responsable et obligea le roi, ignorant de ces criminels projets, à prendre sur lui, une fois le coup fait, la responsabilité d'ordres qu'il n'avait pas donnés... Qu'il ait été coupable de faiblesse, et très coupable même, je ne le nie point. Mais à cette époque – deux ans avant sa mort – il était malade déjà, souffrant de mystérieux malaises qui assombrissaient de plus en plus son humeur. En outre, il ne s'était pas consolé de la fin terrible de sa femme et de ses enfants. Élisabeth d'Autriche, l'épouse choisie par sa mère, ne lui donnait pas de fils. M. de Trégunc, son confident, l'ami sur lequel il pouvait s'appuyer sans crainte, avait été assassiné le jour de la Saint-Barthélemy par le baron de Pelveden...

– Par le baron de Pelveden ! répéta Bérengère d'une voix étouffée.

– Oui, par ce misérable, par ce monstre... et avec la complicité de la reine mère. Oh ! j'ai aussi un lourd compte à lui faire payer !... Ce pauvre roi, donc, se voyait entouré de faux courtisans et d'espions. Plus d'une fois, il me fit confiance de ses souffrances morales et physiques... Puis, un jour, comme le mal empirait, il me dit : « Wennaël, il me semble qu'on m'empoisonne. » J'y avais déjà songé, je faisais faire de discrètes recherches dans l'entourage royal... Mais la mystérieuse maladie continuait ses ravages. Tourmenté par un sombre délire, le roi renvoyait en pensée le massacre du 23 août 1572 et s'effrayait à la pensée du compte que lui en demanderait le Souverain Juge. Il mourut le jour de la Pentecôte 1574. Depuis quelques jours, la reine Catherine s'était arrangée pour écarter ceux qui étaient dévoués à son fils. Deux gentilshommes à sa dévotion ne quittaient pas la chambre royale, surveillant la nourrice du roi qui donnait des soins au malade. Ce fut par cette femme que j'appris plus tard les détails de cette fin douloureuse, ce fut elle qui nous rapporta une parole que Charles IX avait réussi à

lui murmurer à l'oreille, pendant un instant d'inattention de ses geôliers : « Dis à M. de Rochelyse qu'il cherche... qu'il cherche toujours ! »

Des larmes glissaient le long des joues de Bérengère. Gwennolé, les mains jointes, les paupières un peu baissées, priait visiblement.

M. de Rochelyse reprit :

– Cette dernière recommandation du roi, j'ai tout mis en œuvre pour l'accomplir. En premier lieu, j'ai réussi à acquérir la preuve formelle qu'il avait bien été empoisonné lentement par Lorenzo Calmeni sur les instigations de la reine mère. J'ai appris aussi bien d'autres choses sur celle-ci, sur ses complices... Mais la recherche des enfants du roi me réservait de plus grandes difficultés. L'incendie, le double assassinat, le rapt des jumeaux, toute cette série de crimes avait été accomplie dans un tel secret, avec une si grande habileté, que pendant des années je ne pus arriver à aucun résultat réellement sérieux. Enfin, un jour, la Providence permit que tu parusses devant moi, Bérengère. Dès lors, je me trouvai sur la

bonne voie. Mes soupçons devinrent une certitude quand je connus l'effet que produisait sur M. de Pelveden ta fuite de Rosmadec, quand je vis la reine tout risquer pour te reprendre à moi, à moi, le neveu du marquis de Trégunc tué par son ordre, à moi, qu'elle sait être son implacable ennemi.

– Voilà donc pourquoi ce Calmeni m'avait enlevée, jetée dans cette prison ? dit Bérengère en frissonnant.

– Oui, c'est pour ce seul motif, ma chère enfant. La reine savait que, si j'avais une certitude sur ton origine, je n'hésiterais pas à dévoiler par quels crimes elle avait enlevé au roi Charles sa femme et ses enfants. Mais bien plus encore, elle redoutait que je découvrisse ton frère. Car celui-là, c'était le vrai roi de France... celui-là, si je le retrouvais, détrônerait celui qui règne indûment sous le nom de Henri III. Or, sachant que tu avais été emmenée en Bretagne par le baron de Pelveden, j'avais bientôt songé que peut-être il convenait de diriger mes recherches de ce côté pour le fils du roi. Voilà pourquoi nous

sommes partis pour Ménez-Run... À ce moment, je ne possédais aucun indice, seule, une sorte d'instinct, assez fréquent chez moi, m'avertissait que je me trouvais dans la bonne voie. Vint le jour où, au cours d'une promenade avec toi, Bérengère, je vis apparaître devant moi un des clercs instruits par le recteur de Langalet. Aussitôt, en sa physionomie, quelque chose me frappa... Un peu plus tard, en le considérant tandis qu'il te montrait l'église, la ressemblance que je cherchais à définir se précisa. Rentré chez moi, je regardai aussitôt un portrait de Charles IX et m'assurait qu'en effet ce jeune clerc lui ressemblait, non par l'expression, mais par certains traits.

– Et vous êtes venu voir si j'avais une marque au bras ? dit Gwennolé. Mais cependant vous ne l'avez pas trouvée ?

– En effet. Toutefois, je pensais qu'elle avait pu exister dans votre jeune âge, puis disparaître. C'est pourquoi j'ai fait chercher Marie-Josèphe Arzen... Et elle a confirmé ce qui était déjà pour moi une certitude. Puis pour donner encore à

celle-ci une plus grande force, est venue la menace contre votre vie, dont j'ai été averti par l'un de mes espions... Enfin, sachez que le baron de Pelveden, tout impotent qu'il soit, a jugé si redoutable ma présence ici, « près de Langalet où vivait un enfant abandonné en l'année même où disparurent les jumeaux du roi », qu'il est parti aussitôt et se trouve depuis deux jours dans une mesure abandonnée, cachée sous la végétation forestière.

Bérenghère pâlit, en levant sur le duc des yeux pleins d'effroi.

– Il est près d'ici ?

– Oui, mignonne. Mais tu n'as rien à craindre de lui, je te l'affirme. Tous ses desseins, tous ses criminels projets, je les connais ou je les soupçonne. Il est devenu complètement inoffensif, aussi bien pour toi que pour ton frère... Et maintenant, sire, vous qui êtes mon roi et mon maître, laissez-moi vous assurer de tout mon dévouement et de vous jurer que toutes mes forces, toute ma vie et tous les biens que je possède seront employés à vous rendre le trône

qui vous appartient.

En parlant ainsi, M. de Rochelyse faisait quelques pas et, mettant un genou en terre, prenait la main fine, aux os saillants, sur laquelle il posa ses lèvres.

Gwennolé eut un mouvement pour la retirer, en balbutiant avec confusion :

– Oh ! monseigneur !... monseigneur, je vous en prie !

– Vous êtes le roi de France et, en tant que sujet, je vous rends hommage.

Puis, se relevant, M. de Rochelyse se tourna vers Bérengère qui attachait sur lui son regard ému, encore humide de larmes.

– Quant à vous, Marguerite-Marie de Valois, fille du roi Charles IX, sœur du roi Henri III, il vous appartient de me dire, en toute liberté, si vous maintenez l’engagement pris à mon égard, quand vous vous croyiez encore une enfant sans nom, sans famille.

D’un bond, elle fut debout, s’élança vers le duc et lui saisit la main.

– Wennaël, Bérengère ne changera pas en devenant Marguerite-Marie ! Elle est à vous, son bienfaiteur, son maître... Elle est à vous pour la vie.

Un ardent regard d’amour enveloppa la jeune fille toute tremblante d’émotion. Puis, s’adressant à Gwennolé, M. de Rochelyse expliqua :

– Nous sommes fiancés, Bérengère et moi, sous réserve de votre approbation, sire.

– Si vous la souhaitez, je vous la donne de toute mon âme ! Mais je ne suis rien, monseigneur... rien qu’un enfant qui va bientôt quitter ce monde...

– Ne parlez pas ainsi ! s’écria Bérengère.

D’un élan, elle fut à genoux près du jeune malade et prit ses doigts brûlants qu’elle serra entre les siens.

– ... Quoi, je vous retrouve, mon frère, et vous me quitteriez ? Non, non, nous demanderons à Dieu qu’il vous garde à nous !... Et nous vous soignerons si bien, vous verrez... vous verrez !

Gwennolé attachait un regard de douceur émue

sur le charmant visage, en répliquant de sa voix faible :

– Si Dieu le veut, en effet, je puis guérir, chère sœur... et votre affection, celle de M. le duc de Rochelyse seront pour moi une bien grande joie, une joie qui compenserait un peu le fardeau affreux dont je me verrais accablé... Roi de France, moi !... Non, non, ce n'est pas possible ! Je serais incapable... et d'ailleurs, de tout mon cœur, de toute mon âme, je me suis donné au Seigneur, tout indigne que j'en sois, pour le servir dans le ministère des âmes.

– Fort bien... mais maintenant, sire, Dieu vous appelle à une autre tâche, autrement lourde, je le reconnais, et même redoutable pour une nature telle que la vôtre, noble, loyale, dénuée d'ambition. Le royaume de France est en grand péril, le roi Henri laisse faire, par faiblesse, par lâcheté. Cette malheureuse France est déchirée par les guerres civiles ; toutes les lois divines et humaines sont violées, foulées aux pieds, en premier lieu par ceux-mêmes, les souverains, qui devraient être un exemple pour leur peuple. Or,

voilà ce que vous êtes appelé à réformer, sire. Voilà cette nation qui, dans ce qu'elle a encore d'honnête, appelle un sauveur, un souverain capable de la gouverner dans la justice, de punir le crime, la corruption, les sacrilèges défis lancés à la face du ciel.

Le pâle visage eut un frémissement. Gwennolé répéta, avec une intonation d'angoisse dans la voix :

– Mais je serais incapable...

– Je demeurerai votre conseil et votre guide tant que vous le jugerez nécessaire. Et, toujours, vous trouverez en moi le plus dévoué de vos sujets... Mais, après ces émotions, il convient de vous laisser reposer. Plus tard, je vous ferai connaître ce qui me reste encore à vous apprendre. Viens, Bérengère, laissons un moment le roi. Tout à l'heure, s'il le permet, tu pourras revenir près de lui.

– Le voulez-vous, mon frère ? demanda la jeune fille en pressant doucement la main de Gwennolé.

– Si je le veux !... Oui, chère sœur, revenez bientôt. Vous me raconterez votre existence, les épreuves par lesquelles vous êtes passée, pauvre petite.

– Oui, je vous dirai tout cela... et vous verrez ce que je dois à M. de Rochelyse, vous comprendrez pourquoi je lui garde une telle reconnaissance. À tout à l’heure, mon frère !

Elle sortit avec le duc, par la porte qui donnait dans le cabinet de M. de Rochelyse. Wennaël, l’entourant de ses bras, pencha vers elle son visage que faisait frémir une vive émotion.

– Ainsi, ma Bérengère, – car tu seras toujours Bérengère pour moi, – tu ne souhaites pas devenir impératrice ou reine ?

– Oh ! Wennaël, vous êtes pour moi bien au-dessus de tous les souverains du monde, vous le savez bien !... Et vous savez aussi qu’il n’y a pas d’ambition en moi.

– Non, il n’y a que la simplicité, la droiture et le plus pur amour. Ma chère mie, s’il t’avait plu de ceindre une couronne, j’aurais assez de

puissance pour acquérir un royaume. Le veux-tu ?

– Non, non, Wennaël ! Je ne veux que vous, mon ami, mon sauveur !

Il la pressa contre lui, baisa le palpitant petit visage, les yeux éclairés d'ardente tendresse.

– Oui, ton ami... ton meilleur ami, toujours. Ainsi donc, tu acceptes d'être unie à moi, demain ?

– Quand vous le voudrez, j'en serai trop heureuse.

– Eh bien ! notre mariage sera béni demain matin, si toutefois l'état de ton frère ne s'est pas aggravé.

– Oh ! Wennaël, comme il paraît malade ! Croyez-vous qu'il puisse guérir ?

La physionomie de M. de Rochelyse s'assombrit.

– Dieu seul le sait ! Il est très mal, nous ne pouvons nous le dissimuler. En outre, il ne paraît pas tenir à la vie. Non, en vérité, la révélation de son origine royale, la perspective de régner sur la

France ne lui donnent ni joie, ni désir de recouvrer la santé. Son âme, déjà, semble détachée de la terre... Mais, moi, je veux qu'il vive !... Je veux qu'il monte sur ce trône qui lui appartient, après que j'en aurai descendu celui qui s'intitule faussement Henri III ! Oui, vraiment, il serait trop affreux qu'au moment où je retrouve le fils de Charles IX la mort me le prenne et me ravisse ma vengeance !

Bérenghère se redressa, en attachant un regard d'effroi sur la physionomie tendue de Wennaël, sur ses yeux étincelants.

– Votre vengeance ? De quel ton vous dites cela !... Et de qui donc voulez-vous vous venger ?

– De qui ? Tu demandes de qui ?... Oublies-tu que mon oncle a été assassiné par ordre de la reine mère ?... que celle-ci a essayé de te ravir à moi, et que, maintenant encore... ? Mais non, tu ne peux comprendre cela, petite âme trop bonne, en qui régne l'indulgence et la charité...

Il appuyait sa joue contre la chevelure soyeuse, en parlant d'une voix tout à coup adoucie.

– ... Moi, vois-tu, je ne suis pas ainsi. Je sais aimer profondément, fidèlement... mais je ne pardonne pas aux coupables, aux grands coupables que sont la reine Catherine et ses complices. La mère, l'aïeule criminelle, se verra châtiée, d'abord, quand toute la vérité sera connue de la France et de l'Europe... puis, ensuite, quand des juges intègres prononceront contre elle la peine méritée. Oui, le monde tressaillira d'horreur et de mépris, le jour où il connaîtra les crimes de Catherine de Médicis, mère et aïeule indigne !

– C'est ma grand-mère ! murmura Bérengère avec un frisson.

– Hélas ! pauvre petite !... Laissons plutôt ce douloureux sujet. Allons retrouver M^{me} de Trégunc et prépare-toi pour la cérémonie de demain, qui aura lieu en présence de ton frère, et dans son appartement, puisqu'il lui est impossible de se rendre jusqu'à la chapelle. J'y ferai assister d'assez nombreux témoins, qui pourront, à l'occasion, affirmer que notre union a été contractée selon toutes les formes, car on ne

saurait prendre trop de précautions, avec un adversaire tel que la reine.

– Vous y convierez M. de Sorignan, n'est-ce pas ?

Le visage de Wennaël eut un léger tressaillement.

– Non, mignonne, dit-il avec calme. J'ai le regret de t'apprendre que ce jeune homme ne me donne pas toute satisfaction et que je crains d'être bientôt obligé de me séparer de lui.

La surprise et le chagrin apparurent dans le regard de Bérengère.

– Serait-ce possible ? Lui pour qui vous vous êtes montré si bon !... Jamais je n'aurais pensé qu'il pût vous mécontenter !

– Il l'a fait, cependant. Je ne puis te dire de quelle façon... mais sois certaine qu'en l'écartant de nous, j'agis en toute justice.

– Je n'en doute pas, Wennaël... Et, maintenant, je comprends pourquoi M^{me} de Trégunc et vous paraissiez peu soucieux que je le reçusse en ami, comme vous me le permettiez tout d'abord. Mais

ce que vous m'apprenez là me fait beaucoup de peine... une très grande peine, car j'avais de l'affection pour lui... et je ne puis oublier qu'il m'a enlevée des mains du baron de Pelveden.

Des larmes venaient aux beaux yeux tristes. D'un geste ardent, Wennaël pressa contre sa poitrine la petite tête frémissante. Bérengère eut un léger cri de douleur. Le sphinx d'émeraude venait de meurtrir le délicat épiderme de la joue.

– Quoi, chère petite fille ?... Que t'ai-je fait là ?

Elle sourit en lui répondant :

– Bien peu de chose... Mais il est mauvais, ce sphinx. Je le déteste de plus en plus.

– Ne le déteste pas trop, ma bien-aimée. Le mystère est quelquefois nécessaire et peut cacher de nobles buts.

La voix au timbre charmeur avait une légère intonation d'angoisse et, vers la jeune fille, s'abaissait un regard anxieux, couvert d'ombre, mais toujours chargé du plus profond amour.

18

Gaspard avait passé cette journée dans un état de fièvre intérieure qu'il réussissait à ne point laisser soupçonner au-dehors. L'instant critique approchait. Il avait sans encombre porté, le matin même, sa seconde tenue de garde à la vieille maison et, avec M. de Pelveden qui s'y trouvait seul, avait convenu de venir chercher Françoise dès que le jour tomberait, afin de l'introduire à Ménez-Run. La plus dangereuse phase de la difficile partie engagée commencerait à ce moment et, quelque brave que fût Sorignan, il ne l'envisageait pas sans quelque frisson d'anxiété.

Mais, plus haut que tout, parlaient son indignation, sa jalouse fureur contre le duc et les sentiments que lui inspirait Bérengère. Pas un instant il ne songeait à reculer. Mais il n'ignorait pas que, s'il échouait, c'était la mort pour lui.

« Mourir, soit, pensait-il. Mais si, au moins,

auparavant, je pouvais « lui » enlever Bérengère ! »

Il manœuvra, au cours de l'après-midi, pour éviter que quelqu'un des autres gardes lui fît une offre de promenade. La façon inquiète dont le regardait parfois Molf de Lucignan ne lui avait pas échappé, en ces derniers jours, et le portait à se demander si ce jeune homme n'éprouvait pas quelque défiance à son égard.

Aussi crut-il bon de lui dire, en confidence, qu'une amie du temps où il habitait Rosmadec se trouvait depuis quelques jours à Langalet, pour le voir, et qu'ils se rencontreraient aux alentours de Ménez-Run.

Lucignan ne manifesta aucune surprise. Mais il fit observer :

– Je vous conseille, dans votre intérêt, de prendre bien garde à ce que vous dites, en causant avec cette personne. Il faut se défier de la langue des femmes, comme de leur curiosité... surtout quand on est au service de M^{gr} de Rochelyse.

Ces paroles provoquèrent chez Gaspard une

désagréable sensation de froid. Mais il répondit, avec une apparente tranquillité :

– Soyez sans crainte, Lucignan, je ne l’oublie pas.

Cet après-midi-là, précisément, il se trouvait de garde avec Carhoët dans l’antichambre ducale, quand M. de Rochelyse, venant de la chambre de Gwennolé, sortit de son cabinet avec Bérengère. Pour venir, Wennaël s’était servi d’un des passages secrets nombreux dans le féodal logis. Mais, sans doute, voulait-il maintenant que Sorignan le vît avec Bérengère... Et, s’il souhaitait exaspérer le jeune homme, exalter encore sa résolution, il se serait tenu pour assuré d’y avoir réussi s’il avait perçu la sombre fureur des yeux qui suivaient la jeune fille et son noble compagnon.

Car Sorignan venait d’éprouver une âpre souffrance, en rencontrant le regard que Bérengère attachait sur lui au passage : regard de reproche, de chagrin, aussitôt détourné, comme si la vue de Gaspard lui avait été pénible... ou importune.

C'était à cette dernière interprétation que s'arrêtait Gaspard. Tout aussitôt, il pensait :

« Le duc, pour justifier la défense qu'il lui a faite de me recevoir, lui aura dit du mal de moi... Et elle le croit... aveuglément, lui qu'elle connaît depuis si peu de temps ! Ah ! le maudit ! Pourra-t-elle jamais l'oublier, cette malheureuse enfant qui semble tellement sous sa domination ? »

Semblable incident n'était pas fait pour affaiblir la résolution de Sorignan. Ce fut dans une disposition de farouche fermeté que, vers l'heure du crépuscule, il s'achemina vers la maison abandonnée.

Françoise se trouvait là, debout près du baron qui lui parlait à mi-voix. Quand apparut son neveu, l'infirmes se tut... M^{lle} d'Erbannes, en se détournant, tendit la main au jeune homme.

– Eh bien ! Gaspard, c'est pour ce soir ?

– Oui, si vous y êtes décidée aussi... Vous avez mis mon costume ?

Il prenait le mauvais lumignon qui charbonnait, posé sur une table demi-pourrie, et

l'élevait pour mieux considérer sa fiancée.

– Il vous sied parfaitement, ma mie !

– N'est-ce pas ? dit coquettement Françoise.
Vous pensez que les hommes qui gardent l'entrée de Ménez-Run n'auront pas de soupçons ?

– Pas le moindre, très probablement.

M. de Pelveden éleva la voix :

– Vous n'avez rien appris de nouveau, là-haut, Gaspard ?

– Rien, monsieur.

Il répondait en toute sincérité, car il ignorait complètement la présence de Gwennolé Arzen à Ménez-Run, tellement la plus complète discrétion était bien observée dans l'entourage du duc de Rochelyse.

M. de Pelveden marmotta :

– Je m'étonne de n'avoir pas revu Cabioche depuis hier... La mission que je lui avais donnée a peut-être exigé qu'il demeurât sur les lieux, pour saisir l'instant propice. Mais je voudrais bien savoir...

– Nous partons, Gaspard ? demanda M^{lle} d’Erbannes.

– Oui, c’est le moment.

Le baron s’informa :

– Avez-vous vos armes, Françoise ?

– Tout ce qu’il faut, monsieur.

Sorignan aida la jeune fille à s’envelopper d’un grand manteau semblable au sien et dont le port était justifié par le temps pluvieux. Puis ils prirent congé du baron, qui leur jeta ce bref adieu :

– Réussissez, il y va de votre vie.

Pendant un moment, M. de Pelveden écouta les pas qui s’éloignaient sur le sol mouillé. Ses doigts crispés serraient les appuis vermoulus du fauteuil. La jaune et fumeuse lumière éclairait le bas de son visage, la bouche contractée en un rictus de haine et qui murmurait avec colère :

– Viens donc !... Viens donc, Cabioche ! Viens me dire si tu as réussi à « nous » en délivrer définitivement ! Brute, que fais-tu à tarder ainsi ? Ah ! si je pouvais, moi... comme

autrefois ! Je n'ai eu besoin de personne pour plonger ma dague dans la poitrine de « sa » mère !

Sous la pluie fine, Françoise et Gaspard avaient atteint l'enceinte de Ménez-Run, du côté de la forêt. Quand Sorignan eut donné le mot de passe, la porte fut ouverte par un des gardiens qui éleva sa lanterne pour examiner rapidement les promeneurs... Après quoi, il referma la porte et rentra dans le corps de garde, sans avoir prononcé une parole.

– Allons, tout s'est bien passé ! chuchota Françoise à l'oreille de son fiancé, tandis qu'ils traversaient la cour.

– Très bien. Mais ce n'est que le plus facile.

Dans le recoin d'un couloir, Gaspard avait caché une lanterne qu'il alluma... Et, par d'autres couloirs sombres, il conduisit sa compagne jusqu'à une étroite logette pratiquée dans l'énorme épaisseur d'un mur. Il l'avait découverte la veille, en rôdant pour chercher en quel lieu pourrait se cacher Françoise jusqu'au moment où les habitants du château se seraient

retirés pour la nuit en leur logement particulier.

Quand il eut pris congé d'elle, Françoise, absorbée en ses pensées, en ses combinaisons d'amoureuse et d'intrigante, laissa passer les premières heures d'attente sans trop s'en apercevoir. Ne pouvant, par crainte d'éveiller la défiance du soupçonneux Pelveden, refuser de s'associer à l'action de Gaspard, elle avait déjà bâti un nouveau plan pour tirer avantage, aux yeux de celui qui était son maître, de l'aide qu'elle prêtait aux ennemis du duc. En fait de duplicité, il existait peu d'imaginations aussi fertiles que la sienne et, sur ce point, elle était vraiment digne de rivaliser avec la reine Catherine, avec le fourbe Pelveden lui-même.

Mais, peu à peu, l'impatience la gagna. Elle sentait en elle une hâte, une fièvre d'engager la périlleuse action. Oh ! tenir en son pouvoir cette Bérengère !... cette enfant devenue si odieusement jolie, qu'une fantaisie du duc de Rochelyse avait enlevée à son misérable sort... la livrer au baron de Pelveden qui – elle le soupçonnait – ne commettrait pas, cette fois,

l'imprudence de lui laisser la vie... Puis, débarrassée de Gaspard, auquel le duc infligerait le châtement des traîtres, elle, Françoise d'Erbannes, verrait enfin se réaliser son rêve d'amour et d'ambition. M. de Rochelyse aurait pu apprécier son dévouement, son habileté à le servir, et l'ardeur d'une passion qui ne connaissait pas d'obstacles. Sa beauté achèverait de le conquérir... et, bien vite, il oublierait cette petite Bérengère, dont il était, d'ailleurs, peut-être déjà las... cette petite fille simple, sans esprit, dont il avait pu s'amuser quelque temps, mais qui ne pouvait soutenir une longue comparaison avec la belle, l'habile, l'insinuante M^{lle} d'Erbannes, que la faveur de ce très puissant et très mystérieux seigneur consacrerait comme l'une des reines de Paris et de la cour.

Des visions d'existence féerique, de jouissances raffinées, d'orgueilleux triomphes passaient dans le cerveau enfiévré, à la fois, par l'attente et par la pensée que, dans cette demeure, peut-être pas loin d'elle, se trouvait ce duc de Rochelyse dont elle s'était faite la servante très humble et très soumise. Puis la pensée de

Bérenghère lui revenait à l'esprit. Elle évoquait à nouveau la fine et souple amazone, le ravissant profil entrevu peu de temps auparavant... Et, à l'idée que, sur cette petite créature détestée, les yeux fauves, les yeux énigmatiques pouvaient s'arrêter avec cette complaisance qu'elle-même y avait jusqu'alors vainement cherchée, Françoise frissonnait de fureur jalouse et sentait bouillonner en ses artères un sang brûlant.

La solitude, les ténèbres, le profond silence avaient surexcité au maximum les nerfs de la jeune fille quand, après minuit, Gaspard apparut, ses chaussures enveloppées de linges pour étouffer le bruit de ses pas et portant une lanterne dont il avait en partie voilé la lumière.

– Enfin ! Je me mourais d'impatience ! lui dit Françoise en se glissant prestement hors de la logette.

– Je ne pouvais venir plus tôt. Il est à peine la demie de minuit... Vous n'avez entendu personne par ici ?

– Personne... pas le moindre bruit !

– Allons donc, maintenant... et que Dieu nous aide !

L'endroit où Sorignan avait caché sa fiancée n'était pas très éloigné du corps de logis où se trouvait l'appartement de M^{me} de Trégunc. Ils furent bientôt à la grande salle voûtée dont une des portes ouvrait sur le jardin... Celui-ci disparaissait dans les ténèbres, car, ce soir, d'épais nuages couvraient le croissant lunaire. Une pluie fine tombait. Sur le sol mouillé, Gaspard et Françoise, à pas feutrés, avancèrent jusqu'au bâtiment dont, comme l'autre soir, une des fenêtres en ogive était éclairée par une discrète lueur de veilleuse.

– Pourvu que la porte ne soit pas fermée à clef ! chuchota Gaspard.

Mais non, la poignée de fer tournait facilement et le vantail s'ouvrit sans bruit.

Sur les tapis, les deux femmes hindoues dormaient. Gaspard désigna à M^{lle} d'Erbannes la porte devant laquelle tombait une tapisserie.

– C'est là qu'il nous faut entrer. Mais,

d'abord, immobilisons ces femmes... Vous celle-ci... moi celle-là...

D'un bond, ils étaient sur les Hindoues. Celles-ci, avant d'être complètement réveillées, se trouvaient bâillonnées, ligotées... Après quoi, les deux jeunes gens s'avancèrent vers la tapisserie.

Il était convenu entre eux que si, dans cette pièce, se trouvait M^{me} de Trégunc, celle-ci subirait le même sort que ses femmes. Pour Bérengère, – bien que Gaspard y répugnât fort, – ils avaient décidé de s'emparer d'elle par surprise et de lui appliquer sur la bouche un léger bâillon, pour éviter qu'elle ne donnât l'éveil au cas, très probable, assurait Françoise, où elle ne se soucierait pas de salut que lui apportaient Sorignan et M^{lle} d'Erbannes.

Derrière la tapisserie que soulevait avec précaution la main de la jeune fille, il n'y avait point de porte... Une douce lumière s'échappant d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond éclairait discrètement la grande pièce au sol recouvert de tapis. Sur un lit bas, garni de

coussins, se voyait étendue une forme féminine dont la tête était enveloppée d'un voile blanc et le corps à demi caché sous une peau de panthère. Derrière ce lit retombait une large tenture de damas rouge.

– Impossible de distinguer si c'est Bérengère... Elle a la tête tournée de l'autre côté, chuchota Françoise. Allons, Gaspard !

Et, tenant à la main un bâillon, elle avança vers le lit, suivie de Gaspard, très pâle, frémissant de tout son corps, mais résolu.

À cet instant, la tenture de damas fut soulevée. Devant les deux jeunes gens apparut M. de Rochelyse.

En même temps, la forme féminine se redressait d'un vif mouvement, montrant le beau visage, les larges yeux noirs de M^{me} de Trégunc.

Françoise eut un cri de terreur et recula, en titubant. Gaspard étouffa une exclamation où se mêlaient la stupéfaction et la rage... Enlevant le poignard de la gaine qui pendait à sa ceinture, il bondit sur le duc. Mais celui-ci, au vol, saisit le

poignet du jeune homme, le tordit sans effort... On entendit un bruit d'os brisés, un cri d'atroce douleur. Livide et chancelant, Gaspard, vaincu par la souffrance, tomba sur les genoux.

M. de Rochelyse se tourna vers Françoise, qui essayait de reprendre sa présence d'esprit.

– À qui était destiné le bâillon que vous tenez à la main, mademoiselle ?

La voix était calme, d'une froideur glacée. Dans la faible clarté, les prunelles fauves étincelaient... Françoise étendit les mains en s'écriant :

– Oh ! monseigneur, ces deux hommes, M. de Pelveden et lui, m'ont forcée, au dernier moment, à participer à cet attentat ! Je n'ai pas eu le temps de vous prévenir... Mais, dès que je l'aurais pu, vous eussiez été averti de l'endroit où ils auraient caché Bérengère... Car c'est Bérengère qu'ils voulaient enlever...

– Je m'en doute bien... Ainsi donc, mademoiselle, en dépit des apparences, vous n'aviez aucune intention de me trahir ?

– Aucune, certes, monseigneur !

– Vous m’êtes toujours aussi dévouée ? Vous avez pour moi le même amour, prêt à tout ?

– Oh ! toujours !... plus que jamais ! s’écria Françoise avec passion.

– Vous entendez, monsieur de Sorignan ?

Le duc regardait Gaspard qui, surmontant sa souffrance, se redressait lentement. Le jeune homme attachait des yeux hagards, stupéfaits, sur les deux interlocuteurs. Qu’entendait-il ? N’était-ce pas un rêve, ce dialogue entre M. de Rochelyse et Françoise ?

Comme répondant à sa pensée, Wennaël dit, avec une froide ironie :

– Voyez donc, monsieur de Sorignan, comme il est dangereux de ne point tenir compte des avertissements que je donne. Je vous avais éclairé au sujet de votre fiancée. Or, vous n’en avez pas tenu compte... et quel est le résultat ? Cette femme, après vous avoir odieusement berné, trahi, et s’être servie de vous pour ses intrigues d’ambition, vous conduit à la mort... Car votre

fiancée, monsieur, est la dernière des misérables, et il faut que vous le sachiez bien avant de mourir.

– Monseigneur ! cria Françoise.

Elle regardait le duc avec une sorte d'affolement. Il eut un sourire de mépris, en la toisant avec le plus glacial dédain.

– Oui, voilà ce que je pense de vous, mademoiselle. Fourberie, mensonge, perversité, existent en vous à un degré rare... Tout à l'heure, vous venez de mentir pour justifier à mes yeux l'aide que vous apportiez à M. de Sorignan. Mais, moi, je sais que vous aviez en haine Bérengère et que vous vouliez la livrer au baron de Pelveden.

– Oh ! je jure... je jure...

– N'ajoutez pas un faux serment au poids qui charge votre conscience. Je vous connais, Françoise d'Erbannes, beaucoup mieux que vous ne pouvez le penser. Je sais quelles sont vos conventions avec Pelveden, pour faire disparaître Bérengère après que vous me l'auriez enlevée... Je sais tout ce qu'il m'est utile de connaître pour

vous démasquer, pour vous punir comme vous le méritez... Vous, Sorignan, lisez d'abord ceci...

D'une poche de son pourpoint, le duc sortit plusieurs papiers qu'il tendit à Gaspard. C'étaient les billets que lui avait écrits Françoise : l'un de Paris, pour lui apprendre que la reine l'envoyait en Bretagne, l'autre de Rosmadec, qui lui annonçait son départ et celui de Graylon pour Ménez-Run, avec communication de la lettre qu'elle écrivait à son fiancé... d'autres l'avertissant de l'arrivée de Pelveden, des desseins menaçants du baron contre le cleric Gwennolé Arzen... Et tous se terminaient par des mots qui ne laissaient aucun doute sur les sentiments de M^{lle} d'Erbannes à l'égard de son noble correspondant : « Votre toute dévouée, jusqu'à la mort... », « Votre très humble servante, qui vit dans la seule espérance de vous revoir... », « Celle dont le cœur vous appartient tout entier, pour la vie... »

Voilà ce que lisait Gaspard... Et le sang montait à son visage, un vertige s'emparait de son cerveau. Les papiers s'échappèrent de ses

doigts tremblants. Il dit d'une voix rauque :

– Je ne puis croire à tant d'abominable duplicité... Défendez-vous donc, Françoise !

Il se tournait vers elle, avec une soudaine violence.

– ... Défendez-vous !... Ou bien, alors, avouez votre ignominie !

M^{lle} d'Erbannes se redressa, les joues en feu, les yeux brillants de défi.

– Eh bien ! oui, j'avoue ! Oui, je vous ai bafoué, trahi... comme, d'ailleurs, j'ai trahi la reine... et cela par amour pour M. de Rochelyse. Vous, Gaspard, je vous ai toujours dédaigné... et, en ces derniers temps, je vous détestais, parce que je sentais que vous me préfériez Bérengère. Mais ce que je n'avouerai jamais...

Elle se tournait vers le duc qui, les bras croisés, continuait de la toiser avec une hauteur méprisante.

– ... C'est que je vous ai trahi, monseigneur ! À vous, j'ai toujours parlé en toute franchise... j'ai dit la vérité, toute la vérité !

– Faut-il vous répéter les paroles mêmes dont vous et le baron de Pelveden vous êtes servis, hier et aujourd’hui, tandis que vous vous entendiez pour que Bérengère, une fois enlevée à ma protection, soit soustraite ensuite à celle de Gaspard et livrée audit Pelveden, son plus mortel ennemi ?

Françoise eut un frisson d’épouvante, en regardant avec égarement la physionomie implacable de M. de Rochelyse.

– Je... je ne comprends pas ce que vous voulez dire, monseigneur...

– Vous le comprenez parfaitement, mademoiselle. Les femmes de votre sorte sont des êtres dangereux, qu’il convient de mettre hors d’état de nuire. Ici, vous êtes sur mes terres, où j’ai droit de justice, droit de vie et de mort. Comme complice de la reine mère et du baron de Pelveden, comme coupable d’attentat contre la liberté et l’existence de Bérengère, comme traître aux engagements pris à mon égard, je vous condamne à la détention perpétuelle dans les cachots de Ménez-Run.

Françoise, devenue livide, chancela en joignant les mains.

– Ce n’est pas possible !... Monseigneur... vous ne pouvez pas...

Elle tombait à genoux, les bras étendus en un geste de supplication. Mais déjà, sur un bref appel de leur maître, deux hommes soulevaient la tenture de damas. En un instant, Françoise eut les bras liés ; sa bouche, qui zézayait : « Grâce !... grâce !... » fut close par un bâillon. Puis l’un des hommes l’entraîna au-dehors, tandis que l’autre demeurait debout près de la porte.

Gaspard avait considéré cette scène avec l’air d’un homme vivant quelque cauchemar affreux. Devant l’atroce révélation qui venait de lui être faite, le malheureux se demandait, en effet, s’il ne devenait pas fou... si réellement cette Françoise d’Erbannes avait pu accumuler tant d’odieux mensonges, tant de sinistres fourberies.

Pourtant, elle venait de l’avouer... elle venait de crier sa passion pour M. de Rochelyse et son dédain, sa haine pour lui, Gaspard de Sorignan...

Il passa une main glacée sur son front qui brûlait. Ses yeux, un peu hagards, allaient de M. de Rochelyse, impassible et aider, à M^{me} de Trégunc, assise sur le lit, les coudes aux genoux, le visage entre ses mains, et qui attachait sur le jeune garde ses beaux yeux sombres, calmes et sans pitié.

Puis son esprit fut traversé de cette pensée : Bérengère... la chère petite Bérengère, allait demeurer au pouvoir du duc de Rochelyse. Tout était fini. Jamais plus il ne pourrait essayer de la sauver...

À ce moment, la voix de Wennaël s'éleva, nette et dure :

– Maintenant, à vous, monsieur de Sorignan. Non seulement vous avez manqué à vos engagements, en parlant à M^{lle} d'Erbannes de ce qui me concerne, moi et ceux de ma maison, mais encore vous vous êtes mis délibérément du côté de mes ennemis... Le reconnaissez-vous ?

Par un effort de volonté, Gaspard se ressaisit. En redressant la tête, il répondit résolument :

– Oui, monseigneur, cela est vrai. Dès le moment où j’ai compris quel sort vous réserviez à Bérengère, j’ai songé à sauver cette pauvre enfant que ma tante m’avait en quelque sorte confiée. Maintenant encore, si je le pouvais, j’essaierais de vous l’enlever, pour la soustraire aux souffrances qui l’attendent.

– Et pour substituer votre amour au mien, ajoutez-le sincèrement.

Comme Gaspard ébauchait un geste de protestation, le duc reprit, avec un accent de froide ironie :

– Je sais à quoi m’en tenir sur ce point. Malheureusement pour vous, je ne suis pas disposé le moins du monde à me laisser prendre celle que j’aime plus que ma vie. Mais votre sollicitude peut se rassurer : Bérengère, qui s’appelle en réalité Marguerite-Marie de Valois, fille légitime du roi Charles IX, sera, ce matin même, unie à moi en présence de son frère retrouvé, lui aussi, et qui, seul, a droit de s’appeler Henri III, roi de France.

Sous le coup de la stupéfaction, Gaspard

recula de quelques pas.

– Qu'est-ce à dire ? bégaya-t-il.

– Simplement qu'il existe là une odieuse, une criminelle machination de la reine mère. En ces derniers temps, vous vous en étiez fait le complice, inconsciemment, je le veux bien. Il n'en est pas moins vrai que, sans les moyens dont je disposais pour déjouer les desseins de la reine, Bérengère serait peut-être maintenant aux mains de son pire ennemi. Et, pendant que vous accordiez ce crédit à ceux qui ne cherchaient que son malheur, vous ne voyiez en M^{me} de Trégunc et en moi que des êtres vils, dépourvus de cœur et de loyauté. Gaspard de Sorignan, vous m'avez trahi, vous vous êtes mis au nombre de mes adversaires. Aujourd'hui, avant le coucher du soleil, vous serez pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Gaspard reçut la sentence avec fermeté. En engageant cette périlleuse partie, il avait fait le sacrifice de sa vie. D'ailleurs, celle-ci, lui semblait-il, n'avait plus maintenant de prix pour lui.

– C’est toute justice, monseigneur. J’ai agi loyalement, mais je me suis trompé. Je paye cette erreur, voilà tout.

– Remettez-moi votre épée, monsieur.

Sur un signe de son maître, l’homme demeuré près de la porte s’avança pour aider le jeune homme, dont la main droite pendait, inerte, à enlever son épée, qu’il posa sur un meuble.

– Maintenant, allez, monsieur. Je ne vous fais pas enchaîner, en considération du service que vous avez autrefois rendu à celle qui sera bientôt ma femme... Il n’y a point, ici, de ministre de votre religion. Si vous désirez voir mon chapelain avant de mourir, vous n’aurez qu’à le demander au geôlier.

Gaspard s’inclina pour saluer M^{me} de Trégunc et le duc ; puis, d’un pas ferme, il suivit l’homme hors de cette pièce où, quelques instants plus tôt, il était entré avec l’espoir de délivrer Bérengère, et d’où il sortait condamné à mort.

19

À mesure que les heures s'écoulaient sans ramener Cabioche, M. de Pelveden voyait s'augmenter son inquiétude. Comment l'écuyer ne rentrait-il pas pour la nuit, où sa faction devenait inutile ?... Réellement, il y avait lieu de craindre maintenant qu'il ne lui fût advenu quelque fâcheuse mésaventure.

Et le baron grinçait des dents à l'idée que, peut-être, son misérable complice était en ce moment entre les mains du duc de Rochelyse.

Puis ces autres... Françoise, Gaspard, allaient-ils réussir ? Ah ! s'il avait pu se joindre à eux !... conduire la partie lui-même ! Autrefois, comme il avait bien mené, avec l'aide de l'habile Calmeni, cette difficile affaire de Saint-Julien et l'enlèvement des enfants ! Sans parler du meurtre de Trégunc, dont l'auteur était toujours demeuré inconnu. Oui, il était un fin renard et la reine, qui

le connaissait bien, qui savait aussi quelle haine demeurait en son âme à l'égard du roi Charles et du marquis de Trégunc, n'avait point manqué de s'adresser à lui, en ces difficiles conjonctures. Nul doute que, s'il ne s'était trouvé réduit à l'impuissance par les infirmités, M^{me} Catherine eût encore recouru à son fidèle confident d'autrefois, seul, au lieu de se confier en partie à cette Françoise d'Erbannes, intelligente, certes, et rusée, mais qui ne pouvait avoir son expérience, son sang-froid, et pour laquelle, parfois, il éprouvait une instinctive défiance.

Mais il n'y avait pas moyen de se passer d'aides et de complices, puisque son impotence le condamnait à un rôle de direction, de conseil, et l'obligeait à attendre – dans quelle fièvre d'impatience et de fureur ! – le résultat des dangereuses opérations engagées.

Ah ! ce Cabioche !... À tout instant, le baron tendait l'oreille, qu'il avait fine encore, dans l'espoir d'entendre un bruit de pas... Mais non, ce n'était que le lent égouttement de la pluie. Où se trouvait-il en ce moment ? Dans les cachots de

Ménez-Run, peut-être ?...

Et, sans doute, la torture lui avait-elle fait dire déjà tout ce qu'il savait et de quelle mission l'avait chargé son maître.

Un peu de sueur mouillait le front du baron. S'il en était ainsi, M. de Rochelyse n'ignorait plus sa présence ici. En ce cas, il était perdu, puisque la fuite lui demeurerait impossible.

Perdu... livré à la vengeance du duc de Rochelyse...

À cette perspective, un frisson agita son corps, des pieds à la tête.

Il essaya de réagir contre cette angoisse qui, tout à coup, s'emparait impérieusement de lui. Il se dit et se répéta que l'écuyer pouvait avoir des motifs pour être demeuré au village. Puis il s'imagina, avec une horrible satisfaction, la fureur de M. de Rochelyse, quand il apprendrait que ce Gwennolé Arzen était mort, mystérieusement frappé d'un coup de poignard.

Car il ne doutait pas que le duc ne connût maintenant le nom véritable du jeune clerc.

Lorenzo Calmeni, de toute évidence, se trouvait en son pouvoir et les tortures avaient dû lui faire dire ce qu'il savait, c'est-à-dire que l'enfant abandonné avait été recueilli par le recteur de Plomodiem. Le parfumeur ignorait ce qu'il était devenu ensuite, M. de Pelveden n'ayant pas eu l'occasion d'informer la reine que l'adolescent résidait depuis deux ans à Langalet. Mais ce n'était qu'un jeu, pour un homme habile comme le duc de Rochelyse, d'arriver à le savoir.

« Que Cabioche le tue donc, ce maudit louveteau ! songeait le baron. Que Françoise m'amène Bérengère !... Au moins, alors, nous n'aurons plus rien à craindre d'eux. Après, la reine devra faire face aux menaces de M. de Rochelyse. Mais il n'aura plus, du moins, un fils de Charles IX à mettre en travers de sa route !... Et, entre deux périls, nous devons choisir le moins immédiat, le moins terrible. »

Soudainement, les réflexions du baron furent interrompues. Cette fois, il entendait bien des pas... Était-ce Cabioche, enfin... ou bien... ?

Raidi sur son siège, M. de Pelveden attendait...

Dans les ténèbres, ses yeux se tournaient vers l'entrée, là où allait apparaître son destin.

La porte fut ouverte par une main ferme, la lueur d'une lanterne fut projetée dans la chambre et tomba en plein sur le visage du baron. Celui-ci, avant d'avoir pu se reconnaître, sentit qu'on lui jetait une étoffe autour de la tête ; il fut saisi, emporté au pas de course.

À demi étouffé, saisi d'une rage féroce, il songeait :

« C'est fini !... Tout est perdu !... »

Au bout de cinq minutes, ses porteurs s'arrêtèrent et il sentit qu'on le déposait à terre, assez rudement. L'étoffe qui l'aveuglait fut enlevée... Il se vit dans une salle somptueuse, qu'éclairaient deux massifs candélabres d'argent garnis de cires roses. Debout près de lui se tenaient deux hommes armés.

– Où m'avez-vous conduit ?... De quel droit vous attaquez-vous à moi ? demanda-t-il d'une voix rendue rauque par la fureur.

Mais aucun de ses gardiens ne lui répondit.

Alors, il essaya de se soulever. L'un des hommes le menaça de sa dague en disant rudement :

– Ne bougez pas... ou vous sentirez cela !...

M. de Pelveden eut un grognement de rage... Rien, rien à faire ! Eût-il même des armes, ses mains à demi paralysées n'auraient pu s'en servir.

De longs moments passèrent. Les cires brûlaient avec de légers grésillements. À travers la salle flottait un parfum subtil et pénétrant. Des bûches flambaient dans l'âtre énorme, dont le manteau portait, sculptées dans la pierre, les armes de Trégunc. Sur des peaux d'ours dormaient les chiens de M. de Rochelyse. De temps à autre, l'un d'eux s'étirait, levait la tête, dirigeait vers le captif un regard défiant et féroce, puis retombait dans son immobilité.

Une porte fut ouverte tout à coup. Des éperons cliquetèrent. Le duc parut et vit l'homme étendu sur le tapis, en pleine lumière.

M. de Pelveden souleva ses paupières qu'il tenait closes depuis quelque temps. Tout ce qu'un regard humain peut contenir de haine et de fureur

se trouvait dans celui qu'il leva sur Wennaël.

– Allons, baron de Pelveden, voici venu le temps de payer vos lourdes dettes.

Dans le silence de la grande salle tiède et parfumée, la voix de Wennaël s'élevait, dure, nette, glacée.

Le maigre et jaune visage se contracta. La bouche mauvaise laissa échapper, dans un rictus de rage :

– Je vous aurai fait du moins tout le mal que je pouvais, à vous et à...

Il s'interrompit... Par la porte que Wennaël avait laissée ouverte, une femme entrait – une femme enveloppée de voiles blancs, qui venait silencieusement vers lui. Le baron murmura :

– Madame de Trégunc !

– Oui, la veuve de celui que vous avez assassiné, dit M. de Rochelyse. Elle vient assister à votre jugement, monsieur de Pelveden.

Adrâni s'asseyait dans un fauteuil, à quelques pas du prisonnier. Dans la pâleur de son visage, les prunelles sombres avaient un éclat étrange,

qui dut faire impression sur le baron, car il ferma les yeux pendant un instant.

Le duc reprit :

– Il est inutile que je vous énumère tous vos crimes. Je mentionne seulement ceux-ci : le meurtre de la comtesse d’Auxonne et de sa fille, l’incendie de Saint-Julien, l’assassinat du marquis de Trégunc, l’ordre de mort donné à votre écuyer, Barnabé Cabioche, contre celui qu’on ne connaissait jusqu’ici que sous le nom de Gwennolé Arzen.

M. de Pelveden eut un sourd grondement de rage.

– Ledit Cabioche, continua M. de Rochelyse, a été pendu hier soir, après m’avoir dit tout ce qu’il savait. Peut-être ne serez-vous pas non plus fâché d’apprendre que votre belle filleule, M^{lle} d’Erbannes, vous trahissait à mon profit et qu’elle m’a averti de vos projets contre Gwennolé Arzen ?

Cette fois, le baron eut un violent soubresaut et son visage se convulsa.

– La misérable coquine !... Ah ! que j’avais raison de m’en défier !

– À renard, renard et demi. Celle dont vous êtes depuis si longtemps le complice en fait elle-même l’expérience... Maintenant, Pelveden, écoutez ceci...

M. de Rochelyse, en parlant, avançait encore de quelques pas, de manière à toucher presque l’homme étendu. À la vive clarté des cires, le sphinx d’émeraude étincela de fulgurantes lueurs vertes, sur le satin foncé du pourpoint garni de martre.

– ... La princesse Marguerite-Marie de Valois va devenir ma femme aujourd’hui même. Henri de Valois, son frère, sera bientôt roi de France. Je me charge de le faire reconnaître comme tel, de démasquer la reine mère, de lui donner des juges impitoyables... Et si l’on vous a quelque peu parlé de moi, vous devez comprendre que je ne reculerai devant aucun obstacle pour atteindre mon but.

Un regard de haineuse fureur s’attachait sur le visage tendu, sur les prunelles fauves que

traversaient de terribles lueurs. Le baron dit, en une sorte de râle :

– Celui dont vous parlez est très malade... Il mourra bientôt...

– Non, nous le guérirons... Et toi, François de Pelveden, tu vas mourir. Mais te condamner à une mort ordinaire serait trop doux pour un épouvantable criminel de ton espèce. Non seulement tu as tué Marguerite d’Auxonne, sa mère, M. de Trégunc, mais encore, par ces crimes, tu as infligé de profondes douleurs morales au roi Charles, à ma tante, à moi-même... Tu as aussi fait souffrir, autant que tu l’as pu, la malheureuse enfant que tu conservais sous ton toit et tu te disposais à la faire mourir, dès que tes complices l’auraient mise entre tes mains. Voilà pourquoi je te condamne à une mort lente, dans les tortures, et ce jugement sera exécuté aujourd’hui, en même temps que finira d’agoniser Calmeni, dont j’ai maintenant appris ce que je voulais.

Un long frisson parcourut le maigre corps. Le visage jauni se convulsa de nouveau, tandis que

M. de Pelveden bégayait :

– Vous n’avez pas le droit... pas le droit...

Wennaël dédaigna de répliquer. Il fit un geste et les hommes, se baissant, enlevèrent le prisonnier, emportèrent ce corps qui se tordait de rage impuissante.

Le duc se tourna vers sa tante, qui avait assisté à cette scène dans le plus impassible silence.

– Êtes-vous satisfaite, madame ?

Elle se leva et vint à lui. D’un geste lent, elle posa sa main sur l’épaule du jeune homme.

– Oui, mon fils. Que justice soit faite !... Depuis que j’ai vu cet homme à vos pieds, depuis que je vous ai entendu prononcer sa condamnation, mon cœur éprouve une sorte d’apaisement. Soyez impitoyable... soyez dur jusqu’à la plus atroce cruauté, Wennaël ! Ce ne sera point encore assez pour ce monstrueux criminel !

Une flamme presque sinistre éclaira son regard et sa main trembla de farouche colère, sur l’épaule de Wennaël.

Le jeune homme prit ces doigts qui brûlaient un peu et les porta à ses lèvres.

– Aucune pitié ne peut exister en moi pour lui, vous le savez bien. Il subira sa peine telle que je l’ai décidée – plus terrible encore même, si j’en trouve le moyen.

Traînée par l'homme qui l'emmenait, Françoise longeait des couloirs, à la lueur d'une lanterne dont son guide s'était muni au passage. Elle descendit un long escalier en spirale, s'enfonça dans les ténèbres infernales, longea de nouveaux couloirs, plus étroits ceux-là. Parfois, une porte bardée de fer apparaissait dans la paroi de granit... Et, comme M^{lle} d'Erbannes passait devant l'une d'elles, d'affreux gémissements, des sortes de râles vinrent la faire frissonner d'épouvante.

Quelques pas plus loin, l'homme s'arrêta devant un autre vantail et tira d'énormes verrous. Puis il fit entrer sa prisonnière dans un réduit dont l'air lourd, vicié, la suffoqua. En un instant, il ôta le bâillon, les liens ; après quoi, il sortit et reverrouilla la porte, laissant Françoise dans la nuit absolue.

Complètement étourdie d'abord, elle demeura un long moment immobile... Enfin, elle fit quelques pas et ses pieds heurtèrent un obstacle. Une voix faible demanda :

– Qui êtes-vous ?

Françoise étouffa une exclamation... Quoi ! il y avait quelqu'un ici ?

Au lieu de répondre, elle interrogea aussi :

– Et vous ?

Un soupir d'angoisse lui répondit seul, d'abord. Puis la même voix murmura :

– Qu'importe mon nom ! Je suis une malheureuse prisonnière, condamnée au plus terrible sort... Êtes-vous aussi la victime de vengeances inexorables ? À la lueur de la lanterne, j'ai cru voir que vous étiez un homme ?

– J'en porte le costume, mais je suis une jeune fille. Et je viens d'être condamnée à la détention perpétuelle.

– Oh ! vous aussi !... vous aussi !... Que « lui » avez-vous donc fait ? Sans doute l'avez-vous aimé jusqu'à tout trahir pour lui ?... Et, parce que

vous avez manqué sur un seul point à vos engagements, il vous a précipitée dans l'abîme de la plus épouvantable désolation ?

La voix – une voix de femme à l'accent de farouche désespoir – s'étouffa dans une sorte de gémissement à ces derniers mots.

Françoise, en frissonnant, balbutia :

– Oui, c'est cela... c'est bien cela ! Comment savez-vous ?

– Parce que c'est ma propre histoire. Un jour, par jalousie, je me suis attaquée à une misérable petite fille sur laquelle s'arrêtait à ce moment-là son caprice. Voilà pourquoi je suis châtiée... comme « il » sait le faire... Ah ! si du moins vous pouviez m'apprendre que cette Bérengère maudite a cessé de lui plaire... qu'elle connaît à son tour l'abandon, le...

Françoise l'interrompit par une exclamation :

– Bérengère !... C'est à cause de Bérengère que... ? Mais moi aussi... moi aussi ! Qui êtes-vous donc ?

– Je m'appelles Giulia Calmeni. Et vous ?

– Giulia Calmeni ? Ah ! la reine vous a tant fait chercher, vous et votre père ! Mais elle se doutait bien que M. de Rochelyse vous tenait en son pouvoir !... Moi, je suis Françoise d’Erbannes.

Une sorte de ricanement douloureux parvint aux oreilles de Françoise.

– Ah ! vous êtes tombée aussi dans ses pièges !... Et vous dites que c’est à cause de cette Bérengère ?

– Oui... Bérengère que je voulais lui enlever, parce que je ne pouvais supporter de la savoir aimée de lui...

– Quoi ! Elle est là toujours ? Et il l’aime ? dit Giulia d’une voix rauque.

– Oui, toujours !... toujours ! Avec l’aide de mon fiancé, j’ai essayé de la remettre entre les mains de son ancien maître, le baron de Pelveden. Mais je ne sais comment M. de Rochelyse a tout su... tout prévu. Nous sommes tombés dans une véritable embuscade... Et maintenant... maintenant...

– Vous êtes ma compagne de captivité... vous allez connaître les heures épouvantables qui se succèdent dans ces ténèbres, car on peut dire que le jour n'entre jamais ici. Tout en haut de ce cachot, une étroite ouverture laisse passer un peu d'air, insuffisant pour changer celui de cette geôle. Comme nourriture, du pain et de l'eau. Comme lit, un peu de paille... Peu à peu, vous sentirez vos forces disparaître, votre cerveau s'affaiblir... plus ou moins vite, selon votre tempérament. Le mien était vigoureux, et l'agonie est lente.

Françoise eut un gémissement de terreur. Ses jambes, qui déjà pouvaient à peine la soutenir, fléchirent tout à fait ; elle s'affaissa près de Giulia, en murmurant :

– Ah ! c'est horrible, ce que vous me dites là !... Non, il n'est pas possible que M. de Rochelyse pousse la cruauté à ce point !

– Cela est, pourtant !... Et d'autres, en ce lieu, doivent l'éprouver aussi. Un jour, tandis que le geôlier se trouvait ici, j'ai entendu, par la porte restée ouverte, d'atroces plaintes... Et j'ai pensé à

mon père, dont j'ignore le sort... mon père que j'ai trahi pour lui...

Giulia se tut et Françoise entendit, pendant un moment, sa respiration haletante. Puis elle ajouta, d'une voix étrange, comme brisée :

– Encore serez-vous bien heureuse, si vous n'êtes pas condamnée à porter des bracelets comme les miens !

– Des bracelets ? bégaya Françoise.

– Parce que, pendant le temps que Bérengère est demeurée entre mes mains, je lui avais lié un peu fortement les poignets, M. de Rochelyse fait, de temps à autre, serrer les miens de telle sorte que les cordes s'enfoncent profondément dans ma chair. Ainsi, je porte toujours ces bracelets douloureux... ces horribles souvenirs de l'homme à qui j'ai tout sacrifié, que j'ai aimé jusqu'à la pire servitude... et que j'aime toujours... que j'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

Françoise frissonna plus fort. Son corps était glacé par l'épouvante, son esprit vacillait en un vertige d'horreur. Elle murmura :

– La reine avait raison ! C’est un démon !

Dans la matinée de ce jour, vers dix heures, le duc et M^{me} de Trégunc entrèrent dans la chambre de celui qui, désormais, s’appelait Henri de Valois. Bérengère se trouvait près de son frère qui, plus affaibli ce matin, n’avait pu se lever... En face du lit, on avait préparé un autel devant lequel étaient disposés des fauteuils où prirent place la marquise et les deux fiancés. Le chapelain, vieillard aux longs cheveux blancs, apparut alors. Il venait donner la bénédiction nuptiale à M. de Rochelyse et à Bérengère.

En cet instant, une tenture, non loin du lit, fut doucement levée. Deux hommes, deux colosses à mine farouche, poussèrent devant eux et maintinrent deux femmes, l’une vêtue d’une robe salie, déchirée, l’autre portant le costume des gardes du duc, sur lequel tombaient en mèches désordonnées ses cheveux blonds défaits. Elles avaient sur la bouche un bâillon et leurs mains étaient liées... Les yeux, noirs chez l’une, bleus chez l’autre, brillaient de fièvre, d’angoisse, de

stupéfaction.

Et ces yeux s'arrêtèrent sur le couple agenouillé devant l'autel : lui, avec sa tête altière, son attitude de fière aisance ; elle, vêtue de brocart blanc et portant sur ses cheveux aux reflets d'or foncé une petite couronne de princesse faite de gemmes admirables.

Le prêtre prononçait quelques mots d'exhortation. Sa voix un peu faible arrivait indistincte aux oreilles des prisonnières... Mais elle s'éleva tout à coup, après un petit temps de silence, pour demander :

– Wennaël-Claude de Trégunc, duc de Rochelyse, voulez-vous prendre pour épouse très haute princesse Marguerite-Marie de Valois ?

Nette et vibrante, la réponse fut entendue de tous :

– Oui, je le veux.

– Marguerite-Marie de Valois, voulez-vous prendre pour époux Wennaël-Claude de Trégunc, duc de Rochelyse ?

Sans hésitation, une douce voix donna la

réponse affirmative. Prenant alors l'anneau d'or que lui présentait le chapelain, après l'avoir béni, M. de Rochelyse le passa au doigt de Bérengère... Et le prêtre, commença la célébration de la messe.

Alors les geôliers firent reculer les deux femmes, blêmes d'émotion, tremblantes de désespoir et de rage. Derrière la tenture refermée, Giulia s'évanouit et l'un des hommes dut l'emporter dans la prison souterraine, tandis que l'autre entraîna Françoise à demi inconsciente et qui répétait :

– Marguerite-Marie de Valois ?... Marguerite-Marie de Valois ?... qui est-ce ?

Des tentures tissées de soie et d'argent, des meubles en bois précieux venus des Indes et des lointaines colonies du royaume d'Espagne, des tapis de Perse et de Turquie, des miroirs de Venise, des coffrets, des drageoirs, des candélabres d'or ou d'argent ciselés par les plus habiles orfèvres de l'époque... en un mot tout ce que l'Orient et l'Occident pouvaient procurer de plus précieux, de plus raffiné, ornait la chambre préparée pour la nouvelle duchesse de Rochelyse.

Après la cérémonie, après le repas qui avait suivi et au cours duquel le duc avait révélé son entourage, à ses principaux serviteurs, la qualité de la jeune fille, de celle qui devenait sa femme, et celle de l'adolescent connu jusqu'alors sous le nom de Gwennolé Arzen, Bérengère, accablée par la fatigue et, surtout, par les émotions de ces derniers jours, s'était retirée en cette pièce pour

prendre quelque repos. Wennaël l'y avait accompagnée, puis, après un long et tendre baiser, avait pris aussitôt congé d'elle en disant :

– Pardonne-moi de te quitter, ma chère mie. J'ai fort à faire, cet après-midi ; mais, dans quelques heures, je serai tout à toi.

Elle l'attendait, heureuse, frémissante d'une émotion profonde. L'amour, en son jeune cœur ardent, atteignait à sa plénitude. Mais il s'y mêlait, depuis peu de temps, comme une inquiétude vague, une crainte obscure, l'idée qu'un « autre » Wennaël existait, sous les apparences charmeuses, attirantes et pleines de bonté de celui qu'elle connaissait et qu'elle aimait si passionnément.

Cependant, aujourd'hui, cette impression, d'ailleurs fugitive, ne venait pas troubler sa joie. Si quelque anxiété couvrait celle-ci d'un voile, elle avait pour objet ce frère retrouvé, qu'elle chérissait déjà. Guérirait-il ? Aujourd'hui, la légère amélioration de la veille ne semblait pas durer... Cependant, comme il paraissait bon et charmant ! Quelle noble, belle nature devait être

la sienne !

– Prie bien, ma Bérengère, pour que Dieu le conserve à la France ! avait dit ce matin M. de Rochelyse à sa femme, comme tous deux quittaient la chambre du malade après avoir pris congé de lui.

Et elle priait de tout son cœur. Mais elle ne pouvait encore s’imaginer que ce ne fût pas un rêve. Ce jeune homme, enfant trouvé, humble clerc chez un recteur de village, était le roi de France... et elle, sa sœur... elle, la petite Bérengère... Oui, vraiment, ce devait être un rêve !

Mais, en tout cas, il était bien réel qu’elle s’appelait maintenant la duchesse de Rochelyse. Cet anneau à son doigt en faisait foi. Elle était la femme de Wennaël... de son bien-aimé duc.

Ses lèvres s’entrouvrirent en un sourire de bonheur, ses yeux brillèrent entre les cils demi baissés.

« Où êtes-vous, en ce moment, mon Wennaël ? songea-t-elle. Revenez vite près de

votre petite Bérengère que vous voulez bien tant chérir. »

À ce moment parut Silia, la jeune Hindoue que M^{me} de Trégunc avait donnée à sa nouvelle nièce comme servante favorite. Elle informa Bérengère que le chapelain demandait à lui parler.

– Fais-le entrer dans la salle à côté, j’y vais à l’instant, répondit la jeune femme.

Elle connaissait bien le vieux prêtre, à qui, dès le début de son séjour à l’hôtel de Rochelyse, elle avait fait le récit de sa triste existence. Depuis lors, il l’avait conseillée, dirigée avec le tact exigé par la situation qui était la sienne et dont le chapelain, ignorant des intentions de M. de Rochelyse, avait vu dès l’abord les dangers pour cette enfant si belle, pour cette âme toute d’innocence et de pureté. Le duc avait autorisé Bérengère à lui faire part de leurs fiançailles, dès la conclusion de celles-ci, et lui-même s’en était entretenu un jour avec le prêtre, qu’il traitait avec déférence et sympathie tout en refusant d’écouter les avertissements, les adjurations qui sortaient de cette bouche sacerdotale.

Bérenghère entra en souriant dans la salle où l'attendait le vieillard. Mais ce sourire disparut aussitôt devant le visage grave, anxieux, qui se tournait vers elle.

– Je viens à vous pour que vous sauviez une existence, madame, dit le chapelain sans préambule. Les moments sont comptés...

– Quoi donc ? De qui voulez-vous parler ? s'écria Bérenghère avec angoisse.

– De M. de Sorignan.

– M. de Sorignan !... Qu'y a-t-il ? Pourquoi sa vie est-elle menacée ?

– Parce que monseigneur le duc l'a condamné à mort et qu'il doit être pendu vers la fin de cet après-midi.

Un cri d'horreur s'étouffa dans la gorge de Bérenghère.

– Pendu !... Ce n'est pas possible ! Et pourquoi le duc... ?

– J'ignore les motifs qui le font agir. Mais je sais, madame, ce que vous devez à M. de Sorignan... et je ne doute pas que vous fassiez

tout le possible pour fléchir la rigueur de monseigneur à l'égard d'un pauvre jeune homme qui, s'il est coupable, a dû agir par imprudence, par... quelque sentiment louable en soi, peut-être, mais que son maître n'a pas considéré de cette façon...

– Je vais voir à l'instant M. de Rochelyse ! Il y a certainement quelque affreux malentendu !... Ce pauvre M. de Sorignan, si bon ! Pendu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourvu qu'il soit temps encore !

Et elle se précipita hors de la salle, elle se hâta vers l'appartement de Wennaël. Les gardes qui se tenaient dans l'antichambre – Carhoët et Lucignan – la virent paraître, haletante, encore parée de sa robe de brocart. Dans son émotion, elle n'avait pas songé à utiliser les passages secrets qui conduisaient de son appartement chez le duc. Sa voix oppressée demanda :

– Savez-vous, messieurs, si M. de Rochelyse est chez lui ?

Carhoët répondit respectueusement :

– Non, madame, monseigneur n’est pas là.

– Où pourrais-je le trouver ? Dites-le-moi si vous le savez ?

Sans qu’elle s’en aperçût, la jeune femme se tordait les mains, dans l’excès de son angoisse.

– Je l’ignore, malheureusement, madame.

– Où le chercher, mon Dieu ?... Et pendant ce temps !...

Elle frissonna longuement.

Lucignan, qui jusque-là n’avait dit mot, fit quelques pas et ouvrit la bouche... Il était très pâle et ses lèvres tremblaient.

– Monseigneur est dans les cachots souterrains, madame.

– Lucignan ! s’écria Carhoët d’un ton où le reproche violent se mélangeait de terreur.

– Dans les cachots souterrains ? répéta Bérengère.

Tout aussitôt s’évoquait à elle la vision du sombre escalier de granit qui s’enfonçait dans les ténèbres et dont Wennaël lui avait dit :

– Il conduit aux souterrains.

Avant que Carhoët eût pu essayer de la retenir, elle était hors de la pièce et courait dans cette direction.

– Malheureux, qu’as-tu fait ? dit Carhoët avec épouvante, tandis que sa main tremblante saisissait le bras de son compagnon. Tu sais pourtant que si monseigneur est descendu là, c’est qu’il s’y passe quelque horrible chose, que cette pauvre jeune femme ne doit pas voir ?

– Je sais surtout que Sorignan va mourir... et je me doute que M^{me} de Rochelyse veut demander sa grâce à son mari. Si elle découvre que monseigneur pousse trop loin son œuvre justicière, ce sera peut-être un bien, car, pour l’amour d’elle, il peut apporter plus de modération...

– Lui ! allons donc ! L’amour lui-même ne le fera jamais fléchir... Et songes-tu aussi, Lucignan, qu’il saura certainement par qui la duchesse a connu l’endroit où elle le trouverait ?

Molf inclina son front où perlaient quelques

gouttes de sueur.

– Il en sera ce que Dieu voudra. J’ai fait mon devoir en renseignant M^{me} de Rochelyse et je ne puis le regretter, quoi qu’il m’arrive. Ce malheureux Sorignan, s’il a offensé monseigneur le duc, ne l’a fait que pour elle, parce qu’il l’aimait et croyait que monseigneur n’avait pas à son égard des intentions droites. Elle l’ignore ; mais moi qui ai deviné cela, je trouve juste qu’elle essaye de le sauver.

– Soit ! Mais, moi, je n’admets pas que tu risques ta vie pour lui !... Car monseigneur, s’il sait, ne pardonnera pas, tu le sais bien...

Entre ses mains, Carlioët prenait celles de son compagnon, qui était pour lui un ami cher. Molf eut un frémissement et ses lèvres tremblèrent de nouveau.

– Je sais... Mais peut-être, si la duchesse intercède pour moi...

– Il n’écouterà rien ! Sorignan ne sera pas sauvé, mon pauvre ami... et, toi, tu seras perdu sans résultat !

Pendant ce temps, Bérengère avait atteint l'entrée des souterrains. Elle ne songeait pas qu'elle était sans lumière, pour pénétrer dans ces ténébreuses profondeurs. Mais, en se penchant au-dessus de l'escalier, elle aperçut comme une clarté vague et, sans plus réfléchir, commença de descendre.

Au bas des degrés, elle vit devant elle un large couloir taillé dans le granit. De place en place, à une assez grande distance l'une de l'autre, des torches étaient placées dans des supports de fer scellés au mur. Bérengère s'engagea dans cette direction... Et, tout à coup, elle s'arrêta, glacée de terreur. À ses oreilles venait de parvenir une sorte de hurlement épouvantable. Pendant un moment, elle resta immobile, les jambes comme attachées au sol, le cœur agité de battements désordonnés... Qu'était-ce que cela ?... Qu'était-ce, Seigneur ? Qui donc souffrait en ces affreuses profondeurs ?

L'horrible clameur s'éleva de nouveau. Alors, Bérengère s'élança, courant dans le sinistre couloir, n'écoutant que sa compassion, faisant violence à l'horreur, à l'épouvante...

Elle s'engagea dans une galerie transversale où se continuait l'éclairage, tout juste suffisant pour se guider... Les plaintes atroces, de plus en plus atroces, arrivaient plus distinctes... Une porte, au bout de la galerie, était entrouverte, laissant passer un ardent reflet de lumière. C'était là, derrière, qu'on hurlait... qu'on râlait...

D'un bond, Bérengère fut à cette ouverture et regarda...

Elle vit une grande salle à la voûte basse que supportaient de lourds piliers trapus. Des torches l'éclairaient, mais mieux qu'elles encore un brasier placé au milieu. À côté de celui-ci, sur une sorte de lit de fer, un corps étendu. Dans le brasier, un homme venait de saisir une tenaille rougie et la plongeait dans la chair du patient dont le corps, déjà, n'était plus qu'une horrible plaie, dont le visage méconnaissable par la souffrance n'avait plus figure d'homme. Plus loin, à terre, une autre loque humaine, sans mouvement... Et, face au torturé, M. de Rochelyse, assis dans un fauteuil, le coude à l'appui, le menton sur sa main. La rouge clarté du

brasier éclairait sinistrement les beaux traits fins qui paraissaient étrangement durcis, les lèvres où semblait glisser un cruel sourire. Les yeux étincelants d'une joie farouche et ces doigts souples qui maniaient nonchalamment le sphinx d'émeraude fulgurant sous la lumière.

Tout cela, Bérengère le vit en un coup d'œil. Elle jeta un cri d'horreur qui s'étrangla à demi dans sa gorge, puis s'affaissa, terrassée par l'épouvante.

À cause des clameurs déchirantes du patient, le duc n'avait rien entendu. Quand, une demi-heure plus tard, il voulut sortir de la salle de torture, la porte résista. Il la repoussa avec force, puis se pencha pour voir quel était l'obstacle. Alors, ce fut à son tour de jeter une exclamation de terreur.

– Bérengère !... Elle, ici ! Mon Dieu !

Il la saisit entre ses bras, l'emporta en courant jusqu'à sa chambre, où il l'étendit sur un lit de repos. Presque aussitôt, elle ouvrit les yeux... Et elle le vit agenouillé près d'elle, très pâle, le regard chargé d'angoisse, tandis que ses mains

brûlantes pressaient les doigts glacés de la jeune femme.

Elle eut un recul d'épouvante, un long frisson. Il supplia :

– Mon amour, n'aie pas peur de moi, je t'en prie ! Il fallait que j'accomplisse une œuvre de justice... mais que tu aies vu cela, toi... toi, ma Bérengère au cœur si tendre !

Elle attachait sur lui des yeux dilatés. Sa voix, un peu étouffée, balbutia :

– Qui... qui est-ce ?

– Un odieux criminel... Le baron de Pelveden.

– Le baron de Pelveden !

Un tremblement agitait la jeune femme. Elle demanda encore :

– Et l'autre ?

– Lorenzo Calmeni, autre grand coupable... Bérengère, ces hommes avaient mérité dix fois leurs souffrances !

Mais les mains délicates tremblaient de plus en plus dans celles de Wennaël et essayaient de

s'en dégager. Puis le souvenir du motif qui l'avait dirigée vers les terribles souterrains revint à l'esprit de Bérengère et elle se redressa, les yeux suppliants, ses doigts serrant convulsivement ceux de son mari.

– Oh ! Wennaël, est-il vrai que M. de Sorignan doit être pendu tout à l'heure ?

– Qui t'a dit cela ? s'écria le duc.

Mais sans lui répondre, Bérengère supplia :

– Sauvez-le !... Donnez l'ordre !... Oh ! est-il temps encore ? Vite, vite !

– Mais tu ne sais ce que je lui reproche ! Il m'a trahi, Bérengère... Il s'était fait le complice de Pelveden et de M^{lle} d'Erbannes.

– C'est alors qu'il avait été trompé par eux... Car il est bon et loyal, mais faible. C'était l'opinion de M^{me} de Pelveden, qui le connaissait bien... Wennaël, je vous en conjure !

Il baisa la main tremblante en murmurant :

– Pour l'amour de toi, je lui ferai grâce, ma Bérengère.

Se relevant, il alla vers une table où se trouvait une écritoire taillée dans un morceau de jade rapporté d'Extrême-Orient. Il écrivit quelques mots sur un parchemin, appela Silia et lui donna l'ordre d'aller le remettre sur l'heure à M. de Lesbellec.

Puis il revint à Bérengère. Elle était retombée sur les coussins et tenait closes ses paupières aux longs cils dorés. La pâleur de son visage ressortait avec intensité sur le velours foncé du coussin où s'appuyait sa tête...

De nouveau, Wennaël s'agenouilla près d'elle et glissa doucement son bras sous les épaules frissonnantes.

Elle le laissa faire, sans ouvrir les yeux. Mais ses lèvres, où se dessinait un pli de souffrance, se mirent à trembler.

– Ma bien-aimée, regarde-moi !... Oublie ce que tu as vu... songe que je punissais d'atroces criminels, les assassins de ton père, de ta mère, de mon oncle...

Il la rapprochait de lui, appuyait contre sa

poitrine la figure blêmie. Un délicat et pénétrant parfum montait aux narines de la jeune femme qui conservait encore l'impression d'une horrible odeur de chairs brûlées... Bérengère rejeta sa tête en arrière. Ce visage qu'elle regardait, ce frémissant visage aux lèvres suppliantes, ces yeux chargés d'émotion passionnée, était-ce le même qu'elle avait vu en bas... en bas, dans le séjour d'épouvante ? Pourrait-elle jamais oublier les yeux éclairés par une sinistre joie et surtout cette bouche au sourire d'énigme et de cruauté.

– Bérengère, je t'expliquerai... et tu comprendras... Mais, surtout, n'aie pas peur de moi !... Pourquoi me regardes-tu ainsi, bien-aimée ?... Pourquoi, dis-le-moi ?

Elle frissonna, ferma les yeux et murmura :

– C'est le sphinx... C'était sa figure que j'ai vue dans cette lumière affreuse... et ce sourire...

Elle se mit à trembler entre les bras de son mari. Elle trembla plus fort quand Wennaël, la serrant contre lui, appuya ses lèvres brûlantes sur le visage qui se glaçait à leur contact.

– Oublie cela, je t’en supplie ! L’un de ces hommes est mort maintenant... l’autre... eh bien ! pour toi, je ne ferai pas continuer son supplice. Il devait mourir dans les tourments, je lui donnerai le gibet... Mais ne pense plus à ce Wennaël que tu ne devais pas connaître ! Il n’en existe qu’un pour toi : celui qui t’aime de toutes les forces de son être et qui te veut heureuse, mon amour... ma précieuse vie !

Elle frissonnait toujours et semblait devenir plus pâle encore. Entre ses lèvres passèrent quelques mots que saisit à peine l’oreille de M. de Rochelyse :

– J’essayerai... Je vous aime tant !... et j’ai peur...

Puis elle s’évanouit entre les bras de Wennaël.

La prison de Gaspard ne se trouvait pas dans les souterrains de Ménez-Run, mais dans une des tours. Bien qu'elle fût de ce fait un moins horrible séjour que les basses-fosses assignées à Giulia et à Françoise, elle était encore un lugubre logis, à peine éclairé par une meurtrière haut placée, avec, pour tout mobilier, une planche sur laquelle était répandue un peu de paille.

Mais il importait peu à Sorignan, qui savait ses heures comptées. Courageusement, il attendait la mort. Son âme, après les premiers soubresauts de l'indignation contre la fourberie de Françoise, avait retrouvé le calme. Elle n'était pas vindicative, cette âme parfois trop faible, trop crédule, mais noble et loyale. Pendant un temps, elle avait pu se laisser égarer par la jalousie. Mais celle-ci, maintenant, n'existait plus. Bérengère, dont le duc venait de lui faire connaître l'origine

royale, devenait l'épouse légitime de M. de Rochelyse. Tout était bien ainsi, et lui, qui s'était trompé, qu'on avait trompé, pouvait mourir en paix.

Ainsi passaient les heures, dans ces méditations coupées d'élan de l'âme vers le Juge devant lequel, bientôt, il paraîtrait et qui, sans doute, serait plus miséricordieux pour lui que le duc de Rochelyse. Il accordait peu d'attention aux souffrances que lui causait son poignet brisé. Parfois lui revenait le souvenir de Françoise et son cœur, alors, se soulevait de mépris. Il la revoyait, avouant avec une sorte de défi qu'elle s'était jouée de lui, criant son amour pour M. de Rochelyse... Il entendait la voix dure et glacée de celui-ci qui prononçait la condamnation... Et la coupable était emmenée vers ces mystérieux cachots de Ménez-Run dont on ne parlait jamais, qui devaient être d'horribles choses...

Oui, il était bien vrai que le duc, ainsi qu'il l'avait dit en recevant Gaspard dans ses gardes, était un implacable justicier... et que jamais, jamais, il ne pardonnait.

Le condamné eut un frisson. Puis il pensa avec angoisse :

« Pourvu qu'il ne rende pas malheureuse cette chère petite Bérengère ! »

Tout à coup, il tressaillit... Le sinistre bruit des verrous tirés se faisait entendre. Il se dit : « Voilà le moment, sans doute », et son cœur se serra.

La porte fut ouverte et le geôlier s'effaça devant un visiteur. Le capitaine des gardes, M. de Lesbellec, s'avança vers Sorignan qui s'était mis debout et le saluait sans apparente émotion.

– Monseigneur le duc m'envoie vous avertir, monsieur, qu'il daigne vous faire grâce de la peine de mort.

Gaspard eut un haut-le-corps.

– Quoi ?... Qu'entends-je... Monseigneur me fait grâce ?

– Oui, monsieur. Vous serez naturellement maintenu prisonnier tant que le voudra son bon plaisir...

Dominant sa stupéfaction, Gaspard demanda :

– Je lui suis reconnaissant d’une indulgence sur laquelle je ne comptais point... car je savais qu’il ne pardonne pas volontiers. Veuillez lui faire connaître cette gratitude si vous en trouvez l’occasion, monsieur, et recevez mes remerciements pour le message inattendu que vous m’apportez.

– Ce fut une satisfaction pour moi, croyez-le.

Et, saluant le jeune homme qu’il enveloppait d’un regard de sympathie, M. de Lesbellec se retira.

Alors, Gaspard put se laisser aller à son ébahissement. Quel motif guidait donc M. de Rochelyse en lui accordant cette grâce que nul, cependant, n’avait pu solliciter ?

Car la seule qui l’aurait fait... qui aurait osé le faire, ne devait pas savoir... Non, le duc n’avait certainement pas appris à Bérengère, sensible et bonne comme elle l’était, qu’il avait condamné à mort l’homme par lequel, l’année précédente, elle avait été sauvée de l’esclavage où la tenait l’odieux Pelveden.

À la réflexion, M. de Rochelyse avait-il jugé de lui-même que ce Sorignan, si coupable fût-il à son égard, méritait quelque indulgence pour le bienfait ainsi rendu autrefois à cette délicieuse Bérengère, devenue sa femme ?

Peut-être... Et cependant, Gaspard, en se rappelant l'inexorable physionomie de l'homme qui lui avait fait jurer discrétion et fidélité absolue, ne pouvait se figurer qu'une décision de ce genre, prise par le duc de Rochelyse, fût susceptible de varier pour une question de sentiment.

« Enfin, n'importe que ce soit, j'ai la vie sauve ! songea le jeune homme. Mais combien de temps serai-je tenu en cette dure geôle ?... Toujours, peut-être... comme Françoise ? En ce cas, le châtement serait pire que la mort ! »

Deux heures plus tard, M. de Rochelyse sortait de la chambre de sa femme, où il avait fait appeler le médecin. Bérengère avait la fièvre et une grande agitation nerveuse que Petrus Marjolais avait eu peine à calmer avec l'aide d'une des savantes drogues dont il avait le secret.

Maintenant, elle reposait et le duc se rendait près de son jeune beau-frère qu'une hémorragie venait d'amener aux portes de la mort.

Quand Wennaël entra dans la chambre, il vit, assis près du lit, le recteur de Langalet que l'on avait mandé sur la prière du mourant. Celui-ci tourna vers le duc un calme regard et ses lèvres ébauchèrent un sourire.

– Je ne serai jamais roi, monseigneur.

M. de Rochelyse, penché vers lui, devina plutôt qu'il n'entendit ces mots.

– Dieu me rappelle à Lui. C'est que je n'étais pas celui qu'il faut à la France.

Puis, après un temps de silence, le jeune homme demanda :

– Ma sœur ?

– Elle est malade, sire... à la suite d'une grande émotion qu'il n'a pas été en mon pouvoir de lui épargner. Mais j'espère que son état va s'améliorer promptement.

– Vous lui direz que je l'aimais bien déjà...

Le chapelain entra à ce moment, apportant les huiles saintes pour le sacrement des mourants. Assisté du recteur de Langalet, il fit les onctions rituelles en présence de M. de Rochelyse et d'une partie de ceux qui avaient ce matin même assisté à la cérémonie nuptiale... Puis les étrangers se retirèrent, et il ne resta dans la chambre que le duc, les deux prêtres, le médecin et l'un des valets de chambre que M. de Rochelyse avait attachés au service de celui qui était à ses yeux le roi de France.

Henri de Valois, les yeux mi-clos, tenait ses mains jointes, sur sa poitrine, autour d'un crucifix. Une impressionnante paix était répandue sur la physionomie de ce jeune mourant. Agenouillés près du lit, le recteur et le chapelain priaient. Debout au chevet, M. de Rochelyse appuyait sa main sur la soyeuse chevelure brune. Et cette main frémissait, comme le visage creusé par une souffrance contenue.

– Monseigneur !

Wennaël se pencha vers le jeune homme qui venait d'ouvrir les yeux.

– Que désirez-vous, sire ?

– Vous direz à la reine que je pardonne... que je prie pour elle...

Wennaël eut un brusque mouvement et riposta avec une âpre colère :

– Non, non ! Vous serez vengé, sire ! La reine mère verra son fils chéri rejeté du trône, elle-même sera jugée, condamnée...

– Il ne le faut pas. Après ma mort, Henri III devient le roi légitime. Laissez faire la justice de Dieu. Mieux que la vôtre, elle saura châtier, s'il le faut... et aussi donner à la France le roi dont elle a besoin...

La voix du mourant fléchit, à ces derniers mots. Wennaël comprit encore : « Ma vie... petit sacrifice... pour le royaume. » Puis les lèvres pâles demeurèrent closes. Mais les yeux vivaient toujours, calmes, pleins de lumière, dans le visage aux teintes livides.

Ainsi lentement, paisiblement, continua l'agonie d'Henri de Valois. Toujours debout près du lit, M. de Rochelyse le considérait avec une

sombre douleur. Car il voyait s'effondrer, au moment où il allait l'atteindre, le but poursuivi depuis tant d'années. À peine retrouvé, il lui échappait par la mort, celui qui devait être l'instrument d'une si terrible vengeance contre la reine criminelle. Celle-ci, bien qu'elle eût perdu ses deux dévoués complices, Pelveden et Calmeni, triomphait en réalité dans cette lutte sourde qui, depuis longtemps, la mettait aux prises avec le duc de Rochelyse.

Devant un tel résultat, l'âme orgueilleuse se cabrait ; la révolte, la colère bouillonnaient en elle. Mais que pouvaient toute la puissance dont il disposait, toutes les richesses qui s'entassaient dans ses résidences, devant la mort qui allait lui enlever l'héritier légitime de Charles IX ?

Petrus Marjolais, qui tenait le pouls du mourant, fit signe à M. de Rochelyse que la fin approchait. Le duc se pencha, posa doucement sa main sur les doigts entrecroisés... Les yeux noirs s'éclairaient d'une lumière surnaturelle. Ils rencontrèrent ceux de Wennaël et, pendant quelques secondes, les spectateurs de cette

impressionnante scène eurent la sensation qu'un muet colloque s'établissait entre le jeune mourant et son beau-frère. Puis un sourire détendit les lèvres d'Henri, un soupir léger passa entre elles, tandis que s'abaissaient les paupières. Le médecin murmura :

– C'est fini.

Wennaël se pencha davantage, baisa le front haut. Puis, se redressant, il croisa les bras et demeura un moment immobile, considérant le jeune mort qui continuait de sourire. De l'autre côté du lit, le recteur, interrompant les prières des agonisants qu'il récitait avec le chapelain, contemplait d'un regard plein de larmes son élève préféré... Le vieux chapelain continuait de prier, non pour l'âme très pure qui venait de quitter son enveloppe de chair, mais pour l'homme dont il avait pénétré les desseins, dont il connaissait l'orgueil et réprouvait les implacables et terribles vengeances, dont il devinait aussi, en ce moment, les amères déceptions.

Brièvement, le duc donna ses instructions pour l'ensevelissement, pour la garde du corps ; puis il

quitta la chambre mortuaire et se dirigea vers l'appartement de Bérengère.

M^{me} de Trégunc se trouvait près de la jeune femme, qui reposait en son grand lit drapé de soie bleue tissée d'argent. Le visage très pâle sembla s'altérer davantage quand parut Wennaël ; les yeux se couvrirent d'une ombre de douleur et d'angoisse, puis se détournèrent légèrement.

Tout ceci n'avait pu échapper à M. de Rochelyse. Sa voix frémissait, tandis qu'en approchant du lit il demandait :

– Comment te trouves-tu, ma petite Bérengère ?

– Un peu mieux, je vous remercie.

– Marjolais, va revenir te voir tout à l'heure.

– Mon frère ?... Comment va-t-il ?

– À peu près de même... très faible toujours.

Bérengère soupira, en fermant les paupières comme pour échapper au regard d'ardente émotion qu'attachait sur elle son mari.

M^{me} de Trégunc se leva.

– Je crois que cette mignonne a besoin de se reposer encore... Tâche de dormir, chère enfant...

Elle se pencha, embrassa Bérengère qui lui mit ses bras autour du cou.

– Vous reviendrez me voir, madame ?

– Oui, ce soir, certainement.

Et la marquise se dirigea vers la porte.

– Je vais accompagner ma tante et je reviendrai près de toi, ma Bérengère, dit Wennaël à mi-voix.

Mais la main de la jeune femme s'étendit, saisit son bras. Un regard anxieux se levait sur lui...

– Est-ce que l'ordre de grâce est arrivé à temps ?

– Mais oui, rassure-toi ! Sorignan est sain et sauf.

La pâle figure inquiète se détendit un peu.

– Ah !... Et... et que lui ferez-vous ?

– Je le laisserai un peu de temps en prison, – car il l'a bien mérité, tu en conviendras toi-même

quand je te raconterai ses prouesses, – puis, si une chère âme que je connais intercède pour lui... eh bien ! je me laisserai fléchir et lui donnerai la liberté, après serment de ne rien révéler à quiconque des événements auxquels il s'est trouvé mêlé.

La main de Bérengère glissa jusqu'à celle de son mari, sur laquelle se posèrent des lèvres tremblantes.

– Vous êtes si bon pour moi !... Oh ! pardonnez-moi si... si vous m'effrayez un peu...

– Je n'ai rien à te pardonner, ma bien-aimée !... ma si chère petite Bérengère !

Il l'entourait de ses bras, couvrait de baisers le pâle visage.

– ... Mais repousse loin de toi cet effroi. Vois en moi seulement celui que tu connaissais jusqu'alors...

Elle frissonna en murmurant :

– Je ne peux plus, maintenant.

– Si, tu le pourras ! Mon amour te fera tout oublier... Repose-toi un peu, enfant chérie,

pendant que je rejoins ma tante, avec qui j'ai à m'entretenir.

Il se redressa et Bérengère s'aperçut alors que le sphinx d'émeraude n'étincelait plus sur le velours du pourpoint. À la chaîne d'or, un autre joyau l'avait remplacé.

Elle songea : « C'est pour moi qu'il a fait cela... Pour moi... mon cher, si cher Wennaël... » Et son cœur lourd d'angoisse éprouva comme un allègement devant cette preuve d'un amour soucieux de ménager sa sensibilité, d'écarter ce qui déplaisait à sa nature délicate et pouvait lui rappeler le Wennaël inconnu et terrible entrevu par elle dans les sinistres profondeurs de Ménez-Run.

23

M^{me} de Trégunc attendait son neveu dans une salle voisine. À son entrée, elle s'avança de quelques pas en demandant :

– Eh bien ! le roi, Wennaël ?

– Le roi est mort, madame.

M^{me} de Trégunc tressaillit et laissa échapper ce cri farouche :

– Alors, il n'y a plus de vengeance pour nous ?... Elle nous a vaincus, cette femme maudite ?

Wennaël ne répondit pas. Pendant un moment, il marcha de long en large dans la salle. M^{me} de Trégunc suivait d'un œil sombre ce va-et-vient de fauve frémissant... Puis le duc s'arrêta devant elle en disant :

– Il ne faut pas, naturellement, que Bérengère apprenne maintenant la mort de son frère. Je le

lui dirai quand elle sera mieux.

– En effet... Mais à quel propos lui est venu ce malaise si violent ? Après le repas, elle était simplement fatiguée...

Wennaël répliqua d'une voix brève, tandis que se contractait légèrement son visage :

– Elle est descendue cet après-midi aux souterrains... et elle a vu...

– Ah ! c'est donc cela !... Je comprends, alors... Avec sa nature, sa sensibilité excessive...

– Je l'aime ainsi, dit Wennaël du même ton bref.

– Oui, vous m'avez dit un jour que vous ne voudriez point qu'elle fût autrement. Cependant, elle souffrira, maintenant qu'elle sait que vous avez à accomplir une œuvre de justicier.

– Entre cette œuvre et le bonheur de Bérengère, je n'hésiterai pas, s'il faut sacrifier l'une ou l'autre.

– Quoi ! voudriez-vous dire que vous renoncerez à poursuivre les coupables ?... et cette misérable Catherine, surtout ?

– Le roi me l’a demandé avant de mourir... et je suis certain que tel serait aussi le désir de Bérengère, si je l’interrogeais à ce sujet. Les deux plus criminels complices de la reine ont maintenant expié. Quant à elle, dès ce monde elle a déjà commencé de recevoir son châtement. Car non seulement elle vit dans la terreur que je fais peser sur elle, mais encore elle voit le trône de son fils menacé par de souterraines compétitions et ce fils demeurer sans héritier, comme François II, comme – en apparence – Charles IX. L’aversion, la haine dissimulées sous l’effroi qu’elle inspire, cette femme odieuse les devine et elle en a peur. L’âge et la maladie viennent s’ajouter à ces tourments de son âme orgueilleuse... Et enfin, la justice de Dieu l’attend.

M^{me} de Trégunc étendit le bras, en un geste de tragique protestation.

– Est-ce bien vous que j’entends, Wennaël ?... Vous, vous dont la vie était vouée à cette œuvre justicière ?

Elle attachait sur son neveu un regard de

reproche véhément. Wennaël dit avec une frémissante émotion :

– Je viens de voir mourir celui que l'on appelait jusqu'ici Gwennolé Arzen, ce noble enfant dont l'âme était celle d'un saint et qui, peut-être, dans les desseins de Dieu, était destiné à racheter par son humilité, par ses admirables vertus, l'orgueil et les fautes des princes dont le sang coulait dans ses veines. Devant la fin de celui en qui nous avons mis tous nos espoirs de vengeance, j'ai eu la sensation d'un complet effondrement... et, en même temps, j'ai compris la vérité de ce que m'ont dit naguère le président de Harlay et notre vieux chapelain :

« Vous n'avez pas le droit de vous improviser justicier... car prenez garde qu'en châtiant de grands coupables vous n'ayez surtout en vue des vengeances personnelles plutôt que le bien public. »

– Et quand cela serait ? s'écria ardemment Adrâni. Oui, je le reconnais hautement, sur la reine, comme sur Pelveden, c'est mon mari que je veux venger !

– Vous oubliez, madame, – et je me suis obstiné à l’oublier moi-même, – que nos enfrenons ainsi la loi de l’Évangile.

– Qu’importe ! Plutôt que de renoncer à ma haine, je reviendrais à la religion de Brahma... je sacrifierais tout, moi... tout !

Elle regardait son neveu avec un air de violent défi.

– Tout ?... Même votre attachement pour moi ?... Et pourriez-vous oublier que mon oncle, dans le souvenir duquel vous vivez si étroitement, aurait compris, approuvé mes doutes et mes hésitations ?

M^{me} de Trégunc ne répondit pas. Nerveusement, elle ramena ses voiles autour d’elle, fit quelques pas, puis se tourna de nouveau vers son neveu qui attachait sur elle un regard où l’affection se mêlait de grave reproche.

– Je sais bien que mon mari se serait rangé à votre avis...

Sa voix était plus calme, un peu tremblante, et la flamme de son regard s’adoucissait.

– ... Je sais qu’il m’aurait désapprouvée. Mais je ne peux pas... je ne peux pas penser autrement ! Quant à vous, mon fils, agissez selon votre conscience... mais réfléchissez bien qu’en ne frappant point Catherine de Médicis, vous laissez planer sur votre femme les pires dangers !

– Je prendrai mes précautions à ce sujet, ne craignez rien ! Au reste, comme vous le dites, madame, je vais réfléchir. De telles décisions ne se prennent point à l’improviste. D’ailleurs, la mort d’Henri de Valois bouleverse tous mes desseins et il me faut maintenant considérer le meilleur parti à tirer de la situation.

M^{me} de Trégunc hocha la tête.

– Il y aura peu à faire désormais... Heureusement Pelveden et Calmeni ont reçu leur châtiment... Et ce traître de Sorignan se balance maintenant au gibet, sans doute ?

– Je lui ai fait grâce, madame, sur la prière de Bérengère qui a connu – je ne sais comment – sa condamnation à mort.

– Grâce à... à lui aussi ! Grâce à tous, alors ?

Si Bérengère vous demandait celle de Giulia et de Françoise d'Erbannes, vous la lui accorderiez, sans doute ?

De ses prunelles à nouveau étincelantes de désapprobation, Adrâni considérait la physionomie grave et ferme de Wennaël.

– Leur grâce complète, non... Un adoucissement à leur sort, peut-être. Si coupables qu'elles soient, je dois considérer que j'ai fait servir à mes desseins leur amour pour moi, que, de ce fait, j'ai encouragé l'une à trahir son père, l'autre à berner son fiancé et à trahir tout le monde – y compris moi-même, un moment, pour cause de jalousie contre Bérengère. Quant à Sorignan, il n'a agi – je l'ai toujours compris – que par affection pour l'enfant confiée à lui par sa tante, que par crainte de la voir perdue, déshonorée. La mort était un châtement trop fort pour une faute qui avait tant d'excuses. Mais là encore il existait en moi, sous couleur de justice, la tendance vindicative qui s'y est développée depuis dix années... que je n'avais pas vue, ou plutôt pas voulu voir jusqu'à ces derniers jours,

jusqu'à aujourd'hui surtout. Le lit de mort d'Henri de Valois, la douleur et l'épouvante de Bérengère ont singulièrement éclairé mon âme. Grâce au Ciel, il était temps encore de sauver Sorignan. Quant à Pelveden et à Lorenzo Calmeni, je vous avoue, madame, que je ne suis point encore parvenu à éprouver quelque regret du sort que j'ai fait subir à ces deux bêtes venimeuses !

La main d'Adrâni se posa sur l'épaule de M. de M. de Rochelyse.

– À la bonne heure, mon fils ! voilà une parole raisonnable !... Quand vous parlerez ainsi, nous nous comprendrons toujours. Mais autrement...

Wennaël prit sa main et la porta à ses lèvres.

– Nous nous comprendrons quand même, madame, car notre affection est trop forte pour que nos sentiments demeurent dissemblables. Vous aussi, d'ailleurs, aimez tendrement Bérengère et admirez son âme délicate, qui est toute tendresse et charité.

– Oui... mais je déplore son influence sur

vous ! Ah ! réfléchissez encore !... Réfléchissez, Wennaël ! Mais quoi que vous décidiez, soyez assuré que je ne cesserai jamais de vous aimer comme mon fils.

Elle détourna son visage bouleversé par l'émotion et, marchant vers une porte, disparut derrière la tenture.

Les funérailles du fils de Charles IX eurent lieu le surlendemain, dans l'austère et sombre chapelle de Ménez-Run. Des broderies, de lourds galons d'argent avaient été hâtivement cousus sur le velours noir qui recouvrait le cercueil élevé sur un catafalque. Au centre était figurée une fleur de lis, à la fois symbole de la pureté de l'âme retournée à son Dieu et signe de l'origine royale du jeune défunt. M. de Rochelyse, sa femme, M^{me} de Trégunc assistaient à l'office funèbre. Wennaël avait appris ce jour même à Bérengère la mort du frère qui, à peine retrouvé, lui était enlevé. Dominant son sincère et profond chagrin, la jeune femme avait voulu rendre les derniers devoirs à celui dont, si peu qu'elle l'eût connu, elle avait déjà apprécié la noble et attirante nature. En s'appuyant au bras de M^{me} de Trégunc, elle descendit dans la crypte où, en des tombeaux de granit sombre, reposaient les seigneurs de

Ménez-Run, leurs femmes et leurs enfants. L'un de ces sépulcres, demeuré vide, devenait maintenant la dernière demeure terrestre d'Henri de Valois, petit-fils de la reine Catherine et neveu du roi Henri III.

Derrière le recteur de Langalet, qui avait officié, et le chapelain qui l'assistait, M. de Rochelyse, Bérengère et M^{me} de Trégunc remontèrent lentement de la crypte.

C'était Wennaël qui, maintenant, soutenait la jeune femme à bout de forces. Quand ils furent hors de la chapelle, il l'emporta dans ses bras jusqu'à la chambre où il l'étendit sur le lit de repos.

– Mon pauvre frère ! murmura Bérengère, dont les yeux étaient pleins de larmes, Wennaël, j'aurais mieux aimé ne pas le connaître, puisque je devais le perdre si vite !

– Moi aussi. Oui, mieux aurait valu que je ne le retrouve pas... que je continue à chercher... à espérer...

Mais, s'interrompant brusquement, il reprit

avec un accent d'amertume :

– À quoi bon, pourtant ? Mieux vaut après tout la situation nette, comme maintenant. Le but que je poursuivais ne peut être atteint. Soit ! Je m'incline devant la volonté divine, devant une clairvoyance supérieure à la mienne... et je laisse le grand coupable qu'est Henri III s'en aller vers son destin. Quant à nous, ma chère mie, nous vivrons à l'écart de toutes les intrigues, nous fuirons cette atmosphère de vices et de crimes qui est celle de la cour et de ses habitués... Tu n'y contredis point, ma Bérengère ?

Il s'était assis près de sa femme et lui prenait la main en attachant sur elle un regard chargé de la plus ardente tendresse.

– Oh ! Wennaël !... mon Wennaël, vous savez bien que je n'ai pas de plus cher désir que celui-là ?

Ses bras entouraient le cou de Wennaël, sans souci de froisser la fraise de précieuse dentelle ; sa joue brûlante s'appuyait contre celle de son mari. D'une voix un peu tremblante, la jeune femme ajouta :

– Je serais surtout bien heureuse si vous vouliez être quelquefois moins... sévère et me permettre d’intercéder pour les coupables.

– Je permets tout à celle qui est mon unique amour... Oui, demande-moi ce que tu voudras, Bérengère ; je ne te refuserai jamais rien de ce qu’il sera possible de t’accorder.

M. de Rochelyse demeura encore une quinzaine de jours à Ménez-Run, après la mort du jeune Henri de Valois. Il avait nombre d’affaires à régler, entre autres la reconstruction de l’église et du village et quelques notables changements apportés à la condition de ses vassaux. En outre, Gilonne de Rochelyse était plus malade et, visiblement, n’avait plus que peu de temps à vivre. À la demande qu’elle fit de voir son fils, Wennaël le lui envoya chaque jour, sous la surveillance de dame Perrine, car il se défiait des conseils que pouvait donner à l’enfant cette femme haineuse et perverse. Gilonne s’éteignit un matin, en d’apparents bons sentiments. Dieu seul put juger de ce qui existait de sincérité en une âme viciée par l’atmosphère empestée où elle

avait vécu, faussée par l'habitude du mensonge et de l'intrigue. Claude pleura sa mère, au premier moment ; puis il se laissa vite consoler par l'affectueuse sollicitude de Bérengère, dont l'influence exerçait sur lui le meilleur effet.

Dans sa prison, Gaspard de Sorignan voyait mélancoliquement couler les jours en se demandant combien de mois, combien d'années le retiendrait en cette geôle le puissant seigneur qu'il avait offensé... Toute la vie, peut-être ? À cette perspective, le jeune homme frissonnait et songeait : « Je deviendrai fou ! »

Il se prenait alors à maudire Françoise d'Erbannes, dont l'odieuse fourberie l'avait entraîné en cette tragique aventure. Mais bientôt il songeait : « Pourquoi ai-je été stupide de la croire ?... Pourquoi ai-je eu la sottise de me laisser berner par elle et cet odieux baron de Pelveden, dont j'aurais dû me défier plus que de quiconque au monde ? Tant pis pour moi ! Je paye maintenant ma sottise et c'est justice. »

Mais cette résignation cédait vite au morne ennui des heures interminables, dans le demi-jour

perpétuel de la geôle. Et parfois, aux plus sombres moments, Gaspard murmurait :

« Ah ! Bérengère... chère petite Bérengère, si c'est vous qui avez intercédé pour moi, mieux aurait valu que vous me laissiez mourir, si je ne dois plus sortir d'ici ! »

Un après-midi où, précisément, il était fort accablé, le geôlier entra et l'invita à le suivre. Gaspard n'essaya pas de s'informer où il le conduisait, car jamais cet homme – une sorte de brute taciturne – n'avait répondu aux questions que parfois il lui adressait. Avec un mélange d'inquiétude et d'espoir, il le suivit donc à travers des couloirs, des salles, et fut introduit dans le cabinet de M. de Rochelyse.

Le duc était là, assis près d'une table où se trouvaient des papiers qu'il parcourait, avant de les remettre à Cléonéch, debout à quelques pas de lui. Congédiant du geste l'intendant, il tourna la tête vers Gaspard en disant :

– Approchez, monsieur.

Sorignan obéit. Un peu pâle, avec un léger

frisson le long du corps, il soutint l'étincelant regard qui s'attachait sur lui, tandis que M. de Rochelyse disait avec une intonation froide, nuancée d'ironie :

– Je suppose que vous vous jugez déjà suffisamment puni par ces quinze jours de geôle, monsieur de Sorignan ?

– Monseigneur, je n'ai pas cette idée, car je reconnais que mes torts furent graves... et quand vous m'avez condamné à mort, j'ai trouvé la sentence juste. Non point que mes vues ne fussent droites, tandis que je me dressais contre vous ; mais je m'étais trompé, on m'avait trompé... il ne me restait qu'à payer mon erreur, comme je vous l'ai dit, monseigneur, quand vous avez prononcé ma condamnation. Depuis, vous avez eu l'indulgence de me faire grâce, et je vous en suis toujours reconnaissant...

– Cette reconnaissance doit s'adresser surtout à ma femme, qui m'a sollicité pour vous... et à Lucignan, qui lui a fait savoir votre prochaine exécution par l'intermédiaire de mon chapelain.

– Quoi ! Lucignan ? Il savait ?... Et il a osé ?...

– Il savait, comme tous mes gardes qui sont avertis quand a lieu une exécution d'un des leurs, à laquelle ils sont tenus d'assister. Il a osé, par amitié pour vous, bien qu'il risquât sa vie. Je lui ai pardonné, cependant... car je pardonne maintenant.

Une ombre couvrit une seconde les yeux fauves, puis disparut sous un ardent éclair.

– ... C'est pourquoi, monsieur, j'ai décidé de vous octroyer grâce complète, en considération de votre loyauté, de vos bonnes intentions et de ce que vous avez fait autrefois pour la duchesse de Rochelyse quand elle n'était encore qu'une pauvre petite fille malheureuse. Dans votre chambre vous attend un équipement complet de gentilhomme. Un cheval est prêt pour vous. Aujourd'hui même, vous partirez et vous rendrez près du roi de Navarre, qui doit en ce moment se trouver en Béarn. Voici une lettre qui vous obtiendra le meilleur accueil. Faites votre chemin près de ce prince excellent et brave, qui est maintenant l'héritier direct de la couronne de France.

Pendant un moment, Gaspard demeura sans parole, se demandant s'il ne rêvait pas... Enfin, il put balbutier :

– Monseigneur... tant de générosité... Je ne sais comment vous remercier... S'il vous plaît de dire à M^{me} de Rochelyse toute ma reconnaissance...

– Vous la lui direz vous-même, en lui adressant vos adieux. Je vais vous faire conduire près d'elle.

Wennaël frappa sur un timbre, donna un ordre au serviteur hindou qui apparut aussitôt. Puis, avec un geste de congé, il dit à Sorignan :

– Adieu et bonne chance, monsieur.

Gaspard, non revenu encore de sa stupéfaction, s'inclina profondément et suivit l'Hindou qui le guida le long de sombres couloirs de pierre jusqu'à l'appartement de la jeune duchesse. Il leva la tenture, invita par signe le visiteur à entrer, puis disparut silencieusement.

Bérengère, qui travaillait à une broderie, leva la tête et eut une légère exclamation.

– Ah ! vous voici, monsieur de Sorignan ! Que je suis heureuse de vous voir en liberté !

Gaspard s’avança, mit un genou en terre et effleura de ses lèvres la délicate et blanche petite main où étincelaient de merveilleuses gemmes.

– Madame, comme je viens de le dire à monseigneur le duc, je ne méritais pas un si généreux traitement... Car j’ai été bien coupable...

– Imprudent surtout. Mais vous agissiez pour ce que vous croyiez être mon bien... M. de Rochelyse m’a tout raconté. Ensuite, sans difficulté, il a reconnu que vous étiez assez durement puni par la terrible désillusion qui a dû être la vôtre en reconnaissant combien vous avait odieusement trompé M^{lle} d’Erbannes.

Gaspard, le visage crispé, dit avec un accent un peu rauque :

– Oui, ce fut une affreuse souffrance...

En lui-même, il pensait : « Mais une souffrance pour mon orgueil plutôt que pour mon cœur, car celle que j’aimais véritablement, ce n’était plus elle... »

Tout haut, il ajouta :

– Mais la bonté de monseigneur et la vôtre, madame, viennent de mettre un baume sur cette blessure mal fermée encore.

Bérenghère dit avec élan :

– Je n’oublie pas ce que je vous dois !... Je ne l’oublierai jamais ! Tous mes vœux vous accompagneront près du roi de Navarre auquel vous recommande M. de Rochelyse... et n’oubliez pas que nous serons toujours heureux d’avoir des nouvelles de vous, de votre carrière, de vos exploits au service de ce bon roi Henri que paraît affectionner mon mari... Adieu donc, monsieur, et que le Seigneur vous garde !

– Pareil souhait je vous adresse, madame... Et je demande à Dieu qu’il veuille bénir celle à qui je dois ma libération... celle qui restera toujours présente à ma pensée.

Sur la main qui de nouveau se tendait vers lui, Gaspard mit un tremblant et respectueux baiser. Puis il se releva, enveloppa la jeune femme d’un dernier regard et, s’inclinant, sortit de la pièce.

Émue, avec quelques larmes dans ses beaux yeux, Bérengère songea : « Pauvre M. de Sorignan !... Comme il est bon et franc ! Il a une sincère affection pour moi et je la lui rends bien. »

Mais pas un instant, – car Wennaël ne lui avait pas « tout » dit sur les motifs qui avaient mis Gaspard dans le camp de ses ennemis, – pas un instant, elle n'eut l'idée que cette affection du neveu de M^{me} de Pelveden pour l'enfant persécutée avait pris depuis quelque temps une autre forme et pouvait s'appeler de l'amour.

Gaspard, conduit par l'Hindou qui avait silencieusement reparé, gagnait son ancien logement de la tour. Son cœur battait sous l'afflux de l'émotion douloureuse et il songeait :

« Je ne pourrai jamais l'oublier !... Jamais ! »

Sa pensée demeurait dans le retrait tendu de soies éblouissantes où l'avait reçu la duchesse de Rochelyse. Elle demeurait près de cette jeune femme qui n'était que pure beauté, que charme délicat. Dans les yeux veloutés, d'un violet si profond, il avait vu briller comme une flamme

plus chaude, quand elle prononçait le nom de son mari. À ce souvenir, Gaspard éprouvait un pénible serrement de cœur... Son mari ! Son maître pour toute la vie ! Oui, il l'était sans conteste, cet inquiétant duc de Rochelyse... Aimerait-il toujours comme elle le méritait la tendre et délicate Bérengère qui, elle, lui avait certainement donné sans réserve tout son cœur ?

Qui sait ? Il y avait en cet homme une si extraordinaire énigme !... Il était capable d'actes généreux, en tout cas... et c'en était un d'avoir permis, lui qui connaissait les sentiments de son ex-garde pour Bérengère, cette entrevue sans témoin. Gaspard voyait là une preuve d'estime, de confiance en sa loyauté qui le touchait et lui inspirait une sorte de fierté. Car, quelle que fût son incertitude sur la valeur morale, sur le caractère de M. de Rochelyse, celui-ci était une personnalité trop au-dessus de l'ordinaire pour que ceux mêmes qui avaient souffert par lui n'éprouvassent pas l'effet de son prestige souverain.

Tandis que ces réflexions passaient en son

esprit, Gaspard, dans son ancien logement de la tour, revêtait le confortable habillement qu'il y avait trouvé préparé. En une des poches de son pourpoint, il eut la surprise de découvrir une bourse bien garnie. M. de Rochelyse avait décidément pensé à tout et mis le comble à sa générosité de grand seigneur. Mentalement, Gaspard l'en remercia... Car, sans cette aide, il n'aurait pu faire le voyage de Bretagne en Béarn, étant à peu près dépourvu d'argent et ne pouvant en demander à son tuteur qui détenait les revenus de sa petite fortune terrienne.

Où était-il, d'ailleurs, M. de Pelveden ? Certainement, lui aussi avait dû tomber entre les mains de M. de Rochelyse. Celui-ci avait-il pardonné là encore ?... Gaspard, ignorant les griefs du duc contre le complice de la reine mère, penchait pour cette dernière hypothèse, à cause de l'âge du coupable. Quant à Françoise...

À son esprit surgissait la vision de la jeune fille en son costume de garde, agenouillée, le visage convulsé par l'épouvante, les bras tendus vers le duc, la bouche clamant : « Grâce !

grâce ! » Et puis, des liens enserraient ses bras, un bâillon fermait ses lèvres... et la belle, l'ambitieuse Françoise d'Erbannes était emportée vers son affreux destin... vers ces mystérieux cachots souterrains où le seigneur de Ménez-Run l'avait condamnée à finir sa vie.

Gaspard frissonnait. Quel que fût son ressentiment, il ne souhaitait pas à son ex-fiancée un sort trop terrible. Mais il pensa : « À elle aussi, le duc fera un jour grâce... D'ailleurs, Bérengère le lui demandera certainement. »

Tandis qu'il attachait le baudrier soutenant son épée, la porte de la chambre s'ouvrit et Molf de Lucignan entra, d'un élan, les mains tendues, Gaspard s'avança, et les deux jeunes gens se donnèrent une chaleureuse accolade.

– M. de Rochelyse m'a dit ce que vous aviez fait pour moi, Lucignan... Comment vous en remercier ? Vous risquiez votre vie...

– Oui, il aurait pu se faire que je prisse votre place au gibet de Ménez-Run, mon cher ami. Je l'ai craint un moment... Mais monseigneur a eu la bonté de me pardonner. Il a acquis de ce fait un

dévouement plus complet encore qu'il ne l'était auparavant, et je saurai lui témoigner que ce n'est pas seulement par la crainte qu'on se donne des serviteurs fidèles jusqu'à la mort.

– Moi aussi, je lui dois beaucoup de reconnaissance, car je méritais un sévère châtement, Lucignan. Je ne puis vous apprendre le détail de ma douloureuse et terrible aventure, sur laquelle monseigneur le duc m'a fait promettre le secret ; mais sachez que, dans les meilleures intentions du monde, j'ai trahi celui qui était mon maître, auquel j'avais juré fidélité, discrétion absolue...

– Je ne veux rien en savoir, mon cher Sorignan ! Du moment où monseigneur vous a fait grâce, c'est que votre faute n'avait aucun côté déshonorant et présentait des circonstances qui en atténuaient la gravité. Je n'ai d'ailleurs jamais douté de votre parfaite honnêteté, de votre complète droiture.

Quelques instants plus tard, Gaspard, accompagné de Lucignan, se dirigeait vers les écuries. Le cheval était prêt. Sorignan prit avec

émotion congé de son ami, sauta en selle et quitta Ménez-Run par cette même porte dont, une quinzaine de jours auparavant, il avait fait franchir le seuil à Françoise d'Erbannes, la traîtresse.

Quand il fut hors de l'enceinte crénelée, le jeune homme se détourna, jeta un dernier regard sur le féodal logis et murmura :

« Adieu, petite Bérengère très chère !... Soyez heureuse ! »

Deux jours plus tard, le duc de Rochelyse, sa femme et la marquise de Trégunc, avec leur suite, prenaient la route de Paris. Ménez-Run retombait dans son austère silence, dans sa farouche solitude. Au plus profond des caveaux souterrains continuaient de demeurer les fabuleuses richesses des Trégunc que nul, sauf le duc et son fidèle Cléonéch, n'avait jamais vues. Dans une insondable oubliette achevaient de se décomposer les corps torturés de ceux qui avaient été ceux du baron de Pelveden et de Lorenzo Calmeni... Mais les geôles souterraines ne renfermaient plus les

deux prisonnières. Giulia et Françoise avaient été transférées dans une des tours. Une nourriture très simple, mais suffisante, leur était servie, du travail d'aiguille occupait leur temps. C'était merveille, en comparaison de l'affreux séjour qu'elles quittaient. Mais Giulia, qui avait goûté plus longtemps de celui-ci, appréciait mieux que Françoise la différence. Affaiblie, malade d'ailleurs, elle se laissait aller à son destin, tandis que M^{lle} d'Erbannes, en des crises de désespoir et de rage, exhalait sa terreur de cet ensevelissement perpétuel et sa haine contre Bérengère.

Cette amélioration à leur sort était tout ce que M. de Rochelyse avait consenti pour les deux coupables. Il maintenait implacablement, par ailleurs, la condamnation prononcée jusqu'à leur mort, celles qui s'étaient attaquées à Bérengère demeureraient claustrées entre ces murs... et personne n'intercéderait pour elles près du terrible justicier. Car Bérengère, qui seule l'eût pu efficacement, ignorait que Giulia fût prisonnière de son mari ; quant à Françoise, dont elle s'était informée, le duc lui avait dit :

– Je la garde en geôle, car c’est une créature dangereuse, qui ne peut faire que le mal. Au reste, ma mie, ne t’inquiète pas à son sujet. Son sort, que j’avais décidé beaucoup plus rigoureux, est maintenant très passable. Ne parlons donc plus jamais de cette misérable femme, ma Bérengère ; elle ne mérite pas une pensée de ta part.

Et Bérengère, en se souvenant du rôle odieux joué par Françoise près du pauvre Gaspard, conduit par elle si près de la mort, avait jugé que M. de Rochelyse, cette fois, n’était pas trop sévère.

Le front sur sa main, le coude à l'appui du fauteuil où s'affaissait un peu son corps, la reine mère s'absorbait en des réflexions assez sombres, à en juger par sa physionomie. Elle venait d'avoir une violente crise de goutte et le visage jauni, altéré, portait encore les traces des souffrances endurées. Mais des inquiétudes qu'elle ne pouvait révéler à personne – maintenant que son confident Calmeni avait disparu – la tourmentaient plus vivement encore que la douleur physique, depuis le départ de Françoise et de Graylon. Ces inquiétudes devenaient de l'angoisse à mesure que, les jours s'écoulant, elle ne recevait aucune nouvelle d'eux, ni de Pelveden... Que s'était-il passé là-bas ? Rochelyse avait-il eu le dessus et les complices de la reine étaient-ils en son pouvoir ? Alors... alors, quelle chose épouvantable allait se produire ?... Surtout s'il savait où trouver celui

qui détrônerait légitimement le fils de Catherine.

« Que faire ?... Comment être renseignée ? songeait la souveraine en crispant sa main à l'appui de chêne. Si Pelveden avait réussi, il se serait arrangé pour me le faire savoir au plus tôt... Peut-être a-t-il eu une nouvelle attaque... Mais Françoise et Graylon pourraient m'envoyer un messenger... Ah ! je ne puis demeurer dans cette incertitude ! Il faut que je voie à expédier quelqu'un à Rosmadec... »

À ce moment, on gratta à la porte. Une fille d'honneur entra en annonçant :

– M. le duc de Rochelyse demande la faveur d'être reçu par Votre Majesté.

Catherine blêmit et sentit un frisson qui lui parcourait le corps. Mais, se ressaisissant aussitôt, elle répondit avec un calme apparent :

– Dites à M. de Rochelyse que je le recevrai volontiers.

Redressée, raidie, les traits rendus impassibles par un violent effort de volonté, elle attendit celui qui apportait sans doute la réponse à ses terribles

incertitudes... celui qui était maître de la déshonorer aux yeux de l'Europe et de la postérité.

Le duc entra, vint à elle, s'inclina avec un air de courtoisie altière. Leurs regards se rencontrèrent, tandis que la reine, sans tendre la main au visiteur, disait avec une apparente aisance :

– Votre séjour en Bretagne a été court, monsieur.

– En effet, madame, j'ai terminé assez vite les importantes affaires qui m'avaient obligé à ce voyage. Comme ces affaires ont, par quelque côté, de l'intérêt pour Votre Majesté, je suis venu l'informer aussitôt du résultat obtenu par moi.

Les yeux de la Florentine se baissaient, troubles et pleins d'angoisse, sous l'ironie glacée, effrayante, de ce regard. Le frisson augmentait. Mais, en se raidissant plus encore, la reine demanda :

– Que voulez-vous dire, monsieur ? De quelles affaires voulez-vous parler ?

– Si Votre Majesté le permet, procédons par ordre... Je viens d'abord lui annoncer la mort du roi Henri III...

– Quoi ?... Le roi ?... Comment ?

– Le roi Henri III, fils de Charles IX et de Marguerite d'Auxonne, petit-fils de Votre Majesté, précisa M. de Rochelyse. Lui seul, jusqu'alors, avait droit à ce nom. Il est mort d'une maladie de poitrine, à Ménez-Run... mort comme un saint et sans regretter cette couronne pour laquelle d'autres, de sa race, de son sang, n'ont pas craint d'aller jusqu'au crime.

La reine était retombée au plus profond de son fauteuil. Le sang remontait à son visage, y formant des plaques rouges. Une joie sinistre brillait dans les yeux noirs qui s'attachaient sur l'impassible visage de Wennaël.

– Que me racontez-vous là, monsieur ? Êtes-vous devenu fou ?

– Je préviens Votre Majesté que j'ai toutes preuves nécessaires : Lorenzo Calmeni, le baron de Pelveden, ont signé la confession de leurs

crimes. Dans cette confession, ils précisent qu'ils ont agi de complicité avec la reine mère...

– C'est infâme ! bégaya Catherine. Par quels moyens leur avez-vous extorqué ces mensonges !

– Ne discutons pas, madame, dit froidement le duc. Les moyens importaient peu en la circonstance, avec deux misérables de cette espèce... Voici d'ailleurs le résultat de l'intrigue ourdie par vous contre moi, pour m'enlever cette jeune fille connue jusqu'alors sous le nom de Bérengère, et m'empêcher d'avoir contact avec le soi-disant Gwennolé Arzen : le baron de Pelveden et Lorenzo Calmeni sont morts dans les pires tortures ; Pascal de Graylon et l'écuyer dudit Pelveden ont été pendus haut et court au gibet de Ménez-Run ; Giulia Calmeni et Françoise d'Erbannes subissent la prison perpétuelle ; je n'ai pardonné qu'à ce pauvre Sorignan, si malheureusement entraîné dans cette abominable aventure dont il ne connaissait rien des sombres dessous.

À nouveau, la lividité se répandait sur le visage convulsé de Catherine. Avec une rage

haineuse, elle haleta :

– Misérable !... Vous me bravez !

– Non, madame, je vous expose les faits... Et, maintenant, je vous pose des conditions.

– Des conditions !... À moi ?

– À vous, oui, Catherine de Médicis, reine de France, dont je puis prouver la participation à la mort du roi Charles IX, de la comtesse d'Auxonne et de sa fille, de mon oncle le marquis de Trégunc... à l'enlèvement des jumeaux du roi, sans parler d'autres crimes que je connais... que je connais bien, madame, soyez-en assurée.

La reine balbutia :

– Ce n'est pas vrai !... Ce n'est pas vrai !...

Sans paraître l'entendre, M. de Rochelyse poursuivit :

– Voici donc mes conditions : reconnaissance officielle, comme fille légitime du roi Charles et de Marguerite d'Auxonne, de la jeune fille devenue ma femme et qui est inscrite sur notre acte de mariage sous le nom de Marguerite-Marie de Valois...

– Votre femme ! dit sourdement Catherine.

– Abandon de toute idée de représailles contre elle, sous peine des mêmes inconvénients qui résulteraient pour vous de ma mort, c'est-à-dire la divulgation de votre infamie, de vos crimes. Quant à l'existence et à la mort de son frère, elles demeureront inconnues tant que vous-même, madame, observerez notre pacte. Choisissez donc, j'attends votre réponse.

Un regard de haine impuissante l'enveloppa... Et la reine dit, de la même voix sourde, presque rauque :

– Soit ! Je ferai ce que vous me demandez.

– Fort bien, madame. C'est donc à la justice divine seule que je laisse le soin de vous juger, de venger les victimes de votre ambition et de vos haines. Mais n'oubliez jamais que la moindre tentative contre moi ou quelqu'un des miens vous vaudrait les pires désagréments.

Avec la même hautaine courtoisie qu'à son entrée, M. de Rochelyse salua, puis il quitta la pièce où demeurerait, accablée de rage et de fureur,

cette reine puissante qui avait dû trembler devant lui et se soumettre à sa volonté.

Dix minutes plus tard, Wennaël descendait de cheval dans la cour du palais de l'Indienne et franchissait le seuil de cette demeure qui, depuis longtemps, intriguait tout le monde de la cour et de la ville. Jetant à l'un des pages de sa suite le manteau dont il s'enveloppait, le duc traversa une galerie aux colonnes de porphyre, deux salles et une antichambre aux magnifiques décors, et, ouvrant une porte, entra dans son cabinet.

Dans un des fauteuils de chêne fouillés d'admirables sculptures était assise Bérengère. Pensive, les paupières baissées, elle appuyait aux accoudoirs en forme de col de guivre ses mains ornées de gemmes étincelantes. À ses pieds dormaient les chiens de Wennaël... Au bruit de la porte, les deux bêtes levèrent la tête, se redressèrent, tandis que la jeune femme tournait vers l'arrivant un visage anxieux.

– Vous voilà, Wennaël !... Oh ! mon ami, j'avais tant hâte que ce fût fini !

Bérengère se levait en parlant et s'avançait

d'un élan vers son mari.

– Oui, tu t'inquiétais, enfant déraisonnable, malgré tout ce que j'ai pu te dire ?

Wennaël prenait les mains qui se tendaient vers lui et attirait contre sa poitrine la jeune femme dont la tête s'appuya contre son épaule.

– ... Je t'ai répété cependant que la reine n'oserait jamais rien tenter contre moi... Et, maintenant, tu es assurée de la même immunité. En outre, elle accepte les autres conditions que je lui ai posées. Ainsi, ton aïeule ne sera pas déshonorée à la face du monde, Bérengère... Quant à nous, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires ici, nous partirons pour Rochelyse où nous résiderons désormais la plus grande partie de l'année. Car tu ne paraîtras jamais à cette cour maudite, ma bien-aimée au cœur pur, ma blanche Bérengère.

Ses bras enserraient le corps souple, son regard contemplait avec un amoureux orgueil cette petite Bérengère qui était son bien le plus précieux, sa joie de tous les instants. Le velours noir dont elle était vêtue faisait paraître d'une

plus délicate blancheur son visage charmant, son cou d'un galbe si fin. Entre les cils dorés, mi-clos, les yeux d'un si doux bleu violet regardaient Wennaël... Plus d'une fois, depuis les tragiques événements de Ménez-Run, le duc avait surpris en eux un reflet de l'épouvante, de l'angoisse qu'il y avait vues quand Bérengère était revenue à elle, après la vision affreuse de la salle de torture. Et, toujours, il redoutait de le revoir, chaque fois qu'il rencontrait le regard de cette jeune femme qui, pourtant, l'aimait si profondément, il le sentait bien.

Mais non, en ce moment, il n'y découvrait que l'amour, l'amour sans crainte, sans anxiété. Comme si elle eût compris la pensée de son mari, Bérengère murmura :

– Wennaël très cher, comme tu me rends heureuse !

– Tout à fait heureuse ?... Ô mon cher amour, dis-moi que tu as oublié toutes tes craintes... que le sphinx redoutable n'existe plus pour toi ?

Elle frissonna un peu à cette évocation de minutes terrifiantes. Mais ses bras entourèrent le

cou de Wennaël, son regard se plongea dans ces yeux qui n'avaient jamais eu pour elle que douceur, tendresse.

– Non, il n'y a plus que mon mari, mon Wennaël dont je suis fière... et que j'aime...

La phrase s'acheva dans un baiser.

Quatre ans plus tard, vers la fin de décembre, le duc Henri de Guise, accompagné d'une brillante suite, arrivait au château de Blois pour assister aux États généraux convoqués par le roi. Peu de mois auparavant dans Paris d'où Henri III s'était enfui, il avait fait une entrée triomphale à la tête des Ligueurs, en la célèbre journée des Barricades. C'était là, pour le souverain, une humiliation que ne pouvait oublier ni pardonner le fils de Catherine, dissimulé, vindicatif et sans scrupule comme elle. Henri de Guise, grisé par son succès et sa popularité, dédaignait les conseils de quelques cerveaux prudents de son entourage et, sans défiance, pénétré d'ailleurs de mépris pour le faible et incapable Henri III, acceptait désireux de réconciliation.

L'accueil du roi ne pouvait que le confirmer dans ces dispositions confiantes. Aussi, quand, au

moment du souper, il trouva sur son couvert un billet avertisseur d'un péril mortel, n'eut-il que ce même mot d'orgueilleux défi déjà prononcé un jour, cinq ans auparavant, quand le duc de Rochelyse le mettait en garde contre la reine mère et son fils :

– On n'oserait !

Dans la nuit, appelé près de Henri III, soi-disant malade, Guise était assassiné par les gardes particuliers du roi surnommés les Quarante-Cinq, dans un couloir étroit conduisant à la chambre royale... Et Henri III, après avoir contemplé son ennemi mort qui, en se débattant contre les meurtriers, était venu expirer au pied de son lit, se précipita chez la reine mère et lui cria :

– Maintenant, je suis redevenu roi de France, ayant fait tuer le roi de Paris !

Catherine, malade, – elle devait mourir le mois suivant, – tourna vers le roi son visage jauni, altéré par la souffrance, ses yeux sombres et anxieux.

– Ce n'est pas tout de tailler, mon fils, il faut

recoudre.

Et son accent disait clairement qu'elle jugeait bien incapable de cette tâche le fils dont, pour satisfaire sa propre soif de domination, elle avait fait ce triste roi, débauché, hypocrite, incapable... et assassin.

Dans la matinée du lendemain, un gentilhomme à cheval arrivait au château de Rochelyse et demandait à parler au duc. On l'introduisit aussitôt dans le cabinet où se trouvait M. de Rochelyse. Celui-ci demanda :

– Mon avertissement n'a point été écouté, n'est-ce pas ?

– Non, monseigneur. Cette nuit, M^{gr} de Guise a été occis à coups d'épée par les Quarante-Cinq du roi.

Une brève lueur d'émotion passa dans le regard de Wennaël.

– Je me doutais qu'il s'obstinerait dans son incroyable confiance... Pourtant, il avait pris connaissance du billet ?

– J'étais dans la salle où se trouvait dressé le

couvert quand il y est entré ; je l'ai vu prendre ce billet, l'ouvrir... et je l'ai entendu dire : « On n'oserait ! »

Un pli de dédain souleva la lèvre de M. de Rochelyse.

– Présomption... griserie d'orgueil... Les plus forts ont leurs faiblesses... Eh bien ! monsieur, prenez quelque repos et retournez à Blois, où vous continuerez de tout observer, de tout noter en votre mémoire.

Quand le gentilhomme eut disparu, Wennaël demeura un moment immobile, le front sur sa main. Puis il murmura pensivement :

– Voilà un terrible adversaire de moins pour le roi de Navarre... et l'un de ces jours, ce sera inévitablement le tour de Henri III. « Qui frappe par l'épée périra par l'épée... » M^{me} de Montpensier ne perdra pas une si belle occasion de satisfaire ses propres haines en vengeant le meurtre de son frère.

Les prévisions de M. de Rochelyse étaient justes. Le 1^{er} août de l'année suivante, dans le

camp dressé par les armées du roi de France et du roi de Navarre en face de Paris tenu par les Ligueurs, Henri III était poignardé par un moine renvoyé de son couvent, Jacques Clément, devenu secrétaire de la duchesse de Montpensier, sœur de Henri de Guise.

Au même moment, un officier du roi de Navarre, entraînant un tout jeune homme vêtu en élégant gentilhomme, se précipitait vers la tente de Henri de Bourbon. Le Béarnais, qui en sortait précisément, s'exclama :

– Eh bien ! qu'y a-t-il, Sorignan ?... Qui m'amènes-tu là ?

– Sire, M. le duc de Rochelyse vous envoie son frère... Il s'agit d'une menace contre la vie du roi de France... Un émissaire de M^{me} de Montpensier doit pénétrer dans le camp, demander à voir le roi, lui présenter une lettre et...

Et le roi s'élança dans la direction du camp des catholiques, suivi de Sorignan et de Claude de Trégunc.

Mais, à mi-chemin, des officiers de Henri III, qui accouraient pour le prévenir, lui apprenaient que le crime était consommé.

Tandis que le roi de Navarre poursuivait sa route vers la tente de son beau-frère, Gaspard dit à Claude de Trégunc :

– M. le duc de Rochelyse était bien renseigné. Mais son avis est malheureusement parvenu quelques minutes trop tard.

– Monsieur mon frère sait toujours beaucoup de choses, répliqua le jeune homme avec gravité. M^{me} de Rochelyse et lui m'ont chargé de vous dire qu'ils avaient appris avec satisfaction le grand cas que faisait de vous Sa Majesté le roi de Navarre et vous envoient leurs félicitations pour la bravoure dont vous avez fait preuve à la bataille de Coutras.

Une légère rougeur vint au visage un peu pâli, un peu fatigué de Sorignan.

– Vous les en remercieriez pour moi, monsieur, et leur direz que je suis toujours leur dévoué serviteur.

Puis, après une seconde d'hésitation, il ajouta :

– Depuis quelques années, je n'ai plus entendu parler d'eux... Ont-ils continué d'habiter Ménez-Run ?

– Non pas ! Ils résident presque toute l'année à Rochelyse. Mon frère s'occupe beaucoup de ses domaines, du sort de ses vassaux ; quant à M^{me} de Rochelyse, elle est la providence des malheureux. Ils ont deux fils et une fille et paraissent très heureux.

Avec un léger frémissement dans la voix, Gaspard demanda :

– M^{me} de Rochelyse est-elle toujours aussi jolie ?

– Oh ! plus encore, si c'est possible ! s'écria Claude avec enthousiasme. Rien n'est comparable à elle !... Et quelle bonté, quelle charité délicate ! Elle se montre pour moi la plus charmante, la plus affectueuse des sœurs et, grâce à son influence, la grande sévérité de M. de Rochelyse à mon égard a un peu fléchi. Aussi pourrait-elle me demander tous les dévouements,

tous les sacrifices !

Le fin et doux visage de Claude s'animait, ses yeux bleus brillaient d'émotion reconnaissante.

Et cette émotion semblait se refléter dans le regard de Sorignan. Le jeune officier posa sur l'épaule de Claude une main frémissante, en disant :

– Je suis heureux de vous entendre parler ainsi, monsieur, et de savoir que M^{me} de Rochelyse a le bonheur qu'elle mérite. C'était le vœu constant que je formais pour elle, la demande que j'adressais chaque jour à Dieu, depuis mon départ de Ménez-Run.

Le surlendemain, vers la fin de l'après-midi, Silia, la jeune aya de la duchesse, entra dans le retrait préféré de M^{me} de Trégunc, au château de Rochelyse. Wennaël et Bérengère devisaient avec leur tante, en prenant la collation servie sur une table de marbre décorée de précieuses mosaïques.

– M. de Trégunc est de retour et demande si Monseigneur veut bien le recevoir ? annonça-t-il.

– Fais-le entrer ! ordonna le duc.

Bérenghère avait tressailli et un peu pâli.

– Pourvu qu’il soit arrivé à temps ! dit-elle en levant un regard anxieux vers son mari dont la physionomie restait impassible.

Wennaël ne s’associa pas à ce vœu. D’un geste doux, il mit sa main sur celle de la jeune femme assise près de lui, tout en regardant M^{me} de Trégunc, dont les yeux luisaient tout à coup d’ardent intérêt.

Silia souleva une portière et Claude entra, encore couvert de la poussière récoltée pendant son rapide voyage de Saint-Cloud à Blois. Tandis qu’il s’inclinait respectueusement, Wennaël demanda :

– Eh bien ! votre mission est-elle accomplie ?

– Oui, monsieur. Malheureusement, je suis arrivé trop tard, le roi venait d’être frappé.

Bérenghère eut une exclamation étouffée. M^{me} de Trégunc se redressa sur ses coussins et, dans son regard, passa une lueur de joie farouche.

– Il est mort ? demanda M. de Rochelyse avec

calme.

– Il vivait encore quand j’ai quitté le camp. Mais la blessure est mortelle, dit-on.

Bérengère joignit les mains et ses lèvres tremblantes murmurèrent :

– Nous avons fait ce que nous avons pu... Wennaël, nous n’avons rien à nous reprocher.

– Non, ma chère mie. Henri III fut mon ennemi... et, s’il avait connu ton existence et celle de ton frère, il aurait été aussi le vôtre. Tu m’as demandé de lui sauver la vie par cet avertissement... je l’ai fait, mais je n’ai pas réussi. Dieu veut donc que ce triste roi disparaisse, pour laisser la place au bon souverain que sera Henri de Navarre, qui ne tardera pas à se faire catholique et deviendra dès lors l’idole des Parisiens obstinés maintenant à ne point le laisser entrer dans leur ville... Avez-vous un message pour moi de la part de Sa Majesté, Claude ?

– Un message verbal, monsieur. Le roi de Navarre m’a dit : « Remerciez mon bon cousin de Rochelyse et assurez-le de mon inaltérable

amitié. Qu'il sache bien qu'un de mes plus grands désirs est de le revoir bientôt à Paris, où j'espère entrer prochainement. »

– Fort bien. Maintenant, Claude, baisez la main de ces dames et prenez votre part dans cette collation, car je vois à votre visage que vous ne vous êtes pas ménagé pour remplir plus rapidement votre mission.

De fait, le jeune homme, demeuré de constitution un peu frêle, avait presque dépassé la limite de ses forces, dans le désir de satisfaire cet aîné qui lui inspirait un profond respect toujours mêlé de crainte, en dépit des atténuations apportées par M. de Rochelyse à son dur système d'éducation.

Aux derniers mots de son frère, Claude rougit de contentement et murmura :

– J'ai fait de mon mieux, monsieur... Mais il est vrai que je n'en puis plus.

Bérenghère le fit asseoir, le servit avec une attention affectueuse. M^{me} de Trégunc s'était à nouveau étendue sur ses coussins. Ses lèvres se

détendirent en un sourire de satisfaction. Catherine de Médicis, la complice de Pelveden dans le meurtre d'Alain de Trégunc, était morte au mois de janvier précédent, haïe de tous. Maintenant, le fils pour qui elle n'avait pas reculé devant le crime périssait assassiné, après le plus pitoyable règne, sans laisser d'héritier direct. Dans une vision sanglante apparaissaient à l'esprit d'Adrâni les corps déchiquetés de Pelveden et de Lorenzo Calmeni... L'âme vindicative et passionnée de la princesse hindoue s'exaltait en une joie farouche, qui demeurait intérieure, car M^{me} de Trégunc aimait trop tendrement Bérengère pour exprimer des sentiments de ce genre devant la jeune femme qui avait obtenu de Wennaël, instruit par son fidèle Laurel des projets criminels de M^{me} de Montpensier, qu'il fit aussitôt prévenir le roi de Navarre du péril couru par Henri III.

Tandis que Claude se restaurait, le duc et Bérengère lui adressèrent quelques questions relatives à Sorignan. Il rapporta fidèlement son entretien avec le jeune officier et ajouta, en s'adressant à sa belle-sœur :

– Il paraissait bien ému en parlant de vous, madame. C’est un des meilleurs officiers du roi de Navarre et Sa Majesté, que j’ai eu l’honneur de revoir un instant, avant mon départ, m’a dit : « Vous remercirez M. de Rochelyse de m’avoir envoyé le brave soldat et le loyal gentilhomme qu’est M. de Sorignan. »

– Je suis bien heureuse d’entendre cela ! dit Bérengère avec un sourire ému. Voyez, Wennaël, comme vous avez eu raison de...

Elle n’acheva pas sa phrase. Mais le duc avait compris. Il prit la main de sa femme et la baisa tendrement en disant à mi-voix :

– Grâce à toi, je n’ai pas cela à me reprocher ! Sois-en à jamais remerciée, ma Bérengère.

FIN

Cet ouvrage est le 227^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.